

Darling 8

Unknown

VISIT...

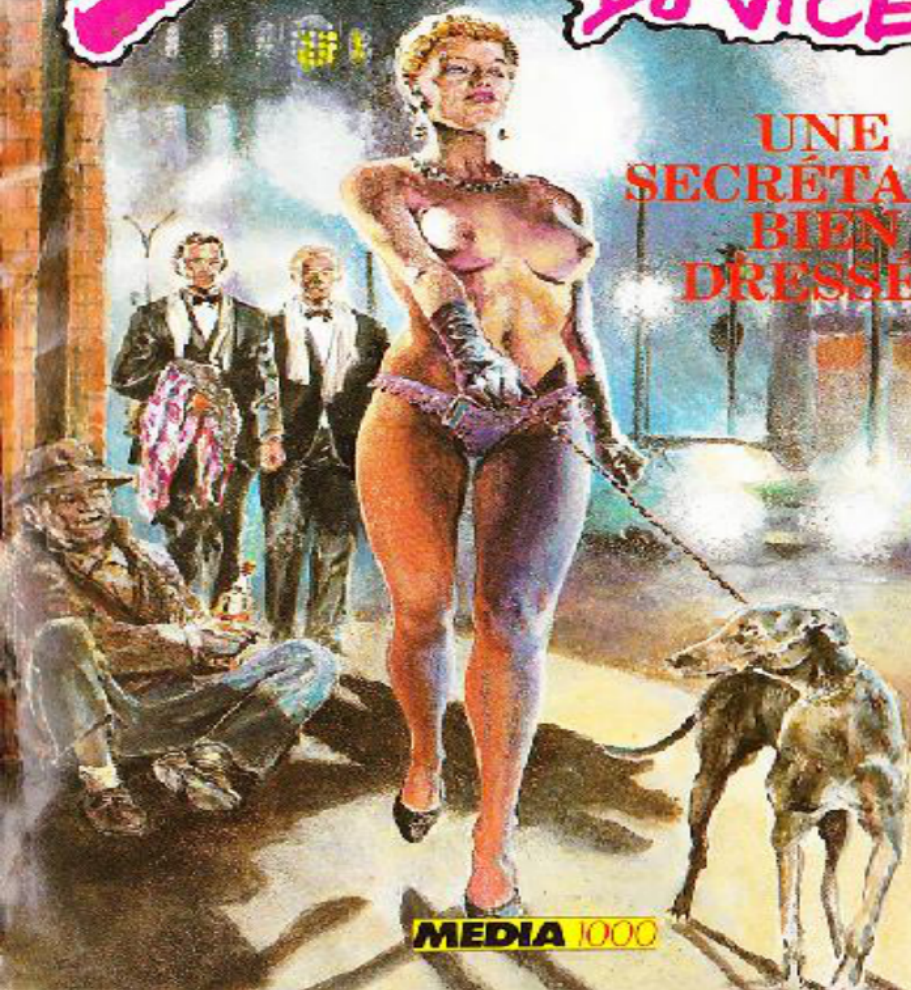
LANZAROTE
Caliente.COM

ESPARBEC

DARLING

POUPÉE
DU VICE

UNE
SECRÉTAIRE
BIEN
DRESSÉE



MEDIA 1000

ESPARBEC
UNE SECRÉTAIRE BIEN DRESSÉE

Couverture par
KARLA

COLLECTION DARLING, POUPÉE DU VICE

MÉDIA 1000
B.P. 138-16 75763 PARIS CÉDEX 16

PROLOGUE

Dans le volume 6 nous avons vu Darling perdre son pucelage ; et dans le volume 7 nous l'avons vue aux prises avec deux dangereux repris de justice, les « deux Jacks ». Après toutes ces péripéties, il est normal de laisser notre héroïne favorite se reposer un peu. Pendant qu'elle se remet de ses émotions et se prépare à de nouvelles aventures, auxquelles nous assisterons dans le volume n° 9, nous allons nous intéresser un peu à d'autres demoiselles.

Et pour commencer à Mary et Martha, ses copines de classe, qui vont faire dans ce livre de curieuses découvertes chez l'avocat Mac Manus. Avec elles nous allons apprendre de quelle façon ce parangon de la vertu, cet homme honorable, recrute ses « stagiaires ».

Non seulement il exige qu'elles sachent admirablement taper à la machine, et prendre des notes sous sa dictée dans les postures les plus curieuses... ce pour quoi il les soumet à des tests que la législation du travail réprouverait certainement... mais encore entend-il qu'elles joignent l'utile à l'agréable, qu'elles aient un joli minois et le reste à l'avenant, enfin et surtout, qu'elles ne soient pas avares de leurs charmes...

Sa secrétaire, son âme damnée, Betty Perkins (la dame que vous voyez sur la couverture de ce livre) est prête à tout pour satisfaire ses moindres désirs. Il est vrai qu'il la paye grassement. C'est elle qui lui procure de la chair fraîche... comme celle de cette troublante Rosamond Patterson. Si vous voulez en savoir davantage, faites comme Mary et Martha : regardez par le trou de la serrure ce qui se passe dans ce livre.

Après avoir vu ce qu'elles ont vu, n'est-il pas normal qu'il leur vienne des idées, à elles aussi ? Et comme par hasard, Bob Picard, une relation de Martha Mac Manus, aime beaucoup s'occuper des jeunes filles qui s'ennuient. Par exemple, il adore leur enseigner la gymnastique. Il possède même une salle spéciale, chez lui, avec tout le matériel nécessaire pour distraire les jeunes personnes qui ont du vague à l'âme... Si vous n'avez pas encore vu Bob Picard en train d'enseigner à de jolies femmes les différentes façons de se « muscler » (extérieurement et... intérieurement) vous pourrez combler ces lacunes en l'observant à l'œuvre dans la seconde partie de ce volume. Après quoi, vous suivrez chez elle cette dévergondée de Mary, et vous verrez de quelle façon, à la fois ferme et affectueuse, son père la punit pour ses incartades...

Bien sûr, les aventures de toutes ces jeunes personnes, Mary, Martha, Rosamond, Betty, ne finiront pas avec ce volume. Vous aurez le loisir de faire plus amplement connaissance avec elles dans les volumes suivants de

cette seconde série des AVENTURES DE DARLING, LA POUPÉE DU VICE... Et, comme je vous l'ai dit plus haut, vous retrouverez Darling elle-même, dès le prochain volume.

Maintenant, je vous laisse lire... et pendant que vous lisez, je m'attelle comme un forçat à ma machine à écrire...

A très bientôt, et pour longtemps encore j'espère!

LISTE DES PERSONNAGES PAR ORDRE D'APPARITION

MARY PRENTISS : fille du shérif, camarade de classe de DARLING, perverse polymorphe, bisexuelle, sadomasochiste et incestueuse, victime soumise de MARTHA MAC MANUS.

MARTHA MAC MANUS : fille de l'avocat MAC MANUS, camarade de classe de DARLING et MARY, jeune fille capricieuse, vicieuse et autoritaire, aime soumettre d'autres filles à sa volonté et les offrir à des garçons de son choix.

BETTY PERKINS : jeune femme de trente ans, secrétaire de l'avocat MAC MANUS, auquel elle « appartient » entièrement ; elle recrute et « dresse » pour lui de jeunes « stagiaires ».

ROSAMOND PATTERSON : jeune femme de vingt-cinq ans, masochiste, prête à « tout » pour arriver, vénale et perverse, chair très pulpeuse et visage faussement puéril, gros seins et belles fesses.

SCHMOLBROEK : ancien employeur de la précédente, homme pervers et lascif, soumet ses employées à des outrages dégradants et les oblige à faire des cochonneries.

MAC MANUS : riche avocat, gendre d'un sénateur, sa fortune et sa puissance lui permettent d'assouvir tous ses caprices sexuels, aussi pervers que le précédent il est cependant plus raffiné, (c'est le père de Martha)

BOB PICARD : ancien athlète, a dépassé la trentaine, est actuellement entraîneur, doué d'une force redoutable, c'est un homme à l'esprit instable tourmenté par la sexualité, il aime faire faire de la gymnastique à des jeunes filles de la meilleure société en petites tenues... cela lui a valu certains ennuis avec la loi...

JEREMY ET JONAS : deux étranges personnages, les cousins de MARY, en visite chez le shérif (nous les verrons opérer plus en détail dans un prochain volume)

MARJORIE PRENTISS : épouse du shérif, mère de Junior et Mary, alcoolique et joueuse (nous la verrons aux prises avec le sinistre SCHMIELKE, dans un prochain volume)

LE SHÉRIF PRENTISS : père de Mary, homme renfermé, travaillé par les démons de l'inceste ; rongé par les remords il cède chaque fois aux caprices de sa fille qui « en fait ce qu'elle veut ». Il est jaloux de ses amants et la « punit » très souvent... pour leur plus grand plaisir à

tous deux. (Bien que chargé de faire régner l'ordre et la loi, c'est un personnage profondément immoral et odieusement antipathique.)

CHAPITRE I

UNE SECRÉTAIRE TRÈS PARTICULIÈRE

En entrant chez *Frenchy*, le bar à la mode de Main Street, la fille du shérif Prentiss marqua un temps d'arrêt, impressionnée par l'atmosphère luxueuse de l'endroit. Un peu déçue de voir que la salle était presque vide, en ce début d'après-midi, elle répondit d'un mouvement de tête hautain au sourire d'accueil du barman, et se dirigea vers la table où l'attendait Martha Mac Manus.

— Tu m'excuseras, mon chou, chuchota-t-elle d'une voix maniérée, je suis horriblement en retard... (elle leva les yeux au ciel) Il a fallu que je fasse ma coquette avec mon père... Il n'aime pas beaucoup que je te fréquente, il prétend que tu as sur moi une influence néfaste...

Les deux amies pouffèrent et Mary s'installa sur la banquette de cuir. C'était un cuir jaune, au ton très chaud, patiné par le temps. Mary le caressa sensuellement du plat de la main. Elle avait retroussé sa robe avant de s'asseoir, et, comme Martha exigeait d'elle qu'elle ne porte jamais de culotte quand elles se donnaient rendez-vous, elle pouvait sentir la douceur un peu rugueuse du cuir sous ses fesses nues.

— C'est agréable, hein, lui dit Martha, d'avoir le cul nu sur du cuir ? Je parie que tu mouilles déjà...

Mary eut un regard gêné vers leurs voisins les plus proches, deux hommes d'affaires, au visages congestionnés qui ne leur accordaient aucune attention. Martha secoua au-dessus du cendrier la cendre de sa cigarette ; cachée sous la table son autre main se posa sur la cuisse de Mary.

— Pas ici, chuchota celle-ci en tressaillant, tu es folle...

Martha se contenta de glousser et porta sa cigarette à ses lèvres. Octave, le barman français, s'avancait, un sourire de commande sur son visage poupin. Sous la table, la main descendit jusqu'au genou de Mary, puis remonta, retroussant la robe. La chair de la cuisse était moite. A l'instant où Octave s'arrêtait en face des deux jeunes filles, un peu intrigué par la rougeur de cette jolie pimbêche brune, l'index de Martha atteignait les poils du sexe. Le tressaillement de Mary n'échappa pas au petit homme grassouillet.

— Et pour Mademoiselle, ce sera ?

— Un champagne cocktail, Octave, comme pour moi, répondit Martha, en couchant son index légèrement replié entre les lèvres

humides du con de Mary. Et n'oubliez pas les olives...

Elle appuya pour séparer les lèvres de la vulve et eut un sourire entendu. La petite salope était déjà toute mouillée... Pendant que le barman s'éloignait, Mary, les doigts tremblants, alluma une cigarette. L'index de Martha lui fouillait doucement la corolle. Elle écarta les cuisses et fit ramper ses fesses sur le cuir de la banquette, pour s'ouvrir mieux encore à l'attouchement. Le doigt fureta paresseusement à l'intérieur de la fente, séparant les petites lèvres. Mary se mordit les lèvres. Martha venait de dénicher le clitoris ; elle appuya dessus, avec l'ongle, ce qui provoqua une délicieuse secousse de lascivité à l'intérieur de la jeune fille, puis elle se mit à le masser doucement, d'un mouvement circulaire...

— Quand même, Martha... tu exagères... chuchota Mary... Je suis sûre qu'il s'est aperçu de quelque chose...

— Octave ? Et puis après...

Martha avait pincé le clitoris gonflé entre les ongles du pouce et de l'index et elle le griffait doucement en tirant dessus, comme pour le déraciner. Mary raffolait de cette caresse ; elle eut une sorte de sanglot silencieux, marqué seulement par un tressaillement des épaules et elle donna un petit coup de bassin vers l'avant. Devinant ce qu'elle souhaitait, Martha, sans lâcher le clitoris, tendit le médium et le plongea dans le vagin de son amie. Il y entra d'un coup...

— Oh mon dieu... suffoqua Mary.

— Si ton père nous voyait, plaisanta Martha, en faisant coulisser lentement son médium dans le vagin juteux.

Comme le barman revenait, avec la commande, elle vissa son doigt bien au fond, poignardant le sexe de Mary, et le laissa là, immobile, tout le temps où *Frenchy* s'affaira pour disposer le verre, la soucoupe d'olives, le nouveau cendrier, et la petite serviette pliée en triangle. Les yeux du barman ne quittaient pas le visage figé de Mary. Il venait enfin de comprendre ce qui se passait.

— J'espère que Mademoiselle sera satisfaite, murmura-t-il, avant de s'éloigner.

— Merci, bredouilla Mary... cela pourra aller...

Le doigt de Martha glissait doucement hors de son vagin et descendait entre ses fesses. Quand même... elle n'allait pas... pas ici... Mais si, justement, ici... Le doigt tâta sans vergogne l'anus froncé. Mary s'empressa de prendre son champagne cocktail et d'y plonger le nez. Les petites bulles de gaz lui donnèrent envie d'éternuer. Elle ferma les yeux au moment où le doigt entra dans son cul. Elle savait

que Martha le laisserait là, maintenant, et que, pendant leur conversation, tout en lui frottant la vulve du plat de la paume elle le ferait remuer de temps en temps, *dans son cul*, en épiait son visage d'un regard narquois. Ce n'est qu'au moment où il serait temps de lever l'ancre, pour aller rejoindre ce fameux Bob Picard que Martha tenait absolument à lui présenter, (et ça ne présageait rien de bon!), qu'elle consentirait à la branler et à la faire jouir, s'amusant de ses spasmes et de ses grimaces.

— Et Darling, à propos, demanda Martha, tu as des nouvelles fraîches ?

— Non... dit Mary, d'une voix étranglée. Il paraît qu'elle se cloître chez elle... depuis l'autre soir...

— Il faudra bien qu'elle sorte un jour ou l'autre, fit Martha. Ce sera amusant de lui poser des questions, non ? Quelle impression ça peut faire, d'après toi, d'être violée ?

Pendant quelques minutes, elles parlèrent de Darling. Le doigt de Martha bougeait doucement dans le cul de son amie. Elle se sentait délicieusement dégoûtante d'agir de la sorte, et cela l'excitait d'une façon prodigieuse.

— Tu es vraiment sûre qu'ils l'ont violée, hein ?

Elle ne se lassait pas d'entendre des détails sur l'affaire de la bouche de Mary qui était bien placée pour tout savoir, puisque c'était son père qui avait tué les deux agresseurs de leur amie.

— Il paraît qu'elle était pleine de sperme... chuchota Mary.

Les yeux de Martha lancèrent un éclair.

— Et ils ont obligé Sigmund le bossu à la violer, lui aussi. Par derrière...

— Quelle horreur, gloussa joyeusement Martha. Il faudra qu'on lui demande de nous raconter tout ça... avec tous les détails croustillants, dès qu'elle retournera au collège...

— Il faudra être prudentes, quand même... On n'est pas censées savoir que c'est elle, hein ? Les journaux n'ont pas donné son nom... c'est une mineure...

— Comme nous... dit Martha, avec une étrange satisfaction. (Fille d'avocat, Martha aimait étaler ses compétences.) En tant que mineures, nous ne sommes pas responsables... Par exemple, toi, si tu faisais des choses défendues à Darling... c'est ton père qui serait tenu pour responsable... Le shérif...

— Il me tuerait, Martha... tu ne le connais pas...

— Il te tuerait... si Darling allait se plaindre... Mais pourquoi se plaindrait-elle ?

Comme Mary s'apprêtait à répondre, la porte du bar s'ouvrit, et une grande rousse d'une trentaine d'années aux cheveux très courts, au maquillage discret, portant des lunettes à montures de métal qui durcissait ses traits réguliers, fit son entrée. Elle était vêtue avec une élégance étourdissante et se déplaçait avec autorité, mais non sans une certaine raideur... comme si, — la pensée effleura Mary —, quelque chose la gênait un peu, quand elle marchait. Toute surprise, Mary sentit se retirer brusquement le doigt qu'elle avait dans l'anus. Elle constata que Martha s'éloignait d'elle, sur la banquette, et qu'elle adressait un sourire poli à l'arrivante. Celle-ci lui répondit d'un salut de la tête, très bref, et se jucha devant le comptoir sur un des hauts tabourets. Le barman se précipita au devant d'elle, tout frétilant.

— Qui est-ce ? chuchota Mary. Tu la connais ? C'est une femme de la haute ? Quel chic elle a... quelle allure...

— Tu plaisantes ? C'est Betty... Betty Perkins... Elizabeth Perkins, si tu préfères. La poule de mon père...

— Sa poule ?

— Sa pouffiasse, quoi... Sa secrétaire particulière. Une garce finie... Je ne peux pas la sentir. Mon père l'a tirée du ruisseau, et maintenant, regarde-la. Elle se prend pour une reine... celle-là, elle peut dire qu'elle est arrivée avec son cul...

— Elle a une classe folle, dit Mary. Et elle est vraiment très belle...

— Une classe folle ! Tu parles... Une fois je l'ai vue sucer mon père. Elle était à quatre pattes sous le bureau, le cul nu, et elle le suçait pendant qu'il téléphonait à un client. Comme une pute.

— Je ne te crois pas, dit Mary. Ton père t'aurait laissée...

— Idiote ! Il ne savait pas que j'étais là. Mon frère Fred faisait un stage chez lui... tu sais qu'il est étudiant en droit. Et j'étais venue chercher Fred... il travaillait dans un petit cabinet qui communique avec le bureau. C'est là que mon père range tous ses bouquins de droit, les recueils de jurisprudence, les annales... Mon frère laissait toujours la porte entrebâillée pour pouvoir entendre les clients exposer leurs affaires à mon père, entendre comment il fallait s'y prendre, avec eux... et là, on pouvait tout voir... Ce jour-là, quand je suis entrée dans le cagibi, mon frère m'a fait signe de ne pas faire de bruit. « Le vieux est en train de se faire reluire par Perkins... » qu'il m'a dit. Et c'est comme ça que j'ai tout vu... Elle avait posé sa jupe sur le dossier d'une chaise. Et on ne voyait que son cul nu qui dépassait

du bureau... pendant qu'elle suçait mon père.

— Et ton père savait que ton frère pouvait tout voir ?

— Bien sûr... il s'en fichait... Mon frère aussi avait le droit de la baiser, Perkins. Mon père la lui prêtait. « C'est mieux que d'aller avec des putes... Elle, au moins, elle est très saine! » qu'il lui disait. Tu n'attraperas pas de maladies...

— J'en reviens pas... dit Mary, en dévorant des yeux la superbe rousse qui se pavanait devant le comptoir.

Octave venait de lui servir une boisson laiteuse dont l'odeur anisée arrivait jusqu'aux deux jeunes filles. C'était un pastis, un apéritif français au goût de bonbon, que les snobs affectaient de boire, pour se donner un genre.

— Eh oui, fit Martha. Tu as encore beaucoup de choses à apprendre. Bien sûr, mon père ne sait pas que mon frère m'a tout dit. Avec moi, il fait comme si c'était seulement sa secrétaire. Il l'appelle par son nom de famille. Perkins! Et il lui parle comme à un chien... Tu sais que des fois il la promène en laisse ?

— Non ?

— C'est comme je te le dis... Quand ils allaient voir les clients importants, dans d'autres villes, où personne ne les connaissait, mon père et mon frère, la nuit... ils allaient se promener avec Perkins dans les rues écartées. Et ils la tenaient en laisse, comme une chienne, toute nue... Ils lui faisaient faire ses besoins par terre, parfois devant des clochards... Mon frère m'a dit que cette salope était horriblement excitée... qu'elle adorait ça...

Mary n'en croyait pas ses oreilles. Là-bas, au bar, Elizabeth Perkins croquait du bout des dents des amandes salées en bavardant avec le barman. Elle avait vraiment l'air d'une dame.

— Et à propos... le jour où elle suçait mon père... j'ai vu son cadenas...

— Quel cadenas ?

— Mon père lui a mis un cadenas, où tu penses... Il lui a fait percer les lèvres de son truc, là en bas... et là, il lui a accroché un cadenas en or... c'est lui seul qui a la clef. Il ne veut pas qu'on se serve de son sexe sans son autorisation. Elle lui appartient à lui seul, c'est dans le contrat qu'ils ont signés. C'est un gros cadenas, tu sais, en or massif. Très lourd. Quand elle marche, il se balance entre ses cuisses et il lui tire les petites lèvres. Elles pendent, elles sont devenues énormes... C'est pour ça qu'elle marche si lentement... il y a ce truc qui lui pend...

— Mais ça doit lui faire horriblement mal ?

— Mon frère dit qu'elle s'est habituée... quand elle pisse, elle est obligée de le soulever un peu... ça doit être marrant à voir. Chaque fois que mon père veut la baiser, il ouvre le cadenas. Mais des fois, il se contente de l'enculer.

— Ça alors...

Les deux jeunes filles se turent. Elles observaient la secrétaire de Maître Mac Manus. La grande rousse avait ouvert un journal et s'était plongée dans la lecture. Elle n'avait pas l'air pressé de retourner travailler. Les bureaux de Maître Mac Manus se trouvaient juste en face, de l'autre côté de Main Street. Souvent, la secrétaire descendait pour boire un « vrai café », car elle prétendait ne pas pouvoir avaler la mixture des distributeurs automatiques, à laquelle elle trouvait un « affreux goût de carton. » Or cet après-midi, ce n'était pas un café qu'elle avait commandé, mais un pastis. Et elle avait bien l'air de s'être installée pour un long séjour au bar.

— Je me demande bien ce qu'elle attend, dit songeusement Martha. Des fois, je le sais, mon père la prête à des clients... Mais elle aurait pris son sac, si elle avait un rendez-vous... ça doit plutôt être le contraire... C'est lui qui l'a éloignée pour pouvoir être tranquille... avec une cliente...

— Il couche avec ses clientes ?

— Et comment! c'est un salaud fini... quand elles n'ont pas de quoi le payer, il les fait payer en nature... ou alors... c'est qu'il est en train de faire passer une visite d'embauche à une stagiaire... Oui... ça doit plutôt être ça. J'ai bien envie d'aller là-haut... qu'est-ce que tu en dis ?

— Chez ton père ? Tu es folle...

Martha fouillait dans son sac. Elle en tira avec un sourire triomphal une petite clef plate qu'elle montra à Mary. « J'ai gardé la clef... celle de mon frère... viens... on y va... » Elle posa un billet de dix dollars sur la table et entraîna Mary, toute troublée, vers la sortie. Quand elles passèrent derrière Elizabeth Perkins, Mary fut entourée par une bouffée de son parfum. Opium. Un parfum français, qui coûtait une fortune. Elle eut l'impression que la secrétaire les suivait du regard.

— Et ce garçon qu'on devait rencontrer... protesta Mary.

— Bob Picard ? L'entraîneur ? On le verra plus tard. Maintenant, il y a plus urgent à faire... Depuis le temps que je rêve d'assister à une de ces visites d'embauche...

La fille du shérif n'était guère rassurée en pénétrant dans le hall de l'immeuble luxueux où Mac Manus avait son cabinet. Une rébarbative

sculpture abstraite en acier chromé et en verre bruni dominait le bureau où se tenait un homme en uniforme coiffé d'une casquette à visière de cuir. Des moniteurs de télé s'étagaient devant lui, lui permettant de surveiller les couloirs des étages supérieurs et l'intérieur des cabines d'ascenseur. Mary connaissait l'homme de vue, un ancien policier qui avait travaillé pour son père. Reconnaisant la fille de l'avocat, le gardien tendit la main vers un clavier chargé de boutons numérotés.

> — Non, Mac Millan... minauda Martha. Ne prévenez pas mon père... Je vais lui faire une surprise... Je viens de voir Perkins, chez *Frenchy*... elle est d'accord... soyez chou...

Après une hésitation, le colosse ventru eut un bref sourire, et se replongea dans la contemplation des moniteurs de télé. Les deux jeunes filles s'engouffrèrent dans un ascenseur. Il s'élança en ronronnant vers le dernier étage où les bureaux de l'avocat occupaient un appartement en terrasse. Au sortir de la cabine, Mary eut le souffle coupé. Elles se trouvaient au milieu d'une véritable jungle. En effet, Mac Manus, pour épater sa riche clientèle, avait fait précéder son bureau d'une serre où bruissaient des jets d'eau. Les plantes exotiques les plus rares étalaient leurs feuillages compliqués sous la verrière qui dominait la ville entière, au sommet de l'immeuble le plus haut de *Flesh City*. Tout le dernier étage appartenait à Mac Manus ; Mary en éprouva une sorte d'épouvante. Un tel homme pouvait se permettre d'avoir une esclave au sexe cadennassé, et de la promener nue comme une chienne dans les rues... Un homme aussi riche et aussi puissant devait être habitué à tout voir plier levant ses caprices. Et sa fille, Martha, était comme lui... Mary comprenait mieux en foulant les épais tapis persans qui jonchaient le sol d'où son amie tenait son caractère tyrannique et pervers...

Comme elles entraient dans le bureau de Perkins, la secrétaire, Martha posa son doigt sur ses lèvres, puis elle alla jusqu'à un meuble bas que dissimulaient en partie des plantes vertes et appuya sur un bouton. Les écrans de télé qui faisaient face au bureau s'éclairèrent. Mary vit Maître Mac Manus, dans son bureau, en train de téléphoner. Puis deux bureaux vides. Une vaste pièce où trônait une table entourée de fauteuils. Et enfin, une sorte de salle d'attente où une jeune femme qui semblait très nerveuse allait et venait en fumant.

— C'est elle, dit Martha. La candidate... Mon père la fait attendre exprès, pour qu'elle cuise dans son jus... comment la trouves-tu ? Un peu vulgaire, non ? Tu as vu ces gros nichons...

La fille, une fausse blonde au visage boudeur, au nez un peu épaté de carlin avec une frange et un chignon compliqué, était sanglée dans

un tailleur trop étroit qui mettait en valeur sa poitrine phénoménale. Elle avait les cuisses assez fortes, ce que sa jupe plutôt courte permettait de voir aisément. Des hanches larges... Et des fesses plantureuses que la jupe moulait d'une façon indécente.

— Elle n'y est pas allée de main morte, la salope, ricana Martha, tu as vu comment elle s'est habillée ? Elle a l'air d'être prête à tous les sacrifices pour avoir la place. Je suis sûre que mon père va lui en faire baver...

— Tu crois... qu'elle s'attend...

— A y passer ? Evidemment... les filles qui viennent ici sont au courant des habitudes de la maison... elles connaissent la réputation de mon père... Elles savent aussi qu'une fille qui a fait un stage chez Mac Manus peut ensuite décrocher n'importe quel emploi. C'est Perkins qui forme les stagiaires. Et crois-moi, elle ne les forme pas seulement à bien prendre en sténo et à répondre au téléphone...

CHAPITRE II

LA VISITE D'EMBAUCHE

Rosamond Patterson venait d'écraser nerveusement sa cigarette dans un cendrier déjà à demi plein de mégots maculés de rouge à lèvres (cela faisait plus d'une heure, maintenant, qu'on la faisait poireauter) et de déplier pour la vingtième fois le journal du jour, quand elle entendit un léger bruit. Elle se raidit dans son fauteuil et glissa un regard furtif par-dessus son journal. Un homme grand et mince, à la calvitie naissante, au visage sévère, se tenait sur le seuil de la salle d'attente. Il était en train de regarder ses jambes.

Il pouvait les admirer à loisir, la jupe les découvrait généreusement, retroussée à mi-cuisses. Au fond de son fauteuil, Rosamond sentit une brusque faiblesse l'envahir. Le moment était venu. Elle allait enfin voir si tout ce qu'on lui avait dit était vrai... Feignant d'être plongée dans sa lecture, elle laissa Maître Mac Manus examiner à son gré ses mollets un peu épais, gainés de soie fumée, ses chevilles fines dont elle était très fière et ses escarpins noirs vernis, à talons aiguilles, qu'on lui avait conseillé de mettre pour l'occasion. L'examen silencieux se prolongeant, Rosamond décroisa rapidement les jambes et les croisa dans l'autre sens, tout en élevant le journal comme si elle voulait lire le bas de la colonne, dissimulant ainsi entièrement son visage qu'elle avait senti tiédir. Dans le mouvement qu'elle avait fait, quand elle avait écarté les cuisses avant de les recroiser, l'avocat qui se tenait en face d'elle avait certainement pu remarquer qu'elle ne portait pas un collant, mais des bas qui étaient fixés à mi-cuisses par des élastiques. Comme elle portait une culotte noire, la chair entre la culotte et les bas avait dû paraître encore plus blanche... Rosamond s'était souvent exercée devant une glace à décroiser et recroiser les jambes, *en toute innocence*, et elle savait très bien ce qu'on voyait, alors.

Un bref toussotement la fit sursauter. Elle abaissa son journal, et fit mine de ne voir qu'alors Mac Manus. Elle se leva aussitôt, tirant pudiquement sa jupe sur ses genoux.

— Vous étiez là...

— Madame...

— Mademoiselle. Mademoiselle Patterson...

— Patterson ?

— Rosamond... Rosamond Patterson... Votre secrétaire, Miss Perkins ne vous a pas prévenu ? Elle m'avait dit...

— Ah oui... parfaitement... excusez-moi, mademoiselle...

— Rosamond...

— Rosamond... j'avais tout à fait oublié... Et c'est pour quoi exactement ?

— Mais... (Rosamond était de plus en plus décontenancée par l'accueil désinvolte de l'avocat.) Mais... je croyais que vous cherchiez une stagiaire... Je faisais un remplacement chez Maître Schmolbroek quand Miss Perkins m'a proposé...

Le visage de Mac Manus s'éclaira brusquement et une grimace sardonique s'imprima sur ses lèvres.

— Schmolbroek ? Et comment va-t-il ce vieux coureur de jupons ? Cela fait une éternité... ainsi, vous venez de chez Maître Schmolbroek... cela change tout...

Les yeux de l'avocat caressaient avidement les courbes généreuses de l'anatomie de Rosamond qui avait baissé pudiquement les paupières, gênée d'être ainsi déshabillée du regard.

— Dites donc, fit Mac Manus... il n'a pas dû s'embêter, avec vous, Schmolbroek... Il a toujours les mains aussi baladeuses ?

Avant que Rosamond, interloquée, ait pu répondre, l'avocat s'effaça et lui indiqua la porte de son bureau. Elle dut passer devant lui, tout embarrassée. Soudain consciente que sa jupe lui moulait vraiment les fesses de façon exagérée, elle s'efforça de ne pas trop balancer les hanches. Elle sentait les yeux de l'avocat sur sa croupe pendant qu'il marchait derrière elle. Ils arrivèrent ainsi dans une pièce luxueuse dont toute une paroi, entièrement vitrée, donnait sur la serre. Devant un bureau monumental étaient disposés trois chaises et un petit fauteuil très bas. L'avocat ayant invité du geste Rosamond à s'asseoir, elle s'installa sur une chaise, le dos bien droit, les jambes jointes.

— Mettez-vous plutôt dans ce fauteuil, dit Mac Manus, il est plus confortable.

Rosamond rougit légèrement ; dans ce petit fauteuil très bas, elle serait obligée d'avoir les genoux plus haut que les fesses, et sa jupe étroite se retrousserait d'une façon indécente. Elle voulut protester qu'elle était très bien sur sa chaise, puis y renonça. Mac Manus avait pris un visage sévère pour compulser la liasse de certificats et le curriculum qu'elle lui avait timidement tendus. Elle s'installa donc dans le fauteuil et s'y enfonça à un tel point qu'elle eut les genoux au menton : force lui fut de se reculer au fond du siège, et, naturellement, sa jupe remonta le long des cuisses. Narquois, l'avocat la regarda se contorsionner dans le siège pour éviter d'être trop impudique. Elle

serra étroitement ses jambes l'une contre l'autre et les inclina de côté, puis elle posa son sac sur la partie découverte de ses cuisses, pour les dissimuler.

— Mettez donc votre sac sur la chaise, près de vous, dit Mac Manus. Il vous embarrasse.

Elle obéit.

— Et laissez-vous aller au fond du siège... détendez-vous...

Il y avait indéniablement une intonation moqueuse dans sa voix et Rosamond se sentit tiédir. Elle obéit, néanmoins... laissant sa jupe remonter encore plus haut. De son bureau qui la surplombait, Mac Manus devait certainement voir un peu de chair blanche au-dessus des bas.

— Quand on a d'aussi jolies jambes, Rosamond, on n'a pas honte de les montrer, ricana Mac Manus. Je vous trouve étrangement pudique... pour quelqu'un qui a travaillé chez Maître Schmolbroek.

Le doute n'était plus permis... brusquement, l'atmosphère était devenue oppressante, presque malsaine. Sous les yeux durs de Mac Manus, Rosamond, après une hésitation, laissa enfin son corps raidi se détendre, et ses courbes épouser la pente du fauteuil. Ses genoux s'écartèrent légèrement. Deux taches rouges étaient montées aux joues de la candidate.

— Le marché du travail étant ce qu'il est en ce moment, mademoiselle, une candidate à un emploi doit faire tout son possible pour ne pas contrarier son futur employeur... dit Mac Manus, en feignant de compulsier les feuilles du curriculum.

Mais ses yeux ne quittaient pas les jambes de Rosamond.

— N'oubliez pas que nous entrons dans une période de récession, fit l'avocat. Et qu'avoir travaillé pour moi vous donnera des lettres de noblesse...

— Je sais, Maître, dit Rosamond, Maître Schmolbroek et Miss Perkins, votre secrétaire m'ont déjà fait ressortir tous les avantages que je pourrais recueillir d'un stage chez vous...

Ses genoux s'étaient un peu plus écartés ; elle avait posé les coudes sur les accoudoirs et cambrait la poitrine. Les yeux de l'avocat montèrent de ses cuisses à ses seins qui gonflaient lourdement son léger pull rose, entre les pans de sa veste.

— Vous avez vraiment une très belle poitrine, Rosamond, dit Mac Manus. Faites voir... cambrez-vous un peu...

— Mais... maître...

— J'exige de mes stagiaires une obéissance parfaite, dit Mac Manus. Elles ne doivent jamais discuter un de mes ordres. C'est à prendre ou à laisser...

Les narines palpitantes, Rosamond se cambra rageusement. Elle avait imprimé à sa bouche pulpeuse une expression mécontente et foudroya l'avocat d'un regard indigné. Il ne parut guère s'en soucier. Entre les pans de la veste du tailleur qu'ils avaient repoussés, les seins moulés par la fine laine rose venaient de surgir. Ils étaient vraiment très généreux. Trop, peut-être, mais Mac Manus était un fétichiste des gros seins...

— Ils sont vraiment très beaux. Quand ils sont nus, ça doit valoir le spectacle... Je vous donnerai cinq cents dollars par semaine pour commencer, dit Mac Manus.

Frappée de stupeur par l'énormité de la somme, Rosamond sentit une chaleur soudaine envahir son corps. Il serait difficile de refuser quoi que ce soit, si bizarres fussent ses exigences, à un homme qui la payait aussi cher. Malgré elle, elle écarta un peu plus les cuisses, et en fut récompensée par un léger sourire approbateur de Mac Manus. Il pouvait certainement voir sa culotte, maintenant. « *Il faut savoir se vendre*, lui avait dit Miss Perkins, *tout dépendra de la première impression que vous ferez sur lui.* » Rosamond avait cru qu'il ne s'agissait que d'une façon de parler. Avec amertume, mais non sans une trouble excitation, elle comprenait maintenant qu'il n'en était rien.

— Et si je suis content de vous, Rosamond, je vous augmenterais après la deuxième semaine. Plus je serai content, plus je vous augmenterais...

— Je ferai tout mon possible pour vous satisfaire, dit Rosamond, d'une voix étranglée.

Elle se rendait bien compte en disant cela qu'il ne s'agissait pas d'une promesse en l'air.

— Parfait, dit Mac Manus. Dans ce cas-là, nous nous entendrons comme larrons en foire, Rosamond...

Ses yeux étaient remontés sur la poitrine protubérante de la jeune candidate.

— Vraiment... j'aimerais beaucoup les voir nus... soupira-t-il. Si nous travaillons ensemble, il faudra que vous me les montriez, sinon, ça va devenir une obsession... Il fait très chaud, dans mon bureau. Vous pourriez très bien travailler les seins nus...

Rosamond était devenue cramoisie. Elle n'osait pas regarder

l'avocat.

— Et même toute nue... pourquoi pas... c'est vraiment très bien chauffé. Perkins elle-même travaille souvent toute nue... Je trouve que c'est excellent, pour une secrétaire, de travailler toute nue... cela fait respirer son corps... et c'est agréable pour les yeux de son employeur...

Incapable de savoir si Mac Manus plaisantait ou parlait sérieusement, Rosamond s'étaient plongée dans l'examen de ses ongles. On ne voyait, du bureau de l'avocat, que sa frange qui pendait devant son front, dissimulant ses yeux. Mais elle n'avait pas refermé les cuisses. Mac Manus pouvait entrevoir la tache sombre de son slip... Il commençait à bander. Cette fille serait une excellente recrue... Il allait bien s'amuser, avec elle. Et pour commencer...

— Et pour commencer, Patterson, dit-il d'une voix changée, soudain très professionnelle, je vais vous faire passer un petit test...

En s'entendant appeler par son nom de famille, Rosamond avait tressailli. Elle referma les jambes et prit une attitude déférente.

— Je voudrais, dit Mac Manus, en se levant, vérifier que vos... atouts mammaires ne sont pas trop encombrants... En d'autres mots, que vos seins ne vous gênent pas pour taper à la machine.

— Mais... je vous assure, maître...

— Venez par ici. Installez vous devant le clavier...

Un ordinateur trônait sur une petite table basse. Rosamond dut s'asseoir devant lui, sur un tabouret. L'avocat, debout, se mit derrière elle. Elle sentit qu'il se penchait sur son épaule pour regarder ses seins par-dessus. Elle essaya de les rentrer un peu, en vain.

— Je voudrais m'assurer qu'ils ne vous cachent pas une partie du clavier... les lettres du bas, notamment, et la barre d'espacement...

— Mais... maître... j'ai appris à taper dans une école... sur un clavier aveugle... je n'ai pas besoin de regarder le clavier pour taper... mes doigts savent où sont les touches...

Mac Manus fit mine de ne pas avoir entendu. Rosamond sentit qu'il passait ses mains sous ses aisselles. Baissant les yeux sur sa poitrine, elle vit les mains de l'avocat s'emparer de ses seins. Il les soupesa sans vergogne, puis les souleva, les écarta l'un de l'autre. Il s'était penché et sa joue effleurait celle de Rosamond.

— Vous voyez... ils cachent presque tout le clavier... je ne comprends pas comment vous pouvez faire...

Il pétrissait doucement les gros seins ; ses doigts caressèrent les

pointes qui s'étaient gonflées ; il pinça un mamelon, tout doucement, puis les doigts descendirent à la base des globes et vérifièrent l'armature des baleines.

— Vous portez un soutien-gorge renforcé, à ce que je constate... ça ne vous gêne pas ?

— J'ai l'habitude... maître...

Rosamond se sentait atrocement gênée d'avoir à répondre, comme si de rien n'était, pendant qu'on lui manipulait aussi insolemment les seins. Le plus embarrassant, pour elle, qui était terriblement sensuelle, s'était de sentir sa sensualité s'éveiller, justement, ce qui se manifestait par une lourdeur tiède dans tout le corps et par la façon dont les pointes de ses seins durcissaient. La réponse de son corps aux attouchements de l'avocat ne pouvait échapper à celui-ci.

— Ils ne sont pas seulement beaux, dit Mac Manus... ils ont l'air d'être très sensibles...

Il effleurait les mamelons avec ses pouces, s'évertuant à les faire grossir encore plus.

— Bon, soupira-t-il, puisque vous m'assurez qu'ils ne vous empêcheront pas de taper, je veux bien vous croire sur parole... Mais j'aimerais bien, néanmoins, les voir un peu mieux... si vous retiriez cette veste qui les comprime... et même ce que vous avez dessous... je pourrais pousser le chauffage, si vous avez froid...

— Maître...

Rosamond s'était redressée et écartée des mains de l'avocat. Elle essayait de prendre une expression vertueuse.

— Je suis une secrétaire... maître...

— Une secrétaire stagiaire, Patterson... Vous voulez cette place ?

Domptée, elle opina de la tête. Mac Manus retourna derrière son bureau et d'un geste lui montra la chaise à dossier droit qui se trouvait près du petit fauteuil.

— Un bureau nous sépare, dit-il d'un ton rogue. (Elle craignit tout à coup de l'avoir contrarié et commença à déboutonner sa veste. Ses doigts, tremblaient.) Vous n'avez rien à craindre...

Il retira la bague d'un cigare et le porta à ses lèvres après en avoir coupé l'extrémité avec un coupe-cigares en or. Pendant qu'elle retirait sa veste et la disposait sur le dossier de la chaise, il alluma le cigare, feignant de ne plus s'intéresser à elle. Après une hésitation, Rosamond fit sortir son léger pull de sa jupe et commença à le remonter. Elle avait tourné le dos à l'avocat. Elle fit passer le pull par-dessus sa tête

et le posa sur la veste. Puis elle se retourna. Elle portait un soutien-gorge noir, en dentelle aérée ; la partie qui soutenait le sein était doublée de satin qui dissimulait les baleines ; mais toute la partie supérieure des bonnets était transparente : une dentelle fumée d'une finesse arachnéenne rendait encore plus impudique la nudité des seins qu'elle était censée cacher. On distinguait parfaitement les grosses aréoles sombres et les pointes érigées des mamelons. Malgré l'armature renforcée, le poids de la chair faisait ployer le soutien-gorge qui semblait sur le point de craquer.

Tirant une longue bouffée sur son cigare, Mac Manus savourait vicieusement le spectacle... et l'embarras de la stagiaire. Debout, elle se dandinait gauchement devant lui, et ne savait que faire de ses mains. Et de ses seins... Finalement, elle prit le parti de s'asseoir sur la chaise et de rester ainsi, toute droite, les mains jointes dans son giron.

— C'est tout un harnachement que vous avez là, Rosamond, dit Mac Manus. Je n'aurais jamais cru qu'une fille qui a l'air si sage portait des soutiens-gorge de pute...

Elle tressaillit.

— Je ne sais pas si c'est votre petit ami qui aime ce genre, mais moi, je trouve cela d'un mauvais goût révoltant. Aussi, vous allez enlever immédiatement cette chose infâme...

Rosamond eut un sanglot de révolte. Elle ne parvenait pas à regarder l'avocat. Une mollesse ignoble s'était emparée de son corps. Ses jambes tremblaient.

— Nous pourrions démarrer à six cents dollars... dit l'avocat, d'une voix très douce, si je suis content de cette première entrevue...

Six cents dollars... C'était ce qu'elle gagnait en un mois chez Schmolbroek. Et ce vieux porc couchait avec elle... Rosamond se décida subitement. Au moins, ce Mac Manus était bien de sa personne... Et il avait l'air propre. Elle passa un bras dans son dos et défit l'agrafe du soutien-gorge. Elle avait dû écarter les genoux en se cambrant. Elle rabattit les bretelles sur ses épaules, puis fit descendre les bonnets de satin le long des lourdes poires de chair. Libérés, ses seins phénoménaux obéirent à la pesanteur et s'affaissèrent de quelques centimètres sur sa poitrine. Leurs larges aréoles ressemblaient à de gros yeux ronds qui regardaient l'avocat.

— Cambrez-vous... dit Mac Manus, d'une voix brève.

Il ne souriait plus. Une goutte de sueur brillait sur sa tempe. Inutile, le cigare se consumait entre ses doigts. Rosamond rejeta les épaules en arrière... et ses seins se braquèrent devant elle, impudiques.

— Regardez-moi... dit Mac Manus. Je n'aime pas les hypocrites. Une bonne stagiaire doit regarder son employeur en face... même quand elle a les seins à l'air...

Rosamond leva les yeux sur Mac Manus et rencontra son regard. Il semblait vide. Ses lèvres étaient pincées par une expression vaguement méprisante.

— Que ne feraient-elles pas pour de l'argent, laissa-t-il tomber, comme s'il se parlait à lui-même. Je parie que celle-ci retirera sa culotte...

— Maître...

— Huit cents dollars. Et vous pourriez commencer à travailler dès lundi... sous la férule de Perkins qui se chargera de vous former. Le vendredi, vous finirez à 16 heures. Les heures supplémentaires sont payées double... Mais je tiens impérativement à ce que vous ne portiez ni soutien-gorge... ni culotte... sous votre tenue de travail.

Se trémoussant maladroitement pour retrousser sa jupe par-dessous, sur la chaise, afin de dégager ses fesses, Rosamond fit ensuite glisser la culotte sous son derrière, puis le long de ses cuisses. Elle rabattit pudiquement la jupe sous elle. L'avocat n'avait pu rien voir. Le slip noir tomba aux chevilles de la jeune femme qui le fit disparaître avec dextérité dans son sac.

— Vous vous déculottez vraiment d'une façon magistrale, fit ironiquement Mac Manus. On voit que vous avez de l'entraînement. Sacré Schmolbroek...

Rosamond avait joint les jambes et posé une cheville sur l'autre. Elle offrait un spectacle très incongru, ainsi, avec ses seins nus comprimés entre ses bras et l'attitude pudique de la partie inférieure de son corps.

— Retournez-vous asseoir dans le fauteuil, dit Mac Manus. (Il lui lança au vol un calepin, qu'elle attrapa. Puis un stylo.)

Assise sur le fauteuil, le calepin sur un genou pour prendre les notes qu'il allait lui dicter, elle leva les yeux vers lui. Elle avait mis ses jambes de côté.

— Non... dit Mac Manus. Ce n'est pas sur votre genou que vous devez poser le carnet, mais sur l'accoudoir droit de votre fauteuil. Ensuite, vous devez ouvrir les cuisses. Etes-vous stupide que vous ne compreniez pas ce qu'on attend de vous ? Pourquoi diable vous aurais-je fait retirer votre culotte, Rosamond ? Et ne comptez pas faire monter les enchères... Nous débuterons à huit cents dollars! Vous n'aurez pas un cent de plus!

Rendue craintive par la mauvaise humeur qu'affichait son futur

patron, Rosamond fit ce qu'il exigeait. Elle posa le calepin sur l'accoudoir, et écarta les cuisses. Elle vit qu'il regardait son sexe et s'efforça de déjouer sa curiosité en faisant reculer son bassin dans le siège. Mais en voyant son expression contrariée, elle revint aussitôt vers l'avant. Elle avait les joues brûlantes et des larmes de contrariété tremblaient entre ses cils.

— C'est mieux... dit Mac Manus. Ce n'est pas encore ça. Je veux que vos cuisses touchent les bords du fauteuil, de chaque côté... et que vous avanciez davantage le bassin... vos fesses doivent être plus près du bord... Rosamond s'exécuta. Sa jupe trop étroite l'empêcha d'ouvrir entièrement les cuisses. D'un geste furieux, presque désespéré, elle la remonta des deux mains tout en haut, s'exhibant d'une façon volontairement provocante. La touffe de ses poils apparut au bas de son ventre dénudé. Elle put alors écarter les cuisses et leur faire toucher les accoudoirs. Le sexe béant, elle s'offrit aux regards de l'avocat. Il avait eu un petit rictus en voyant son mouvement d'humeur; mais quand la grande fente de chair mauve s'entrouvrit, dans les poils de la motte, et que les nymphes, d'un rose cru et luisant, jaillirent, le visage de Maître Mac Manus se figea. Vaguement satisfaite, Rosamond constata qu'il avait pâli. Elle glissa un peu plus sur ses fesses, achevant d'écarter la corolle humide de sa vulve. Elle tremblait maintenant de la tête aux pieds. Ce Mac Manus était un compliqué, rien à voir avec Schmolbroek. Bien que révoltée, Rosamond était la proie d'une dévorante curiosité. Qu'allait-il exiger, maintenant... Les narines frémissantes elle sentit son clitoris sortir doucement des petites lèvres. Mac Manus l'avait vu, lui aussi. Un flot de honte s'empara de Rosamond.

— Chaque fois que je vous dicterai une lettre, vous vous mettrez dans cette position, dit Mac Manus. Je ne veux rien ignorer de vous, Rosamond, et surtout pas ce que vous cachez sous votre robe. Une bonne secrétaire doit toujours montrer son con à son patron.

Au mot « con » Rosamond eut un haut le corps scandalisé. Elle jeta un regard effarouché à l'avocat. Il n'avait d'yeux que pour sa vulve béante.

— Est-ce bien compris, Rosamond ?

— Oui, maître...

Elle eut un mouvement de tête pour confirmer son accord. Son clitoris était maintenant entièrement sorti ; phénomène qui n'échappa pas à Mac Manus. Il se renversa dans son fauteuil avec un sourire satisfait et commença à dicter sa lettre d'une voix volontairement neutre.

— Cher Monsieur. J'ai bien reçu votre honorée du huit courant...

CHAPITRE III

PREMIÈRES ÉPREUVES

— Vous avez une écriture de collégienne, Rosamond, dit Mac Manus, avec un sourire approbateur. C'est de bon augure.

Il acheva de lire le brouillon de la lettre que la jeune femme lui avait donnée. La stagiaire attendait son verdict, assise en face de lui, au bord d'une chaise. Elle avait toujours le buste nu et, ayant compris sa leçon, elle tenait son calepin au-dessus du nombril, tout en écartant largement les cuisses, de façon à ne rien dissimuler de son entrecuisse à l'avocat.

— Mais, reprit-il en froissant le brouillon qu'il laissa ensuite tomber dans sa corbeille, votre orthographe est parfois assez fantaisiste...

Rosamond baissa la tête ; simultanément, elle avança le bassin, écarquillant largement sa vulve, qui bâilla comme une grosse huître de chair molle et rose entre ses poils, comme si, par cette exhibition docile, elle avait voulu se faire pardonner. Mac Manus réprima un sourire. Il prit une voix sévère.

— Je ne demande pas seulement à mes stagiaires de me montrer leur con, Rosamond. Encore faut-il qu'elles sachent écrire correctement. En conséquence, je vous avise à l'avance que vous serez punie chaque fois que vous prendrez un peu trop de liberté avec la grammaire...

— Dans son ordinateur, chuchota Rosamond, maître Schmolbroek avait un logiciel qui corrigeait les fautes d'orthographe...

— Eh bien moi, Rosamond... je préfère corriger mes stagiaires moi-même, voyez-vous ? Sans m'en remettre à un logiciel...

— Bien, maître...

Les yeux de l'avocat s'abaissèrent sur la touffe de poils laineux qui ornait le bas-ventre de la jeune femme.

— Autre chose... Vous êtes vraiment très poilue, Rosamond. C'est gênant : on ne voit presque rien...

— Maître Schmolbroek m'interdisait de...

— Vous n'êtes plus chez maître Schmolbroek, la coupa Mac Manus d'une voix métallique. Il faudra raser tout ça, vous m'entendez ?

— Bien, maître... dès demain... je...

— Surtout pas, dit Mac Manus. Ne faites rien vous même! Perkins vous emmènera chez le coiffeur. Ne craignez rien, il est discret, cela fait des années qu'il s'occupe de mes stagiaires. Vous serez contente de lui... il a les mains très douces...

— Mais...

— Vous avez une objection à faire ?

Cramoisie, Rosamond baissa la tête, et fit signe que non.

— C'est bien ce que je pensais. Maintenant, nous allons vérifier vos aptitudes d'un peu plus près, mademoiselle Patterson. Retirez votre jupe... cela vous évitera d'avoir à la tenir retroussée...

— Vous voulez que je me mette toute nue ?

— Voilà! Vous avez compris. Mais vous garderez vos bas et vos chaussures.

Après une hésitation, Rosamond se leva et retira sa jupe. Elle se tint ensuite debout devant l'avocat. La tête basse, comme une élève punie, elle écartait légèrement les bras de son corps pour lui laisser examiner à loisir son anatomie. Sa nudité faisait ressortir l'importance de sa poitrine ; ce fardeau de chair obligeait la jeune femme à se cambrer sur les reins, ce qui lui donnait une attitude involontairement provocante. Sur un geste de Mac Manus, elle se retourna pour qu'il puisse regarder son cul. Aussi opulent que ses seins, il formait une lourde mappemonde sous ses reins graciles.

— Vous avez des fesses qui appellent le fouet, dit Mac Manus, d'une voix rauque. Et ne me dites pas que Schmolbroek ne vous fouettait pas, je connais ses habitudes...

De minuscules zébrures, presque effacées, révélaient que la jeune stagiaire avait été châtiée assez récemment. Certaines de ces traces livides contournaient toute la surface de la fesse et disparaissaient dans le sillon légèrement velu qui fendait verticalement le gros derrière joufflu. Machinalement, après s'être dévêtue, Rosamond avait repris en main son bloc de sténo et son stylo.

— Laissez tomber votre stylo devant vous, dit Mac Manus. Quand je frapperai dans mes mains... vous vous pencherez pour le ramasser, mais surtout, sans plier les genoux... compris ? Une fois que vous aurez touché le stylo avec vos doigts, vous attendrez que je frappe une deuxième fois dans mes mains pour vous relever. Compris ?

— Oui, maître... murmura Rosamond.

De chaque côté de sa nuque, sous les boucles blondes de sa chevelure, l'avocat pouvait voir que les oreilles de la stagiaire étaient

devenues écarlates. Il se cala dans son fauteuil, tira une bouffée sur son havane, puis frappa dans les mains. Aussitôt Rosamond se pencha en avant. De son bureau, Mac Manus put voir les lourdes cloches de chair pâle de sa poitrine descendre de chaque côté de ses cuisses et s'immobiliser au niveau des genoux. La fille était vraiment très souple. Et très émotive... il nota avec satisfaction que ses jambes tremblaient d'une façon irréprouvable. Naturellement, dans cette position, son cul s'était largement ouvert, et il put voir, au-dessus de l'entaille velue de la vulve, la petite circonférence mauve et ridée de l'anus. Ce qu'il avait pressenti lui fut confirmé. Certaines des zébrures se prolongeaient dans le sillon fessier, descendant plus bas que l'anus pour se perdre dans les poils de la vulve... Schmolbroek l'avait fouettée sur le sexe! Il comprenait mieux, maintenant pourquoi la fille tremblait à ce point. Il y avait quelque chose de terriblement « invitant » dans ces marques de lanière... Mac Manus imagina les hurlements de la fille au moment où le cuir mordait la chair si sensible de l'anus, et l'intérieur des lèvres vulvaires...

— Est-ce qu'il vous attachait, Schmolbroek, pour vous punir ?

— Oui, maître... toujours...

— Et... où cela se passait-il ?

— Dans la salle des archives, maître... Il envoyait l'archiviste acheter une bière...

— Sacré Schmolbroek! Moi, Rosamond, je ne vous attacherai pas. Et... (Mac Manus toussota dans le creux de sa paume.)... *cela* se passera ici. Dans mon bureau.

— Mais... votre secrétaire... Miss Perkins ?

— Je n'ai rien à cacher à Miss Perkins. Cela vous dérange ?

— Non, maître.

— Parfait. Vous pouvez vous relever, Rosamond. Ne ramassez pas le stylo, laissez-le par terre. Il va nous servir pour l'exercice suivant. Maintenant, vous allez jusqu'à ce petit meuble, là-bas, sur lequel il y a un bouquet de roses. Allez.

L'œil luisant, Mac Manus suivit le balancement « coquin » que la stagiaire imprimait à son cul en marchant. Ce vieux pervers de Schmolbroek l'avait bien dressée. A chaque pas, les lourdes fesses blanches de la fille tremblaient et se déportaient à droite, puis à gauche. Arrivée devant le meuble, Rosamond l'ouvrit, sur les ordres de l'avocat, et, après avoir marqué un temps d'arrêt, elle y prit les deux objets qu'il lui désigna. Ses épaules et ses bras s'étaient couverts de chair de poule...

Le corset de cuir dans une main, le martinet dans l'autre, elle revint vers le bureau en suivant à la lettre les instructions de Mac Manus. C'est-à-dire qu'elle dut marcher avec les bras en croix, et les jambes très écartées pour qu'il puisse voir se déformer à chaque pas les lèvres de son con... autant que son épaisse végétation pileuse le permettait.

Ce fut Mac Manus qui la sangla dans son corset. C'était un corset très particulier il prenait toute la taille devant et derrière (on le laçait par derrière) étranglant la moitié du corps d'une façon barbare qui faisait ressortir obscènement, presque caricaturalement, la double opulence du cul ; mais par devant, il montait jusqu'au cou autour duquel il se refermait par une sorte d'épais collier de cuir clouté, analogue à celui de certains gros chiens ; une boucle permettait de régler ce collier ; Mac Manus fit en sorte que la stagiaire fut contrainte de garder la tête très raide, faute de quoi le collier l'étranglait. Deux ouvertures circulaires dans la partie frontale de l'armature de cuir laissait sortir les seins. Ces ouvertures n'avaient pas été prévues pour des appas aussi volumineux que ceux de Rosamond, et il fallut forcer pour les y faire passer. Après s'être déformés, ils y parvinrent néanmoins, mais du fait de la compression qui les étranglait à leur base, ils prirent une forme très allongée, et leurs pointes se développèrent d'une manière inusitée. En outre, comme la chair s'épanouissait à nouveau après avoir franchi l'étranglement du trou, les seins s'élargissaient après quelques centimètres, ce qui fait qu'ils étaient plus larges au milieu qu'à leurs bases.

Quand, après avoir été lacée au point de presque en suffoquer, Rosamond dut déambuler dans cet accoutrement devant l'avocat, ses seins qui d'ordinaire avaient tendance à s'affaisser un peu sous le poids de leur gloire, restèrent roides et braqués devant elle comme deux larges cornes de chair couronnées de pointes sombres. Le cou raide, les seins torturés, la jeune femme fut enfin autorisée à ramasser le stylo qui attendait toujours sur la moquette. Mais cette fois, elle opéra face à l'avocat, gardant le buste droit et pliant les jambes en les écartant, comme pour uriner. Elle resta longtemps ainsi, les yeux fixés sur ceux de l'avocat, le sexe béant, le cou rigide et la poitrine déformée. A cause de l'étranglement du corset, l'afflux du sang était ralenti dans ses seins, et ce trouble circulatoire se traduisait par un pâlissement extrême des deux « potirons » de chair, et par une sensation affolante de picotement. Rosamond avait des fourmis dans les seins. Cela lui donnait envie de les masser, mais elle s'en garda bien. Elle savait qu'à la moindre incartade, elle aurait droit au petit martinet à manche de nacre que Mac Manus caressait amoureusement entre ses mains. Elle attendit donc le bon vouloir de son nouveau maître, telle une chienne docile et bien dressée qui attend le morceau

de sucre. D'épaisses larmes tremblaient sur ses yeux, à travers lesquelles elle distinguait à peine les traits de cet homme qui allait pouvoir en user à sa guise avec son corps. Ce n'était plus un homme particulier, mais *l'homme*, ainsi qu'elle l'appelait en elle-même, un personnage de cauchemar. Son sexe était inondé à un tel point qu'elle sentait les gouttes de mouille couler en zigzagant, comme des mouches, entres les poils de sa motte.

*

**

— Ce corset, dit Mac Manus, en le lui délaçant, est excellent pour la colonne vertébrale. Il vous oblige vous tenir droite, et dans votre cas, ce n'est pas chose aisée, car vous avez, Rosamond, un lourd handicap à supporter...

En souriant, l'avocat soupesa dans ses paumes les seins plantureux de la jeune stagiaire. Le sang qui y affluait à nouveau les faisait rosir, et les emplissait d'une insupportable démangeaison. Elle se trémoussa, un peu gênée. C'était la première fois qu'il la touchait. Elle trouva qu'il avait des mains agréables, chaudes et sèches. (Celles de Schmolbroek étaient toujours moites.) Un peu suffoquée par la désinvolture avec laquelle il traitait sa lourde poitrine, la palpant et la tâtant à pleines mains, elle sentit un frisson tiède remonter le long de sa colonne vertébrale. Les pointes de ses mamelons étaient particulièrement sensibles, après le traitement barbare du corset, et quand Mac Manus les prit curieusement entre ses doigts pour tirer dessus, les déformant, une onde de plaisir brûla tout le corps de la jeune femme. Malgré elle, elle poussa ses lourdes mamelles dans les mains de l'avocat. Il se mit à rire et les lui palpa avec brutalité.

— C'est ça que tu aimes, hein... qu'on te brutalise... avec moi, tu es bien tombée...

Il lui pinça cruellement les bouts des seins. Rosamond eut un cri ravi et se cambra. Elle se tenait debout derrière le bureau où Mac Manus l'avait fait venir pour la délayer. Lui, était assis, il avait fait pivoter son fauteuil pour lui faire face. Les jambes de la jolie stagiaire se trouvaient de part et d'autres de l'une de celles de l'avocat. Comme Mac Manus lui froissait toujours les mamelons sans ménagements, Rosamond, les yeux dilatés, le regard fixe, commença à plier légèrement les genoux, rapprochant la fente de son sexe du genou de l'avocat. Quand les poils humides touchèrent l'étoffe et qu'il sentit la chaleur de la vulve irradier à travers le tissu, Mac Manus eut un petit rire.

— Tu ne voudrais pas faire une tache sur mon pantalon, quand

même ?

Rosamond eut un soupir de regret et se redressa un peu. Mais lui, la tirant par les bouts des seins, l'obligea à fléchir à nouveau les genoux.

— Maître... chuchota Rosamond... faites attention... je suis mouillée...

— Vraiment ? fit Mac Manus. Voyons ça...

Il lâcha un des seins et posa sa main sous la vulve écartelée. Repliant les doigts à l'intérieur de la corolle gluante, il fouilla longuement le con de la jeune femme. Il pouvait sentir son clitoris gonflé rouler sous sa paume, et ses doigts plonger dans la moiteur brûlante et dilatée du vagin. Elle eut un orgasme qu'elle s'efforça de lui cacher par un petit rire nerveux, faussement scandalisé...

— Oh maître... qu'est ce que vous faites, minaуда-t-elle. Vous me touchez le... et nous nous connaissons à peine... oh maître...

Elle suffoqua, se mordit la lèvre inférieure. Mac Manus lui avait tordu sauvagement la pointe du sein, et tous ses doigts avaient plongé en elle. Cette fois, elle ne songea même pas à voiler son plaisir. Elle souffla très fort en se déhanchant pour mieux sentir la main qui fouillait sa *viande*. Et, dans un geste primesautier qui traduisait une étrange innocence, chez une fille qu'on sentait déjà rompue à tous les dévergondages, elle pencha câlinement le visage de côté et posa les lèvres sur la main qui lui torturait le sein.

— C'est bien, lui dit Mac Manus, vous serez une bonne recrue, Rosamond. Embrasser la main qui vous punit est la preuve d'une bonne nature...

Il avait l'air charmé. Ils s'observèrent un instant, avec un demi sourire. Rosamond, maintenant qu'elle avait joui, se sentait toute confuse de s'être ainsi donnée en spectacle. Elle baissa les yeux, toute rose...

— L'idée de travailler pour moi ne vous chagrine pas trop, je vois, Rosamond ?

Elle eut un petit rire gêné. L'avocat lui caressait doucement le clitoris. Elle était toujours honteuse quand on lui touchait cet organe, car elle le trouvait d'une grosseur indécente et craignait que ses dimensions ne révèlent à ceux qui la tripotaient pour la première fois ses habitudes solitaires, qu'elle rendait naïvement responsables de la taille excessive de son appendice. Mac Manus le lui faisait rouler entre ses doigts et paraissait s'émerveiller de ses réactions.

— Vous n'avez pas répondu ?

— C'est... que cela me gêne beaucoup, maître, je vous connais à peine, comme je le disais... et quand on me touche ça...

— Je vous le toucherai souvent... autant vous y habituer. Alors ?

— Je suis très satisfaite de travailler pour vous, maître... et ce n'est pas seulement à cause du salaire... J'ai très honte de ce que vous me faites... faire... mais j'aime bien...

— Vraiment ? fit Mac Manus. Vous aimez bien ? Mais vous êtes une vilaine fille, savez-vous ? C'est très mal d'aimer qu'un monsieur vous fasse des choses aussi affreuses... ne croyez-vous pas que votre aveu impudent mérite une punition ?

Rosamond tressaillit. Au mot de : « punition » son clitoris était devenu aussi dur qu'un noyau entre les doigts de l'avocat. Mac Manus remarqua que les narines de la jeune femme s'étaient dilatées.

— Vous pourrez me punir autant qu'il vous plaira, maître, chuchota-t-elle en plantant presque amoureusement son regard dans celui de l'avocat.

Elle prenait visiblement plaisir à employer ce mot de « maître » qui, en l'occurrence, ne s'adressait pas uniquement à l'avocat en tant que tel. Et Mac Manus l'entendait parfaitement. Ce n'était pas l'avocat qu'elle honorait en lui, en employant ce mot, mais, au pied de la lettre, son nouveau *maître*.

— Maintenant, dit Mac Manus, je voudrais savoir si vous savez vous servir de cette jolie bouche pour autre chose que pour dire des fadaises...

Schmolbroek avait visiblement dressé cette stagiaire à obéir avec promptitude, car elle s'agenouilla aussitôt entre les jambes de Mac Manus. Elle ouvrit la braguette du pantalon et extirpa la verge en érection de l'avocat. Elle fit glisser le prépuce pour découvrir entièrement la calotte du gland et l'emboucha. Tout en suçante, elle dégagea les couilles de Mac Manus et les caressa langoureusement. Avec un soupir d'aise, il se renversa dans son siège et lui enfonça la bite jusqu'au gosier. Il sentit ses petites dents le mordre, effrayées. Cela le fit rire. Il la prit par les joues et se mit à aller et venir brutalement dans sa bouche chaude. Elle avait levé les yeux et le regardait pendant qu'il se servait ainsi d'elle. Une très jolie fille... ce qui ne gâchait rien... au moment de tout lâcher, l'avocat eut une brève inquiétude.

— Marine... la fille que vous allez remplacer... se laissait aussi sodomiser, Rosamond. Est-ce que cela vous est déjà arrivé ?

Elle le rassura en battant des paupières, sans cesser de le sucer.

— Très bien... donc, vous veillerez à être toujours très propre de ce côté-là, hein ? Je suis assez délicat sur le chapitre de l'enculage. Vous demanderez à Perkins de vous indiquer de quelle façon vous laver à *l'intérieur*. Elle a l'habitude...

Sur ce mot, il crispa la lèvre supérieure, découvrant ses dents, et envoya une brûlante giclée de sperme au fond de la gorge de Rosamond.

CHAPITRE IV

LA PUNITION

Accroupies derrière la porte entrebâillée du petit bureau attenant, Martha et Mary n'avaient pas perdu une miette du spectacle émoustillant que la nouvelle stagiaire venait de donner à l'avocat. Quand elles entendirent Mac Manus grogner, elles comprirent qu'il venait d'éjaculer dans la bouche de Rosamond et qu'elle allait devoir avaler son sperme. Elles échangèrent une grimace dégoûtée et un regard ravi ; cela les avait terriblement excitées d'assister aux humiliations qu'avait subi cette jolie pécore.

— Quand même, chuchota vertueusement Mary, il y a des filles qui n'ont aucune pudeur...

— Et qui sont prêtes à tout, ajouta non moins hypocritement Martha, pour arriver!

— Donner mes fesses pour de l'argent, renchérit Mary, moi je ne pourrais jamais...

— Vraiment, ma chère ? s'étonna Martha, en glissant sa main sous la jupe de son amie.

Les deux jeunes filles étaient agenouillées derrière une petite étagère surchargée de gros volumes de droit, entre lesquels des espaces vides leur ménageaient des créneaux. En sentant la main de Martha entre ses fesses, Mary sursauta violemment et devint cramoisie. Mais sa position lui interdisait tout mouvement de pudeur, et Martha eut donc le loisir de vérifier à quel point le spectacle avait agi sur ses sens. Le sexe de Mary était largement ouvert et inondé de mouille. Entre les chairs brûlantes du vagin, les doigts de Martha naviguant à l'aise, sentirent sourdre un liquide visqueux aussi gras que du sperme.

— Il ne faudrait tout de même pas que tu taches la moquette de mon père, fit-elle, en écrasant méchamment le clitoris tuméfié de Mary.

Celle-ci se mordit les lèvres et frissonna longuement. La salope jouissait...Curieusement, un sourire narquois sur les lèvres, Martha s'était penchée pour scruter son amie. Cela l'emplissait d'une sale jubilation de voir les grimaces involontaires de Mary, et comme son visage expressif répondait aux attouchements de ses doigts dans la corolle déployée du con. Pour parfaire l'humiliation de Mary, Martha, qui avait enfourné trois doigts dans le vagin élastique, fit tourner sa main et replia son pouce pour en effleurer du bout la corolle crispée

de l'anus. Tressaillant, Mary lui adressa un regard suppliant. Avec un petit rire muet, Martha ouvrit du bout du pouce le minuscule cratère ridé, et enfonça lentement son doigt à l'intérieur du cul. Mary avait ouvert la bouche d'un air stupide, des gouttes de sueur perlaient sur son front. La tenant ainsi, un doigt dans le rectum et trois autres dans la cavité vaginale, Martha la pinça de toutes ses forces. La bouche de Mary s'ouvrit encore plus grande et deux larmes apparurent entre ses cils.

— Je me demande pourquoi j'aime tant te maltraiter, pourquoi ça m'amuse tellement de te faire des cochonneries... murmura Martha de façon pensive. Tu crois que je tiens ça de mon père ?

Mary ne répondit pas, trop occupée à lutter contre ses sensations. Ce pouce qui allait et venait dans son anus lui procurait une jouissance extraordinaire, mais elle avait honte de ce plaisir qu'elle jugeait contre nature, et elle s'efforçait chaque fois de le dissimuler.

— Et toi ? reprit Martha... pourquoi me donnes-tu tes fesses, Mary ? Ce n'est pas pour de l'argent, comme cette idiote, alors, c'est pour quoi ? Parce que tu aimes ça ? Tu aimes qu'on te tripote le trou du cul ?

— Non... souffla Mary... c'est toi qui m'obliges...

Martha n'eut pas le temps de répliquer : dans le bureau voisin la voix de son père venait de s'élever.

— Vous pouvez cracher dans la corbeille à papier, disait-il. Si vous n'aimez pas le sperme, ce n'est pas moi qui vous obligerai à en manger.

Les deux jeunes filles se penchèrent curieusement et eurent le temps de voir la stagiaire rejeter de longs filaments de sperme dans la corbeille. Elle s'essuya ensuite les lèvres du dos de la main et adressa un regard reconnaissant à l'avocat.

— Maître Schmolbroek me forçait toujours à avaler, lui confia-t-elle. J'avais horreur de ça...

— Schmolbroek est un rustre, dit Mac Manus. En moi, vous trouverez un maître beaucoup plus raffiné, ma chère enfant. Et dites-moi, puisque vous abordez le sujet... est-il vrai qu'il était porté sur la coprophagie ?

Avec un sourire confus, la stagiaire prit une cigarette dans l'étui que lui tendait galamment l'avocat. Elle ne parvenait pas à cacher à quel point cela la gênait de faire ainsi la conversation toute nue, avec un homme habillé qu'elle venait de sucer. Ce *mélange des genres* la déconcertait ; chez Maître Schmolbroek, les choses étaient nettement

séparées ; il y avait un temps pour le travail et la conversation et un temps pour les amusements. Mac Manus, selon toute apparence, passait volontiers de l'un à l'autre, et cette gymnastique était assez déconcertante pour une fille encore aussi ingénue malgré ses dépravations, que Rosamond Patterson.

Le mot de coprophagie étant étranger à son vocabulaire, elle adressa un regard interrogatif à son employeur tout en soufflant sa fumée de côté pour ne pas la mêler à celle du cigare.

— Est-ce qu'il vous obligeait, expliqua Mac Manus, à faire des choses vraiment dégoûtantes...

Cette fois Rosamond avait compris. Mac Manus eut la surprise de la voir rougir à nouveau. Après ce qui venait de se passer entre eux, elle pouvait encore rougir ! Décidément, cette fille était une merveille...

— Je vois que vous le connaissez bien, chuchota-t-elle en baissant les yeux. C'est vrai que souvent... il exigeait que je fasse mes besoins...

— Devant lui ? Dans un pot ?

Rosamond eut un signe de dénégation. Visiblement, elle était à la torture d'avoir à aborder ce sujet. L'avocat fronça les sourcils sévèrement pour la décider à vaincre ses réticences.

— Je devais... il y avait... une chaise spéciale... enfermée dans une armoire... une chaise sans fond... avec des pieds très courts... il fallait...

La jeune femme s'interrompit. Elle n'osait pas regarder l'avocat.

— Il fallait ? reprit patiemment celui-ci. Continuez...

— Je devais... m'asseoir sur cette chaise... toute nue... et... Maître Schmolbroek se couchait sur la moquette... sur le dos... de façon à avoir le visage sous... sous mon...

— Votre cul ?

Elle hocha honteusement la tête.

— ...et après... je devais...

— Pisser ou chier ?

— Oh mon dieu... j'ai tellement honte... Mais une pauvre fille doit gagner sa vie, maître, et la vie est tellement dure en ce moment... avec la récession, les japonais qui achètent tout... et tout ça...

— Répondez...

— Les deux, maître... parfois il me disait, j'ai soif... et ,alors, je

devais faire pipi dans sa bouche... ça, encore, ce n'était pas trop gênant... même si le fait de sentir sa langue bouger dans cet endroit me... me... enfin, me faisait des choses, quoi... mais le reste..., quand il me disait « j'ai faim... » Il fallait que je pousse doucement... parce qu'il voulait voir mon... anus s'ouvrir... et... et les matières... sortir... il me faisait manger du mucilage pour qu'elles soient bien moulées... quand ça commençait à sortir, je l'entendais dire : « Oh le beau gâteau au chocolat... je vais me régaler, Patterson... » Et quand c'était à moitié sorti, alors il commençait à l'avalier, et moi je devais pousser pendant qu'il mangeait... c'était épouvantable... et comme il mangeait plus vite que je ne poussais, car c'était un véritable goinfre pour ces horreurs-là, bientôt je sentais sa bouche contre le trou de mon cul, et c'était comme une ventouse qui aspirait ma merde... oh, pardon... je voulais dire mes matières fécales... vous dire à quel point cela me révoltait, maître, c'est au-dessus de mes forces...

Un silence pensif suivit cette insolite confession. Rosamond, la tête penchée, semblait regarder ses gros seins pâles. Mac Manus, lui, ne souriait plus. A voir sa mine, visiblement le caca n'était pas son plat préféré. Il secoua enfin la tête et soupira d'un air écoeuré. Sacré Schmolbroek...

— Le plus affreux, maître, reprit Rosamond soudain volubile, c'est qu'après ce « petit repas » comme il disait... maître Schmolbroek se sentait tout émoustillé... et c'est à ce moment qu'il éprouvait le besoin de me faire ce que vous avez dit tout à l'heure... une sodomisation... il ne voulait pas que je m'essuie après avoir fait mes gros besoins... il disait que ça glisserait mieux si j'*en* avais encore un peu...

— Eh bien, reprit Mac Manus, moi, c'est tout le contraire, Rosamond. Il ne faut surtout pas qu'il y *en* ait... compris ?

— Oui maître...

C'est le moment que Betty Perkins choisit pour faire son entrée dans le bureau. Tout d'abord interdite par l'intrusion de la « secrétaire en titre », Rosamond réalisa avec un temps de retard tout ce que la situation pouvait avoir d'embarrassant, et notamment qu'elle était toute nue, appuyée des fesses sur le bureau de l'avocat, une cigarette à la main. Sous les yeux méprisants de l'arrivante, elle laissa tomber sa cigarette et emprisonna pudiquement ses gros seins en forme d'obus dans ses mains, tout en rabattant un de ses genoux devant l'autre pour essayer de dissimuler les poils de son con.

— Maître... cria-t-elle d'une voix alarmée... maître...

Betty Perkins la foudroya du regard et imita moqueusement son bèlement.

— Maître, fit-elle. Je vois que Mademoiselle s'est mise en tenue de travail...

Du bout de la règle qu'elle tenait, elle cingla méchamment la cuisse de Rosamond qui piailla et abaissa la main pour frotter l'endroit meurtri, alors, vive comme une vipère qui mord, la règle cingla la pointe du gros mamelon. Rosamond cria à nouveau et voulut protéger cet endroit. Elle s'était décollée du bureau et regardait autour d'elle, ne se souvenant plus de l'endroit où étaient ses vêtements. La règle lui mordit cruellement les fesses. Outrée, affolée, Rosamond hurla et piétina rageusement la moquette. Comme elle se frottait les fesses des deux mains, la règle lui mordit à nouveau les seins, à plusieurs reprises. Perkins s'en servait avec maestria, et savait viser les endroits les plus sensibles. Rendue presque hystérique par ce traitement, Rosamond se mit à courir de-ci de-là, en larmes, encombrée par ses gros seins qui sautaient en tout sens, et la secrétaire la poursuivait, un sourire radieux sur les lèvres, en la cinglant cruellement.

— Empêchez-la, maître... empêchez-la... suppliait Rosamond. Cela fait mal...

Betty Perkins éclata de rire.

— Et ce n'est qu'un avant goût, ma jolie... vous verrez la différence quand je me servirai de la cravache...

— La cravache ?

Rosamond adressa un regard terrifié à l'avocat. Celui-ci se contenta de lui sourire. Betty Perkins avait cessé de poursuivre la malheureuse stagiaire qui s'était réfugiée derrière le bouquet de roses. Elle sortit prudemment de son abri, surveillant la règle de Perkins... Ses vêtements étaient restés sur une chaise, au milieu de la pièce. Pour les rejoindre, elle devrait passer devant la secrétaire, qui l'attendait de pied ferme, un sourire sadique sur les lèvres.

— Cela semble vous étonner ? fit Perkins. Et vous pensiez qu'on allait vous payer six cents dollars par semaine simplement pour montrer votre cul ?

Rosamond eut un haut le corps.

— Six cents ? fit-elle. Mais... maître... vous aviez dit huit cents!

Ce fut au tour de Betty Perkins de sursauter.

— Huit cents ? fit-elle. (Un regard à Mac Manus lui confirma que la stagiaire disait vrai.)

Le sourire de jubilation de la secrétaire céda la place à une grimace de dépit. Ses yeux se posèrent sur les seins que la règle avait marqués

de traces rouges.

— Je vois que cette jeune personne a su vendre sa camelote de façon avantageuse... Je ne comprendrai jamais pourquoi les hommes aiment tant les gros nichons... et les gros culs...

Indignée, Rosamond jeta un rapide coup d'œil à la silhouette élégante et aux seins menus de Betty Perkins.

— Peut-être parce qu'ils trouvent cela plus amusant à toucher que des planches à pain!

Mac Manus éclata de rire.

— Petite garce! siffla Betty Perkins. Je vais t'apprendre de quel bois se chauffent les planches à pain!

— Cela suffit, Perkins, dit l'avocat. Cessez de terrifier cette jeune femme... (Il marqua une pause.) Laissez-lui le temps de s'habituer.

Un rictus méchant apparut sur les lèvres de la secrétaire et elle hocha la tête d'un air entendu.

— Vous aurez tout le loisir de lui enseigner le « règlement intérieur », ajouta Mac Manus en se levant.

Le sourire de la secrétaire devint radieux, ce qui ne laissa pas d'inquiéter Rosamond. Elle commençait à comprendre que la secrétaire aussi aurait le droit de se servir d'elle pour assouvir sa cruauté, et qu'elle ne serait pas moins cruelle que l'avocat... Loin de là...

— Mais auparavant, dit Mac Manus, comme je ne voudrais pas que Rosamond s' imagine que vous êtes traitée à meilleure enseigne qu'elle... vous allez lui montrer vos bijoux intimes...

Dans leur cagibi, Mary et Martha eurent la surprise de voir blêmir l'arrogante secrétaire. Elles se penchèrent, avec un joyeux pressentiment. Après avoir pâli, Betty Perkins rougissait. C'était un spectacle étonnant que de voir soudain son embarras, elle qui venait de faire une entrée si fracassante.

— Maître... gémit-elle. Pas tout de suite... Comment voulez-vous que je lui enseigne le respect...

— Je vous fais confiance pour cela, Perkins. Allons... retroussiez donc cette jupe élégante... et montrez vos bijoux à la nouvelle...

Alléchée par l'air embarrassé de la secrétaire, Rosamond s'approcha. Après un dernier regard à l'avocat, la belle secrétaire se résigna à obéir. Elle posa sa règle sur le bureau et saisit des deux mains l'ourlet de sa jupe. Elle le releva très lentement, épiant toujours l'avocat,

comme dans l'attente d'un geste qui l'empêcherait d'aller trop haut. Mais ce geste ne vint pas. Mac Manus ne s'intéressait qu'au visage de Rosamond, dont il guettait avec curiosité la réaction. Ce fut en voyant une grimace incrédule et apeurée paraître sur ce visage qu'il comprit que sa secrétaire lui avait obéi. Il se retourna alors et constata qu'en effet Betty Perkins, que l'humiliation rendait cramoisie et dont les yeux luisaient de rage, avait relevé le devant de sa jupe au-dessus du nombril. Au-dessus des bas noirs qui lui arrivaient à mi-cuisse, la peau laiteuse de son bas-ventre avait une blancheur presque morbide. Le sexe était entièrement épilé... et les grosses lèvres rosâtres, agrafées entre elle par un anneau qui les traversaient comme les lobes de deux oreilles jumelles, pendaient entre les cuisses de la secrétaire, étirées et déformées par le poids d'un énorme cadenas d'or incrusté de nacre. Les trous qu'on avait percés dans les lèvres de la vulve étaient très apparents : le poids du cadenas leur donnait une forme ovale...

— Faites-le balancer, dit Mac Manus, qui surveillait toujours de côté l'expression horrifiée de Rosamond. Dansez un peu, Perkins, vous dansez si bien, quand vous voulez...

Deux larmes de rage giclèrent des yeux luisants de la secrétaire, et elle donna un prudent mouvement de bassin en avant. La lourde pendeloque qui ornait son sexe s'élança alors devant elle, entraînant les lèvres du con qui s'étirèrent et blémirent, puis le poids du cadenas le fit retomber, et cette fois la vulve fut déformée en sens contraire, les lèvres entraînées vers le bas, ce qui dégagea, au sommet du con, la pointe rose du clitoris. Les mouvements de la pendeloque se poursuivirent en diminuant, et chaque fois le con imberbe paraissait grimacer... En dépit de sa cruauté et de son indécence, ce spectacle avait alors quelque chose de comique. Et, malgré l'horreur qu'elle éprouvait, Rosamond ne put réfréner un petit rire nerveux. Elle porta aussitôt sa main devant sa bouche.

— Cela vous amuse, Rosamond ? fit l'avocat. Venez plus près... venez voir... Perkins a d'autres secrets à vous montrer...

Rosamond s'approcha et, sur un geste de Mac Manus, elle s'agenouilla devant la secrétaire qui était visiblement à la torture d'avoir à s'exhiber dans une posture aussi fâcheuse. Rosamond put alors scruter à loisir le sexe épilé de Perkins. L'épilation était si parfaite qu'on ne distinguait même pas la trace des poils absents. Le sexe était aussi lisse que celui d'une petite fille. Ce qui rendait d'autant plus obscène la déformation que lui imposait le poids de son barbare ornement.

— Prenez le cadenas dans la main... dit Mac Manus, et soulevez-le.

Frissonnante, Rosamond obéit. Soulagé du poids qui l'accablait la

vulve reprit une apparence presque normale. Mais elle avait néanmoins tendance à s'affaisser un peu... Il était clair que même soulagée du cadenas, la grosse moule imberbe de la secrétaire resterait défigurée. Rosamond, scandalisée, sentit une odeur de vague fermentation émaner de la fente luisante du con. Une femme aussi bien de son apparence, se négliger ainsi... Peut-être que ce cadenas l'empêchait de bien nettoyer tous les replis internes de son organe ?... N'empêche... Et en outre, la garce était excitée... de la mouille perlait sur les bords rougis de la fente vulvaire... Elle pouvait faire sa fière! pensa Rosamond. Ses pensées étaient transparentes sur son visage expressif et Mac Manus cligna moqueusement de l'œil à Perkins. Le regard qu'elle lui rendit était très ambigu. A la fois haineux... et amoureux. C'était ce mélange qui rendait à ses yeux Perkins irremplaçable. Il décida de poursuivre plus loin son humiliation... Pas certain, en fait, de ne pas aller ainsi au devant des secrets désirs de Perkins.

— Maintenant... dit-il à Rosamond. Ouvrez-lui le sexe ... avec l'autre main... écartez bien les lèvres...

Rosamond obéit avec empressement. Cette fille était vraiment vicieuse. Tripoter le con d'une autre femme devant un homme ne lui inspirait visiblement aucune répugnance. Loin de là... Mac Manus sourit en entendant le petit cri que poussa Rosamond. Elle venait de découvrir les « bijoux cachés » de Betty. En effet, une fois dégagées, les petites lèvres révélèrent les petits anneaux d'or qui les transperçaient, elles aussi. Il y en avait six de chaque côté. Mac Manus avait percé les trous lui-même avec une aiguille rougie à blanc. Pour cela, il avait préalablement attaché Betty Perkins sur son fauteuil, les jambes rabattues sur la poitrine et les cuisses écartées. Il avait percé les trous *très lentement* pour qu'elle sente bien l'aiguille traverser ses nymphes. Et ensuite, pour que *ça cicatrise* il avait vaporisé l'intérieur de la vulve avec de l'alcool. Les hurlements et les supplications forcenées de sa secrétaire, ses larmes, lui avaient donné un des plaisirs les plus insolites qu'il eut jamais éprouvé. Il avait enfilé la jeune femme en larmes qui se tordait de souffrance et il l'avait possédée lentement, en tenant son visage grimaçant entre ses mains, se repaissant de sa douleur... Il sentait le vagin de Betty se crisper sur sa bite comme une bouche. La jeune femme sanglotait, éperdue, et lui, il la baisait avec une insolite jubilation, léchant ses larmes au fur et à mesure qu'elles coulaient...

Après cet épisode, Betty était restée plus d'une semaine sans venir travailler. Et il s'était attendu chaque jour à la visite de la police. Mais un matin, elle était reparue. Il l'avait vu entrer dans son bureau, comme si de rien n'était, toute pimpante, les joues un peu roses. Alors,

il avait compris qu'avec elle il pourrait tout se permettre...

Il avait doublé son salaire, déjà confortable, puis il l'avait fouettée sur tout le corps, entièrement nue, couchée sur son bureau. Il l'avait fouettée jusqu'au sang pour la punir de ne pas lui avoir donné de nouvelles pendant une semaine. Elle avait juré que quoi qu'il lui ferait, désormais, elle accepterait tout. Elle lui avait même signé un papier en ce sens, qu'il avait enfermé dans son coffre-fort. C'est peu de temps après qu'il lui avait percé les grandes lèvres, opération beaucoup plus difficile que la précédente, et qu'il lui avait mis son cadenas.

— Vous êtes ma propriété privée, Betty

— Et votre âme damnée, maître... Je ferais tout ce que vous voudrez. Je vous apporterai des filles. Je les dresserai pour vous.

Elle avait tenu parole, était devenue son esclave et sa pourvoyeuse en chair fraîche. Sa rabatteuse... Pour lui, elle écumait les agences de placement, les bureaux d'intérim, à la recherche de l'oiseau rare. C'est de cette façon qu'elle était tombée sur Rosamond Patterson... et qu'elle l'avait recrutée pour lui. Et maintenant, elle sentait qu'elle allait bien s'amuser avec cette fille. Car, cela faisait partie de leur accord, c'était-elle qui était chargée de « former » les stagiaires. Et cette obligation n'avait rien d'une corvée...

Aussi, pendant que les doigts curieux de cette petite conne dénichaient son clitoris et constataient que lui aussi était orné d'une bague qui en comprimait la circonférence, à la base, et qu'elle fermait les yeux pour, savourer ces caresses ingénues, elle rêvait déjà la *suite du programme*.

Cette jeune idiote était encore loin de se douter de ce qui l'attendait!

CHAPITRE V

LA VENGEANCE DE LA SECRÉTAIRE

Ce n'était pas seulement pour le plaisir d'humilier sa secrétaire que Mac Manus l'avait obligée à exhiber sa honte cachée, et ses bijoux d'esclave sexuelle ; il savait qu'en agissant ainsi, il la pousserait à se montrer encore plus cruelle avec la nouvelle stagiaire. Elle ne lui pardonnerait pas d'avoir tripoté et examiné son sexe avec autant de désinvolture et se vengerait avec usure dès que l'occasion lui en serait fournie. Ce fut cette sotte de Rosamond qui donna elle-même à Perkins les verges pour la fouetter quand elle s'écria, en prenant une expression apitoyée, aussitôt après que Mac Manus eut autorisé la secrétaire à rabaisser sa robe...

— Mon dieu... mademoiselle Perkins... cela a dû vous faire atrocement souffrir quand on vous a... quand on vous a...

Elle ne trouvait pas le mot.

— Infibulée ? dit en souriant Perkins. C'est maître Mac Manus qui s'en est chargé lui-même... avec des aiguilles d'acier rougies à blanc...

— Oh Mon Dieu... et vous avez accepté ? Comment avez-vous pu ?

— Maître Mac Manus ne m'a pas demandé mon avis, ma chère. J'avais fait une faute professionnelle très grave... et il m'a punie. Cela faisait partie de nos conventions... Ainsi, vous, en tant que stagiaire, vous serez également punie chaque fois que vous le mériterez. Mais évidemment... comme vous faites partie du petit personnel, vos punitions seront beaucoup plus légères...

— Je l'espère bien ! fit Rosamond, scandalisée par l'aplomb de Perkins. Je n'admettrai jamais qu'on me... qu'on me fibule, moi...

— Infibule, ma chère, la corrigea suavement Betty. Il n'en est pas question, en effet ; un homme ne peut faire cela qu'à une femme qu'il veut s'attacher longuement... ce n'est pas votre cas. Vous, vous serez simplement fouettée... ou cravachée... et c'est moi qui m'en chargerai, le plus souvent.

— Est-ce vrai, maître ? demanda Rosamond.

— Pourquoi croyez vous qu'on vous paie huit cents dollars, ma chère ? s'exclama Betty. Le plaisir de vous fouetter est compris dans le salaire qu'on vous verse. Il ne s'agit pas simplement de vous laisser enfler, ce serait trop facile.

— Perkins dit vrai, Rosamond, approuva Mac Manus. Vous avez

parfaitement le droit de refuser... il est encore temps. Mais si vous acceptez... il faudra tout accepter. Tout...

— Effrayée, indécise, Rosamond jeta un regard vers ses vêtements. Elle eut un geste vers sa culotte qui était posée sur le bureau...

— Jamais de culotte sous votre robe, lui dit alors Perkins, d'une voix coupante. Si vous mettez cette culotte vous sortirez d'ici pour ne plus jamais y remettre les pieds... Vous travaillerez le cul nu sous votre robe, de façon à ce qu'on puisse se servir de votre cul, ou de votre con, chaque fois qu'on en aura envie...

— On ? fit faiblement Rosamond, en lâchant la culotte qui retomba sur le bureau.

Du bout de sa règle, Perkins souleva la culotte d'un air dégoûté, et elle la laissa tomber dans la corbeille à papier.

— Maître Mac Manus... ou moi...

— Vous ? Vous aimez donc... les femmes ?

— Pourquoi ? Cela vous chagrine ?

Rosamond détourna pudiquement la tête, et fit signe que non, cela ne la chagrinait pas trop. Les joues roses, elle glissa un coup d'œil oblique, non dépourvu de coquetterie, à l'élégante secrétaire.

— J'aurais certainement envie de m'amuser avec vos gros nichons, dit Perkins. Et je sens que j'adorerai vous fouetter... Je vous informe déjà que pendant la première semaine, je vous fouetterai tous les matins ; dès votre arrivée vous recevrez trente coups de cravache. Vous viendrez me trouver dans mon bureau et vous retrousserez votre robe. Vous me donnerez votre gros cul pour que je le fasse bien rougir...

— Même si je n'ai rien fait de mal ? objecta Rosamond.

— Evidemment ! Sinon, où serait le plaisir ?... D'ailleurs cela vous formera le caractère.

Souriante, Betty Perkins consulta son bracelet montre.

— Maître, je vous rappelle que votre épouse vous attend assez tôt, ce soir. Vous avez le juge Simmons et sa femme à dîner... Vous pouvez me laisser seule avec la stagiaire... je lui ferai remplir les formalités d'usage... L'idée de se retrouver en tête à tête avec la secrétaire ne parut pas enchanter Rosamond. Elle se tourna vers l'avocat, le visage implorant, les mains en coupe sous ses seins lourds.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas remplir ces... euh... formalités demain ? quémenda-t-elle. Je voudrais réfléchir un peu...

— C'est tout de suite, fit Betty, que je dois éprouver vos capacités.

— Je veux bien rester encore un peu, dit l'avocat, si ma présence peut vous aider, Rosamond...

— Oh oui, maître!... s'écria cette dernière avec un regard apeuré vers Betty. J'ai très peur de votre secrétaire...

Betty Perkins éclata d'un rire joyeux.

— Mais je l'espère bien... et je vais vous donner très vite des raisons d'avoir encore plus peur... Montez sur ce bureau, Mademoiselle... allons! Plus vite que ça!

— Que je... sur le bureau de maître Mac Manus ? s'offusqua Rosamond.

— A genoux, idiote... à genoux sur le bureau... le cul en l'air... qu'on voie bien vos deux trous... pour l'instant c'est ce qui nous intéresse le plus, en vous...

Galamment, Mac Manus tendit sa main à Rosamond. A contre-cœur, elle se laissa entraîner vers le bureau. Elle posa un genou sur le meuble, et l'avocat la souleva par les hanches pour l'aider à s'agenouiller dessus. Il s'installa ensuite dans son fauteuil. En lui tapotant les mollets et l'intérieur des cuisses avec sa règle, Betty Perkins obligea la stagiaire à prendre la pose voulue : appuyée sur les coudes, les seins touchant le bureau, mais cambrant les reins de façon à exposer impudiquement son entre-fesse et sa vulve que la position des genoux très éloignés l'un de l'autre faisait bâiller largement. Du bout des doigts, Betty acheva d'ouvrir la vulve poilue et mouillée.

— Nous ferons raser tout cela Rosamond... c'est répugnant, tous ces poils...

Elle fouilla de l'index entre les nymphes pour faire sortir le clitoris de sa cachette. Dès qu'elle l'eut extirpé de ses replis, un réflexe fit s'écarquiller comme un gros œil aveugle l'orifice du vagin d'où perla une goutte de bave...

— C'est bien, fit Betty, d'une voix amusée. Vous ouvrez le con sans qu'on vous le demande. De ce côté, au moins, je n'ai rien à redire à vos capacités... ouvrir le con et le cul (elle tâta les bords de l'anus) on sent que cela ne vous pose pas de problème. Il va de soi que lorsque vous travaillerez dans cette position, Maître Mac Manus pourra vous enfiler par l'un ou l'autre trou quand il en aura envie... Cela ne devra nullement vous empêcher de continuer votre travail...

— Mon travail ? interrogea d'une voix étouffée Rosamond... dans cette position ?

Elle pouvait sentir les mains de l'avocat et celles de la secrétaire fouiller son intimité. Des doigts entraient dans son anus, dans son vagin, d'autres exploraient sa fente, tiraillaient sur ses petites lèvres, sur ses poils, tapotaient sur son clitoris.

— Evidemment, dit Betty. Une bonne stagiaire doit pouvoir travailler dans toutes les positions. Prenez une feuille de papier dans le bloc qui est devant vous... et ensuite, ce stylo. Je vais vous faire exécuter un petit exercice...

Maladroitement, Rosamond, appuyée sur ses coudes, disposa une feuille devant elle et posa son stylo sur cette feuille. Ses contorsions amusèrent visiblement ses persécuteurs car elle les entendit rire doucement, et des doigts lui pincèrent l'intérieur du sexe.

— Est-elle drôle, avec ses gros seins et son gros cul, s'esclaffa Betty. Je sens, maître, que je vais beaucoup m'amuser avec cette fille...

— Masturbez-la souvent... dit Mac Manus. Je veux qu'elle soit toujours aussi excitée que maintenant... vous avez vu comme elle mouille ?

Le visage rouge, Rosamond se mordit la lèvre. Entendre parler d'elle de cette façon la gênait d'une façon horrible. Elle sentit les doigts de Betty qui commençaient à lui branler le clitoris. Elle adorait être branlée par une femme... Elle soupira d'aise.

— Je vais vous dicter une liste de mots, dit Betty, tout en lui massant doucement le capuchon clitoridien. Quand vous aurez écrit un mot convenablement, vous aurez droit à une petite douceur... soit de ma main, comme en ce moment, soit de celle de Maître Mac Manus...

Rosamond soupira très fort. Betty comprimait de deux doigts les abords de son clitoris, et le faisait sortir entièrement, comme un gland minuscule hors de son prépuce.

— En revanche... (elle lui frappa alors d'un petit coup de règle très sec la fente médiane du con, ce qui fit sursauter et crier Rosamond)... quand le mot sera mal orthographié, vous serez châtiée... Est-ce compris, Rosamond ?

— Oui, Miss Perkins...

— Allons-y : Ornithorynque... Fujiyama... oxymoron, antihistorique... balsamorhinol...

Naturellement, ces mots qui avaient été choisis pour leur difficulté, furent l'occasion de nombreuses fautes.

Chaque fois, la règle cinglait cruellement l'intérieur de la fente

humide. Pour aider sa secrétaire à bien châtier la stagiaire, Mac Manus se tenait de côté, et des deux mains, par le haut, il écartait les joues du fessier rebondi de façon à faire bâiller entièrement les lèvres de la vulve. Betty Perkins, elle, procédait tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Ainsi, de temps en temps, elle frappait le sillon du sexe de haut en bas, en se tenant à l'aplomb du cul, visant la fente de façon que la règle frappe le vagin et le bout de la règle le clitoris, ou, au contraire, s'accroupissant de face entre les souliers de la jeune femme qui dépassaient du bureau, elle cinglait la vulve béante de face, la règle levée, et alors, c'était le contraire, le tranchant de la règle sabrait le clitoris et son extrémité frappait l'entrée du vagin.

Mais, chaque fois, la secrétaire visait avec soin et frappait avec force, ce qui arrachait des hurlements de souffrance à Rosamond. En une dizaine de mots dictés toute sa vulve était devenue tuméfiée et cramoisie : les chairs martyrisée par les coups avaient enflé et débordaient de la fente, entre les poils. Sur les conseils de l'avocat, Perkins veilla tout particulièrement à frapper, sur les petites lèvres, pour les faire gonfler de sang. Au bout d'une nouvelle dizaine de mots, elles étaient devenues aussi grosses que les lèvres externes, et leurs chairs cachaient entièrement le clitoris. Ce fut alors sur celui-ci que furent dirigés les coups suivants. Pour cela, Mac Manus écartaient les nymphes en les étalant sur les bords du con, et Betty frappait uniquement avec le bout de la règle, avec une précision diabolique.

Les choses en étant là, Rosamond se trouva bientôt dans un état voisin de l'hystérie et dans l'incapacité d'écrire réellement. De sa main, ne sortaient plus que d'informes gribouillages. Et ni l'avocat ni la secrétaire ne prenaient plus la peine d'y jeter un regard. La complicité tacite des trois acteurs de cette étrange séance d'initiation était devenue totale. Pour Rosamond, les choses étaient claires, elle donnait son cul et son con pour qu'on se divertisse avec, pour qu'on s'amuse à lui faire mal. Et en échange de sa souffrance, elle recevait huit cents dollars par semaine... et un plaisir malsain, indéfinissable ... inexplicable... mais si violent que pour rien au monde elle n'aurait voulu que cette punition s'arrête... De temps en temps, il faut le dire, on cessait de la frapper pour la masturber un peu... et même pour la lécher... Elle ne savait pas si c'était l'homme ou la femme, mais des langues chaudes entraient en elle et frétilaient, la conduisant au plaisir... Elle inondait par spasmes ces bouches qui buvaient son plaisir... Puis on recommençait à lui crier des mots qu'elle n'entendait pas et , sans qu'elle fasse seulement mine d'écrire, on se remettait à la punir...

Pour finir, Maître Mac Manus l'encula. Il ne put en effet la prendre par-devant, car les chairs de son sexe étaient si gonflées qu'elles

l'empêchèrent de s'introduire dans le vagin. Aussi la prit-il par le cul, et n'eut-il guère besoin de forcer, Rosamond s'ouvrit voracement pour l'accueillir... En sentant sa lourde bite remonter en elle, elle râla de délices. Par jalousie, ou peut-être parce que ça l'excitait, Betty Perkins lui avait pris les seins à pleines mains pendant que l'avocat l'enculait, et elle lui griffait les mamelons...

Le dernier orgasme de Rosamond fut si violent qu'elle s'évanouit sur le bureau et que, sa tension nerveuse se relâchant d'un coup, à cette occasion, elle inonda d'urine les papiers de l'avocat...

*

**

— Espèce de sale pisseuse! hurla Betty Perkins, en assénant un violent coup de cravache en travers de la croupe de Rosamond.

Tirée ainsi de son engourdissement, celle-ci bondit du bureau souillé d'urine en piaillant.

— Vous vous croyez encore chez ce porc de Schmolbroek ? hurla la secrétaire, en lui lacérant les seins d'un second coup, encore plus méchant.

Mettant à profit l'évanouissement de la stagiaire, maître Mac Manus était rentré chez lui, laissant Rosamond à la merci de la cruelle secrétaire. Celle-ci s'était empressée de cacher les vêtements de sa jeune rivale, pour pouvoir disposer d'elle à son gré.

Constatant la disparition de ses affaires, Rosamond, sanglotante, s'élança comme une folle vers la première porte ouverte celle du petit bureau encombré de livre de droit où Martha et Mary s'étaient cachées. En larmes affolée, elle ne remarqua même pas les deux espionnes et traversa la pièce pour se jeter dans le bureau de la réceptionniste. Les deux jeunes filles n'eurent que le temps de s'accroupir derrière leur étagère, défigurée par une rage bestiale, Betty Perkins, la cravache haute, traversa la pièce comme une furie. Mais une fois dans le bureau de réception, Rosamond, réalisant qu'elle ne pourrait pas aller loin, toute nue, tomba à genoux devant la secrétaire et la supplia de ne plus la frapper. Par la porte vitrée, les deux voyeuses purent assister à toute la scène qui suivit. Betty Perkins s'était arrêtée devant la suppliante. Ses narines frémissaient encore de rage, mais un sourire amusé naissait sur ses lèvres. Du bout de la cravache, elle caressa doucement la joue en larmes puis les seins marqués d'une profonde balafre rouge de Rosamond.

— Le pipi et le caca, ma chère, ce n'est pas le genre de la maison!

— Cela m'a échappé, sanglota Rosamond, morte de confusion. Je

vous assure, Miss Perkins... Mais ne me frappez plus, cela fait trop mal...

Betty Perkins eut un petit rire odieux. Elle tapotait du bout de sa cravache les seins tuméfiés de Rosamond, et celle-ci, les soutenant de ses deux mains, paraissait les lui offrir.

— Tu fais moins la fière, hein, petite salope, maintenant que nous sommes seules. Le patron ne te protège plus. Je vais t'apprendre le respect, moi! Ici, tu n'es rien du tout, compris ? Une poupée gonflable qu'on utilise quand on en a envie, et qui n'a rien à dire! C'est clair ?

— Oui, Miss Perkins... c'est très clair...

— Et tout le monde, tu entends ? Tout le monde peut se servir de ton cul. Mêmes les clients!

— Les clients ? Mais... maître Mac Manus...

— C'est moi qui décide, ma chère. Moi seule. Si certains clients ont envie de ton cul, je le leur vendrai. Et nous partagerons l'argent. Quand à maître Mac Manus, il ne s'occupe pas de ça, c'est mon rayon. Et je ne te conseille pas de lui en parler... Il me punirait, c'est certain, mais toi, il te renverrait. Alors, adieu les huit cents dollars... et les petits bénéfices que tu retirerais de la location de ton cul à la clientèle... Est-ce que cela te convient ?

— Je n'ai jamais fait ça pour de l'argent... enfin... pas vraiment.

— Il faut un début à tout. Est-ce que tu promets de m'obéir ?

— Je ferai ce que vous voudrez, Miss Perkins... — Parfait. N'oublie pas. Le cul nu sous la robe. Et si un client veut s'amuser avec toi, pendant que maître Mac Manus en reçoit un autre, tu m'aideras à le faire patienter. Vous irez faire ça dans les toilettes... Je te donnerai l'argent ensuite. Compris ?

— J'ai compris...

Les joues rouges, Rosamond n'osait pas regarder la secrétaire.

— Certains clients auront le droit de te fouetter... ceux-là paieront plus cher que les autres. Le tarif c'est : cent dollars pour la baise, cinquante dollars pour une pipe, deux cents dollars pour t'enculer. Bien sûr, de cet argent il ne te reviendra que la moitié, puisque nous partagerons. Moi, je serai en quelque sorte ton imprésario. C'est moi qui contacterai les amateurs éventuels... j'ai l'habitude, je sais reconnaître les vicieux du premier coup d'œil...

— Mais... comment... saurais-je... que...

— Tu attendras que je t'appelle par l'interphone. Si je t'appelle :

« Rosamond », cela voudra dire que tu fais ton travail normal. Mais si je te dis sur l'interphone : « Miss Patterson, voulez-vous venir un instant, je vous prie », cela veut dire qu'il y a un client potentiel. Tu entreras dans le bureau de la réception et tu viendras te mettre debout, face au client. Tu te tiendras au garde à vous, toute raide...

— Mais... est-ce qu'il ne va pas s'étonner ?

— Evidemment, idiote. Et il ne manquera pas de nous témoigner sa surprise. Tu vois le genre : « Mais, Miss Perkins... pourquoi cette charmante jeune fille me regarde-t-elle ainsi... » dira-t-il avec cette voix sirupeuse qu'ils prennent alors. Et moi, tout en continuant à écrire, sans même lever les yeux, je lui répondrai : « Oh, celle-là ? Ce n'est pas une charmante jeune fille, monsieur Smith. C'est une sale petite dévergondée qui attend qu'on la punisse. Figurez-vous qu'elle ne porte même pas de culotte sous sa robe... » Et je continuerai à écrire. Bien sûr, le vieux vicelard (ce sont les vieux qui sont les meilleurs clients) réagira aussitôt. « Comment! fera-t-il. Mais... elle a l'air si réservée, si sage... Je ne vous crois pas Miss Perkins, vous me faites marcher! » Alors, moi, toujours écrivant : « Combien pariez-vous, Monsieur Smith, qu'elle n'a pas de culotte ? Disons vingt dollars... » « Vingt dollars, c'est entendu. » Alors, moi « Vous avez entendu, sale petite dévergondée! Relevez votre robe pour montrer à monsieur Smith que je dis vrai. » Bien sûr, toi, tu joueras les pudiques, les confuses, tu rougiras, tu te tortilleras un peu, histoire de faire mariner le bonhomme, tu diras : « Miss Perkins... je ne peux pas faire une chose pareille... je connais à peine ce monsieur... » Mais alors, je me lèverai, et je te giflerai, comme ça...

Avec un sourire moqueur, Miss Perkins gifla sèchement la stagiaire qui était toujours agenouillée devant elle et qui paraissait fascinée par ce qu'elle lui disait. Rosamond reçut la gifle en fermant les yeux.

— Relevez votre robe, te crierai-je (à voix basse, pour que le vieux cochon comprenne que maître Mac Manus, dans son bureau, n'est pas au courant de nos turpitudes de gouines) et aussitôt, tu obéiras. Plus haut! Tu la retrousseras jusqu'au nombril devant le vieux cochon effaré. Ecartez les cuisses, cochonne! Montrez lui que vous êtes mouillée et ouverte... Figurez-vous, monsieur Smith, que cette sale dévergondée n'arrête pas de se masturber. C'est pour cela qu'elle ne met jamais de culotte. Touchez lui donc son gros clitoris, vous allez voir comme elle aime ça, cette sainte-nitouche. Naturellement, le type ne se le fera pas dire deux fois. Quand il t'aura bien tripotée, enfilé ses doigts dans tous les trous, et qu'il sera sur le point d'éclater, je lui proposerai de lui vendre tes charmes. « Monsieur Smith, si vous voulez vous servir un peu de cette pute, vous pouvez l'emmener dans les toilettes. Bien entendu, il ne faudra pas en parler à maître Mac Manus,

il ne comprendrait pas... »

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, Miss Perkins... alors, si on m'avait dit ça... » « Bien sûr, il faudra faire un petit cadeau à cette dévergondée, monsieur Smith. C'est l'usage... Le tarif c'est cent dollars par devant, deux cents dollars par derrière et cinquante dollars seulement si vous voulez vous faire sucer. Pour la sucer, elle, et la tripoter, c'est gratuit. Enfin, si vous avez envie de la fouetter comme elle le mérite, cette sale vicieuse, le tarif est doublé. Il y a une cravache dans les toilettes des dames... derrière la chasse d'eau. « Voilà, ma chère... comment les choses se dérouleront. Tu y trouves à redire ? »

— Non... miss Perkins... je vous obéirai à la lettre...

— C'est parfait, et maintenant, tu vas me lécher un peu. Et peut-être que je te pisserai dans la bouche... Car cela fait partie de ton service.

— Je devrai boire ?

— Bien entendu... il m'arrivera de ne te convoquer que dans ce but. Parce que je serais trop occupée au téléphone pour aller aux W. C. Alors, tu te mettras sous mon bureau, entre mes cuisses, et tu colleras ta bouche à mon con. Ce sera toi qui me servira de W.-C. Je pisserai et tu boiras au fur et à mesure. D'autres fois, je te demanderai seulement de me lécher un peu le clito... enfin... j'aviserai...

Tout en parlant ainsi, Miss Perkins s'était installée dans son fauteuil, derrière son bureau de réceptionniste. Elle fit passer ses jambes sur les accoudoirs et retroussa sa robe. A l'étonnement de Rosamond, elle prit une petite clef plate dans un des tiroirs de son bureau et ouvrit le gros cadenas d'or qui maintenait son sexe fermé. Elle retira le cadenas avec précaution et le posa sur le bureau.

— J'ai un double de la clef... Mac Manus n'en sait rien. Je compte sur ta discrétion.

— Bien sûr, Miss Perkins... je ne suis pas une moucharde...

Betty Perkins, aux joues de laquelle étaient montées deux taches roses et dont les narines frémissaient, ouvrit des deux mains sa grosse moule glabre et en montra l'intérieur rose dont les chairs lisses étaient tout humides de bave. Elle appuya de l'index sur le haut de la fente pour faire pointer le clitoris qu'ornait une boucle d'or.

— Tu saisisras mon clito par la boucle et tu tireras doucement... mais pas trop... j'aime avoir un peu mal pendant qu'on me lèche la fente... tu commenceras à lécher ici (elle montra son anus chauve) le trou du cul... puis tu remonteras dans la fente... il faut me lécher longtemps, très longtemps et très doucement... quand tu sentiras que je vais jouir,

tu t'arrêteras un moment... tu pourras me rentrer les doigts dans le cul, en attendant... Pendant ce temps, moi, je vais téléphoner à des amis...

— Bien, Miss Perkins... chuchota Rosamond.

Elle s'avança sur les genoux et prit la moule baveuse de la secrétaire par les lèvres. Tirant la langue, elle commença à lui lécher l'anus. Son nez était au niveau du vagin d'où dégageait un liquide transparent à l'odeur fade...

— L'anneau... n'oublie pas l'anneau, petite salope... et plus pointue, la langue... fais-la bien rentrer dans le cul...

Entre le pouce et l'index, Rosamond saisit l'anneau d'or et extirpa le clitoris. Elle sentit Betty tressaillir. Elle enfila sa langue dans l'anus tiède qui s'arrondissait. Elle entendit que la secrétaire faisait un numéro sur le téléphone.

— Jack ? C'est vous, mon chéri ? roucoula Miss Perkins. Que devenez-vous, mon amour ? Je voulais vous prévenir que je serai un peu en retard à notre rendez-vous. J'ai un travail de dernière minute à faire absolument... une corvée... il faut que je mette une nouvelle au courant. Comment ? Si elle est mignonne ?... Ma foi, si vous les aimez bien enveloppées... Mais j'y songe, très cher. Pourquoi ne viendriez-vous pas nous rejoindre ? Si vous êtes sage, je vous laisserai peut-être enculer cette salope. Comment ? Si elle est d'accord ? Vous plaisantez, Jack, croyez-vous que je leur demande leur avis. Si c'est nécessaire, nous l'attacherons. Vous l'enculerez dans le bureau de Mac Manus... je suis sûre, mon très cher Jack, que cela vous divertira beaucoup. Ensuite, nous pourrions la cravacher un peu sur le corps pour lui apprendre à vivre... Bien sûr, pour vous cela sera gratuit. Que dites-vous de ce programme...

Betty Perkins ferma les yeux et soupira. Rosamond, tout excitée par ce qu'elle entendait, venait de lui gober le clitoris et l'aspirait entre ses lèvres avec un bruit visqueux et vulgaire, comme si elle vidait une huître. En même temps, elle lui avait vissé son index dans l'anus... « Allons, pensa Betty Perkins, en raccrochant, on fera quelque chose de cette fille, elle est moins idiote qu'elle ne le paraît. »

Et de sa main ornée de bagues (des cadeaux de Mac Manus) elle caressa les cheveux bouclés de la stagiaire qui commençait à la mordiller délicatement...

— Je vais pisser, maintenant, Rosamond. Surtout, avalez tout, ma chère. Il ne doit pas en tomber une seule goutte sur la moquette!

CHAPITRE VI

DEUX JEUNES FILLES VICIEUSES VONT PRENDRE UN VERRE CHEZ UN MONSIEUR

En sortant de l'immeuble Martha et Mary eurent la surprise de constater que la nuit n'allait pas tarder. Une bruine épaisse entourait les réverbères d'un halo jaunâtre qui donnait une allure fantomatique aux rares passants qui se dépêchaient sur les trottoirs, la tête engoncée dans les épaules, le col relevé. Les voitures roulaient au ralenti à cause de ce. brouillard et de la chaussée glissante. Le dépaysement fit frissonner les deux jeunes filles.

— Quelle barbe, ce temps, fit Mary. Je vais être trempée.

— Je peux te raccompagner, proposa Martha. J'ai pris la voiture de mon frère. Viens. Je suis garée devant chez *Frenchy*.

Elles s'élancèrent sous la pluie fine, courant jusqu'à la Subaru décapotable de Fred où elles s'engouffrèrent en riant. Il était temps. La pluie commençait à tomber dru. Martha mit le chauffage et alluma la radio. Elles écoutèrent un moment la musique, un morceau mielleux avec des violons, en regardant la pluie tomber sur Main Street.

— Quand même, soupira Martha, c'est dingue, non, ce qu'on a vu ? Quand je pense à la façon dont cette garce de Perkins a traité cette pauvre conne... j'en suis encore sidérée.

— Et moi donc, approuva Mary. Tu as vu comme l'autre la léchait ? On aurait dit un petit chien...

Martha pouffa nerveusement.

— Et se faire pisser dans la bouche... et tout boire!

— Et ensuite... quand elle l'a punie parce qu'elle avait fait tomber une goutte... tu as vu comme elle la frappait exprès entre les cuisses...

« Mademoiselle... je vous en supplie... pas ici... ça fait trop mal! avait supplié Rosamond.

Betty Perkins l'avait fait se coucher sur le dos, sur son bureau, et l'avait obligée à relever ses genoux en les tenant elle-même contre sa poitrine, les cuisses largement écartées. Elle avait cinglé la fille entre les fesses, sur la région anale, et sur la vulve, à l'aide du martinet de Mac Manus. A chaque coup, elle éclatait joyeusement de rire et Rosamond poussait un hurlement.

« Pas sur la fente, Mademoiselle Perkins... ça fait trop mal... »

« Mais j'espère bien que ça fait mal, ma chérie. C'est bien pour cela que je le fais. Ouvrez bien le con, petite salope, avec les doigts. Je veux que les lanières vous mordent à l'intérieur. Vous êtes prête ? »

Les yeux écarquillés par la terreur, Rosamond avait néanmoins obéi, ouvrant sa vulve des deux mains, le plus largement qu'elle le pouvait. Souriante, le bras levé, Betty Perkins attendait.

« Vous allez compter les coups, ma chérie. Je vais vous en donner dix... et vous devrez les recevoir sans broncher. Je vous autorise à crier, bien sûr, je ne suis pas un monstre. Mais vous devrez garder le con bien ouvert et ne pas le lâcher. Sinon, je recommence à zéro... » Elle avait enfin abaissé le bras avec violence et les minces lanières de cuir avait cinglé les muqueuses de la vulve, mordant cruellement les chairs délicates. Le cri de Rosamond avait été si perçant que dans leur cachette, Mary et Martha s'étaient bouchées les oreilles... »

— Tu crois que c'est seulement pour l'argent ? demanda Mary, dans la voiture.

— Qu'elle se laisse faire ? Je ne pense pas. A mon avis, c'est une vicieuse... elle aime ça. Il y a des filles qui aiment les coups... Prends une fille comme Darling, par exemple... je suis sûre qu'elle est comme cette Rosamond...

— Quand même, objecta Mary, tu exagères. Darling est une salope, c'est certain, mais je ne pense pas qu'elle accepterait de se faire enfiler ce truc dans le cul...

Martha pouffa nerveusement. Elle revoyait la scène incroyable. Betty Perkins enroulant une épaisse liasse de papier imprimé autour du manche du martinet.

« Et maintenant, avait-elle dit. Je vais vous enseigner le règlement intérieur. Savez-vous pourquoi on l'appelle le règlement intérieur, Rosamond ? Tout simplement, parce qu'on vous met ce règlement à l'intérieur.

— A l'intérieur du corps, mademoiselle ? Vous voulez dire... il faut que je l'avale...

— Voyons, nous ne sommes pas des barbares, Rosamond. Nous n'allons pas vous obliger à manger du papier. Surtout que ce règlement est très épais... non. Il est d'autres voies d'accès... Tournez vous et ouvrez bien les fesses...

En voyant Betty Perkins enrouler le papier autour du manche du martinet, Rosamond avait compris dans quelle partie du corps on allait lui introduire le « règlement ». Elle savait par expérience que cette partie de son corps était très élastique. Maître Schmolbroek lui

avait souvent enfilé par là les objets les plus divers. Et même... une fois où il avait un peu bu... son poing et une partie de son bras... presque jusqu'au coude. Cela avait fait terriblement mal à Rosamond. Et pourtant, elle avait eu un orgasme...

Le règlement enroulé autour du martinet était plus étroit que le bras de Maître Schmolbroek, mais beaucoup plus difficile à introduire dans un rectum. L'opération nécessita l'emploi de vaseline et s'avéra assez laborieuse. Une fois les vingt centimètres de papier introduits, d'un tour de main assez habile, Betty Perkins avait retiré le manche... en laissant le rouleau de papier à l'intérieur.

— Vous garderez ce règlement à l'intérieur jusqu'à demain, avait-elle dit. Pour bien vous *imprégner* de votre nouvelle condition d'esclave salariée! Mon ami Jack qui va venir va vous l'enfoncer un peu plus loin avec sa grosse bite... Je vous interdis de le retirer, compris, Rosamond? Nous avons demain la visite d'un client qui adore se charger de ce genre d'opérations... Il se sert de petites pinces... vous verrez, c'est très amusant à voir... Et il paie très cher, ce qui ne gâche rien. »

Alors que Martha et Mary évoquaient cette scène, avec des petits rires scandalisés, tout en écoutant la musique de la radio et en fumant, la porte tournante de *Chez Frenchy* pivota, laissant un couple sortir sous la marquise. L'homme, un athlète qui commençait à s'alourdir, jeta un regard maussade sur la chaussée luisante. Il avait un large visage à l'expression bovine qui n'aurait pas été laid si le nez n'avait pas été aplati, comme le sont souvent ceux des anciens boxeurs. La femme, beaucoup plus âgée que lui, mais encore très appétissante portait un ample manteau de vison et un chapeau incliné sur le visage.

— C'est lui que je voulais te présenter, chuchota Martha. C'est un vicieux de première... C'est lui, Bob Picard, tu sais? L'entraîneur de l'équipe de foot du collège... Il adore les petites salopes dans ton genre...

Dévorée par la curiosité, Mary Prentiss effaça la buée qui couvrait le pare-brise pour mieux voir Bob Picard. Elle fut sidérée par l'épaisseur des biceps du personnage qu'on pouvait voir rouler sous le mince pull blanc à col roulé qui moulait son torse puissant. Mais le regard vide et l'expression stupide du visage lui donnèrent un vague malaise.

— Elle, expliqua Martha, c'est Maggy, tu sais... la boutique à la mode de Main Street, un peu plus haut. Bob est son gigolo. Elle l'entretient... C'est une femme très bizarre...

Les deux jeunes filles se turent. Bob Picard et sa compagne s'étaient décidés à quitter l'abri de la marquise. Profitant d'une légère éclaircie,

ils coururent jusqu'à une grosse décapotable, une Cadillac des années cinquante couleur saumon, une de ces voitures que des adolescents rachètent pour une bouchée de pain chez les ferrailleurs, mais qu'on ne se serait pas attendu à voir conduite par un homme de l'âge de Bob Picard, qui avait visiblement dépassé la trentaine.

— C'est un peu voyant, comme bagnole, fit Mary. On, doit le repérer de loin...

— Bob aime bien épater la galerie. Tu sais, c'est ce genre de type qui n'accepte pas de vieillir... Il se comporte encore comme s'il avait dix huit ans... tu as vu comme il s'habille ? Et Maggy l'encourage, bien sûr. Elle aime bien le mater...

— Je ne le trouve pas du tout sympathique, ton Bob Picard, dit Mary.

Les lèvres de Martha se pincèrent. Ses yeux lancèrent un éclair.

— On ne te demande pas de le trouver sympathique ou pas, fit elle. Le tout, c'est de savoir si lui te trouve à son goût...

Elle pouffa en voyant Mary blêmir et mit le contact.

— Viens... on va les suivre... ça peut être marrant.

— Non, écoute, Martha, il est trop tard... Mon père m'a dit que je devrais être à la maison avant la nuit. On a de la famille. Deux cousins de la campagne, que je ne connais pas, viennent passer quelques jours chez nous. Et mon père veut que je les pilote un peu en ville... Une autre fois, si tu veux...

Sans tenir compte de ce qu'elle disait, Martha s'était lancée à la poursuite de la grosse Cadillac saumon. La poursuite ne dura guère. Au bout de deux cents mètres, la Cadillac s'arrêta devant une boutique brillamment illuminée. Dans la vitrine, des mannequins portaient des toilettes sophistiquées. C'était le magasin de Maggy ; toutes les élégantes de la ville étaient ses clientes. Martha et Mary virent Bob se pencher par-dessus sa compagne pour ouvrir la porte. La femme en manteau de vison sortit furieusement et courut vers la boutique.

— Elle n'a pas l'air contente, dit Martha. Ils ont dû se disputer. (Elle eut un petit rire amusé.) Il fait exprès de se disputer avec elle chaque fois qu'il veut avoir sa soirée libre...

— Comment le sais-tu ?

— Oh, je le connais bien... c'est un ami de mon frère, dit Martha d'un ton évasif.

Mary lui jeta un regard méfiant et consulta son bracelet montre.

— Mon dieu... déjà presque six heures... il faut absolument que tu me raccompagnes, mon père va être furax...

Sans écouter ce qu'elle disait, Martha alluma ses phares et les éteignit. Bob Picard qui s'apprêtait à redémarrer se retourna. Martha lui fit signe de la main. Le cœur de Mary se mit à battre très fort quand elle vit le grand type ouvrir la portière et venir vers elles.

— Je t'en prie, Martha, implora-t-elle. Pas aujourd'hui... mon père m'attend je te dis!

Martha abaissa la vitre et Bob Picard passa sa tête à l'intérieur de la voiture. Il puait l'after-shave. Ses yeux se posèrent sur les jambes de Mary qui tira nerveusement sur sa robe pour cacher ses genoux.

— Alors, les filles, dit-il, on se promène ? On cherche fortune ?... Ça fait une paie que j'ai pas vu ton frère, Martha.

— On te suivait depuis chez *Frenchy*, dit Martha. Je voulais te présenter ma copine... Mary, tu sais... je t'ai parlé d'elle...

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux inexpressifs du bellâtre.

— Ah oui, fit-il. Celle qui aime faire de la gymnastique...

Mary sentit ses joues s'embraser. Elle jeta un coup d'œil furieux à Martha.

— Elle a pas l'air ravi de me voir, ta copine, se marra Bob.

— Aucune importance, répliqua Martha sur le même ton. Elle fait tout ce que je veux.

Mary crut que son cœur s'arrêtait. Elle en était sûre maintenant, Martha avait une idée en tête. Il y eut un bref silence. Mary sentait sur elle les regards des deux autres. Elle affecta de regarder la vitrine luxueuse, par la portière, et prit une expression revêche. Mais il en aurait fallu davantage pour décourager Martha.

— Tu viens de raccompagner ta maman ? dit-elle moqueusement, en désignant la boutique illuminée. Elle est toujours aussi chiante, avec toi ?

— Maggy est bien commode... dit Bob Picard, en prenant un air fat. Et elle n'est pas radin...

— A son âge, fit aigrement Martha, il ne manquerait plus qu'elle le soit. Se payer un jeune mec comme toi... c'est normal qu'elle casque, non ?

— Je ne suis pas si jeune, dit Bob Picard, et elle n'est pas si vieille.

— Je sais, gloussa cyniquement Martha, c'est dans les vieilles peaux qu'on fait les meilleures soupes...

Bob s'esclaffa et fit entrer un peu plus son crâne aux cheveux presque ras à l'abri de l'habitable. La pluie lui cinglait les épaules.

— Et où vous allez comme ça, les filles ? fit-il. Si je vous invitais à prendre un verre chez moi ?

— Ta maman ne sera pas fâchée ? fit moqueusement Martha en désignant la boutique. (Sans attendre que Bob réplique, elle se tourna vers Mary.) Qu'est-ce que tu en dis, mon chou ? Tu verras, Bob a un appartement très original... avec une salle de gym à l'intérieur...

— Impossible, fit Mary. Il faut absolument que je rentre, Martha, tu m'avais promis de me raccompagner chez moi...

— Juste cinq minutes, fit Martha, un sourire froid sur les lèvres. Le temps de boire un verre... et de regarder quelques photos... Bob est un excellent photographe, sais-tu ? Il prend des photos... comment dire... (Martha pouffa) Des photos très spéciales, ma chérie... je suis sûre que ça t'amusera beaucoup...

— Montre-nous le chemin, Bob, dit Martha. Je te suivrai avec ma voiture.

— Martha! implora Mary. Sois chic... mon père va être furieux...

Bob regarda interrogativement Martha.

— Si elle ne veut pas venir, dit-il, en prenant un ton vexé, il ne faut pas la forcer... Je ne veux pas la violer!

— S'il faut en venir là, rassure-toi, s'esclaffa Martha, je lui tiendrai les mains. Ou les jambes... C'est plutôt les jambes qu'on doit leur tenir, non, pendant qu'on les viole ?

Bob gloussa. Il semblait soudain tout émoustillé. Clignant de l'œil à Mary qui le fusillait du regard, il dégagea sa nuque de l'habitable et courut lourdement vers sa voiture. Martha vérifia son maquillage dans le rétro.

— Ne fais pas cette tête de martyr, soupira-t-elle. Ce n'est pas du tout ce que tu imagines...

— Mais je n'imagine rien, Martha, seulement, c'est vrai, il est tard... et il y a ces invités, chez nous... ces cousins... mon père m'a fait promettre...

— On restera juste cinq minutes, mon petit chou. Le temps de prendre un verre... et de regarder quelques photos. Je suis sûre que les photos de Bob te plairont beaucoup.

Les joues rouges, Mary détourna les yeux. Martha, qui lisait en elle à livre ouvert, éclata de rire et démarra. Le feu arrière de la Cadillac,

devant, n'était plus qu'un point minuscule.

— Laissons-le prendre un peu d'avance, dit-elle. Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas le suivre de trop près. Je ne te l'ai pas encore dit, ma chérie, mais ce Bob Picard à une réputation affreuse...

Riant de plus belle en voyant l'expression consternée de Mary, Martha enfonça l'accélérateur.

CHAPITRE VII

DEUX JEUNES FILLES VICIEUSES S'AMUSENT AVEC LA BITE D'UN MONSIEUR

Quelques minutes plus tard, au bout d'une impasse, dans un quartier de garages et d'entrepôts presque désert, au fin fond d'East End, au bord de la rivière, elles retrouvèrent la Cadillac saumon garée devant un vieil immeuble de briques noircies par le temps qui devait dater des années cinquante. De nombreuses fenêtres étaient aveuglées par des planches et un écriteau interdisait de « déposer des ordures sur le trottoir. » Mary, les lèvres plissées par une grimace de dégoût, flaira l'odeur d'urine qui imprégnait l'endroit et jeta un regard inquiet vers le porche à peine éclairé.

— Mais... c'est la zone, ici... où m'emmènes-tu, Martha ? Tu es sûre qu'il habite ici ? Mary haussa les épaules.

— Ne commence pas à jouer les bégueules, hein ? Bob aime la tranquillité... dans ce coin, personne s'étonne de rien... allez, viens, dépêche-toi, puisque tu es pressée. Il doit nous attendre en haut...

Elle s'engouffra sous le porche et grimpa une dizaine de marches. Ne souhaitant pas rester seule sur le trottoir, Mary courut derrière elle. Un peu rassurée, elle constata que l'intérieur était moins crasseux qu'elle l'aurait craint. On avait repeint récemment les murs. Et l'ascenseur fonctionnait... C'était une vieille cage à claire-voie, bringuebalante, qui tenait plutôt du monte-charge, et il grinçait abominablement, mais il les déposa sans encombres au huitième étage, le dernier, où habitait l'entraîneur. Ici, on avait fait un effort, car une moquette relativement fraîche tapissait le couloir et l'air sentait les parfums hindous. Une porte était entrouverte, au fond du couloir, et de la musique s'en échappait. Toute moite à l'idée de ce qui l'attendait, car elle se doutait bien que Martha ne l'avait pas entraînée ici sans arrière-pensées, Mary entra derrière son amie dans une grande pièce aux murs tapissés de vieilles affiches de cinémas et de photos agrandies. Un vieux divan de cuir, une chaîne stéréo, un poste de télé, et deux ou trois chaises de bistrot constituaient tout l'ameublement.

— C'est sympa, ici, non ? fit Martha.

Avec une expression dégoûtée, Mary essuya le cuir du canapé défoncé, avec un kleenex, et s'assit du bout des fesses. Elle était au martyre et n'osait pas poser ses yeux sur les photos qui décoraient les murs. Elle avait eu le temps de voir qu'il s'agissait de nus de femmes.

— Tu es là, Bob ? Hou hou... c'est nous...

— Servez-vous à boire, répondit la voix de l'entraîneur, du fond de l'appartement. J'arrive, mes poulettes...

Martha connaissait visiblement les aîtres. Marty la vit faire rouler un petit meuble chargée de bouteilles et de verres. Elle prit du coca dans un petit frigo qui se trouvait dans la cuisine, et y versa généreusement du bourbon. Elle tendit le verre à Mary qui le prit d'une main hésitante.

— Bois-ça... ça va te changer les idées... et cesse de prendre cet air constipé... Bob va se vexer...

— C'est que... je pense à mon père, Martha... il va être furieux...

— Eh bien, il sera furieux. Tu n'auras qu'à lui faire du charme, tu sais comment le prendre, non ?

Embarrassée, Mary trempa les lèvres dans son verre. Le coca était vraiment très corsé. Elle en but deux gorgées, comme s'il s'était agi d'un médicament. L'effet fut très rapide... une agréable chaleur descendit dans son corps et son angoisse s'atténua. Ses yeux osèrent courir sur les murs... Des fesses, des seins, des sexes... Certaines des femmes étaient en train de faire des exercices, entièrement nues, aux agrès ou à la barre fixe.

— Bob est un excellent professeur de gymnastique, dit Martha, qui avait surpris les regards de son amie. Si tu veux, il pourra te donner des leçons...

Rougissante, Mary plongea son nez dans son verre et but une autre lampée. Elle s'installa un peu plus confortablement. Le disque qui tournait sur l'antique électrophone arrivait à la fin. Le bras de l'appareil se souleva et le plateau s'arrêta de tourner. Dans le silence, on put entendre un bruit d'eau. Puis ce bruit lui-même s'interrompt ; une porte s'ouvrit, dans les profondeurs de l'appartement et quelqu'un sifflota. Peu après, soulevant un rideau, Bob Picard apparut. Le cœur de Mary se serra. Le salaud s'était déjà mis en tenue. Il était visiblement nu sous un peignoir de bain humide, et de la mousse de shampoing était restée dans ses oreilles. Il s'approcha du divan en achevant de s'essuyer les cheveux.

— Je me suis fait beau pour vous, mes poulettes.

Il se laissa choir pesamment sur le divan, sans prendre garde au fait que le peignoir s'ouvrait sur ses énormes cuisses velues. Gênée, Mary détourna les yeux. Une odeur de savonneuse émanait du corps de l'athlète.

— Ton amie n'est pas bavarde, dit-il à Martha.

— On va lui montrer de belles images, ça va la dégourdir un peu.

Bob ricana et posa sa grosse main poilue sur le genou de Mary. Elle sentit un frisson tiède remonter dans son corps et jeta un regard implorant à Martha. Celle-ci paraissait ravie de son embarras.

— Elle a l'air un peu jeune, dit Bob, en palpant le début de la cuisse de Mary. Je ne sais pas si on peut lui montrer ce genre d'images...

Furieuse, Mary repoussa la main qui remontait. Bob n'insista pas. Martha s'approcha et vint s'asseoir de l'autre côté de Mary. Celle-ci eut l'impression que le piège se refermait sur elle.

— La petite fille est contrariée, expliqua-t-elle à Bob, en se penchant par-dessus Mary. (Elle avait pris une voix sucrée, comme lorsqu'on parle à un petit enfant qu'on veut rassurer. Mary devint cramoisie... elle savait par expérience à quels jeux préludaient ces intonations bêtifiantes...) La petite fille boude, reprit Martha, elle a peur de se faire gronder par son papa... Mais Bob va montrer de belles images à la petite fille, et la petite fille va beaucoup s'amuser...

— Arrête, Martha, bredouilla Mary. Cesse de te moquer de moi...

— Il est donc si méchant, son papa ? fit Bob, entrant dans le jeu.

Martha roula des yeux et fit semblant de se friser la moustache, comme un croquemitaine.

— Houla... mais c'est une véritable terreur... Et il est très jaloux des messieurs qui font des choses à sa petite fille adorée. Pas vrai, Mary. Mais heureusement, Mary sait très bien le prendre... cette petite futée... Elle en fait ce qu'elle veut de son shérif de père...

— Un shérif ? fit Bob, changeant de voix. Tu veux dire... c'est la fille du shérif Prentiss ?

Une expression inquiète remplaça le sourire faussement jovial de l'entraîneur.

— C'est la fille du shérif Prentiss... répéta-t-il ? Mais tu m'avais pas dit ça...

— Où est le problème ? fit Martha. Tu montres des images à la petite fille... en échange... la petite fille te montre son...

— Martha! la coupa Mary, d'une voix aiguë.

Elle sentait l'inquiétude palpable de l'athlète et tenta d'en profiter. Martha éclata de rire et cligna de l'œil à Bob qui grimaça un sourire contraint et jeta un coup d'œil sur son bracelet montre.

— Ne nous dit pas que tu as un rendez-vous, je ne te croirai pas, l'avertit Martha. Qu'est-ce qui se passe ? C'est parce que c'est la fille

du shérif ? ça te fait peur mon gros Bob ?

— Pas du tout, dit Bob, d'une voix fausse. D'ailleurs, on fait rien de mal, de quoi aurais-je peur ?

— Attentat à la pudeur sur la personne d'une mineure, mon gros lapin, lui dit Martha d'une voix sucrée, en le menaçant du doigt levé, d'une façon mutine. Tu oublies que mon papa est avocat. (Elle frappa dans ses mains et éclata d'un rire strident) Si SON papa te fait des misères, on demandera à MON papa de te défendre, qu'est-ce que tu dis de ça ?

Bob haussa les épaules, bourru, et rabattit son peignoir sur ses genoux poilus.

— Je dis que tu es très drôle, Martha. Vraiment très drôle. J'en pisse de rire. HA HA HA...

Il fit mine de bâiller et se laissa aller en soupirant contre le dossier du canapé. Avec une expression morose, il alluma une cigarette et souffla la fumée devant lui.

— Notre ami Bob a eu de gros ennuis avec une mineure, autrefois, expliqua d'une voix amusée Martha à Mary... et il n'aimerait pas du tout retourner en prison. Explique-lui que tu es une fille très gentille... prête à tous les sacrifices pour ME faire plaisir ?

Mary jeta un regard oblique au colosse qui fumait, le visage renfrogné. Il ressemblait à un énorme petit garçon boudeur. Mais de grosses touffes de poils s'échappaient entre les pans du peignoir, sur sa poitrine, et ses mollets qui dépassaient de l'ourlet de tissu éponge étaient aussi velus que ceux d'un gorille. Mary eut un frisson de répulsion, mêlé d'excitation, et but une gorgée de son breuvage. Le fait que l'ancien athlète parût craindre Martha la rassurait un peu.

— Puisque tu ne veux pas nous montrer des images, dit Martha, si tu nous montrais autre chose ?

Se penchant par-dessus Mary, Martha écarta le peignoir sur les cuisses velues de Bob. L'entraîneur lui prit la main et l'empêcha d'aller trop haut.

— Tu as vu comme il est pudique ? s'esclaffa Martha, en tirant pour essayer de retrousser le tissu éponge. Une vraie jeune fille... (Elle changea de voix, prit une intonation menaçante.) Lâche ma main, Bob Picard, c'est un conseil que je te donne, si tu ne veux pas que je raconte à mon frère ce que tu m'as fait la dernière fois qu'on s'est vus...

— J'avais bu, dit Bob Picard, d'une voix terrifiée. Et tu m'avais défié! Je ne savais pas ce que je faisais...

— Mon frère serait furieux, tu sais. Il serait capable d'en parler à mon père. Et mon père a le bras long, tu es payé pour le savoir. C'est grâce à son appui que tu as eu ton emploi d'entraîneur... Tu ne trouverais plus jamais de travail dans la région si mon père te faisait mettre sur la liste noire... pour une affaire de mœurs!

— Tu es vraiment une sale petite garce...

— Tu ne dis pas toujours ça, mon chou. Lâche ma main...

— Oh et puis merde, fit Bob Picard, lâchant la main de Martha.

Sidérée de voir le pouvoir que son amie exerçait sur cet homme de plus de trente ans, à la carrure si impressionnante, Mary but une autre gorgée. Elle commençait à être vraiment soule. Sans se presser, Martha défit le nœud de la cordelière qui maintenait le peignoir fermé. Puis elle posa un baiser sur la joue de Mary.

— Détends-toi, mon chou. On va bien s'amuser, avec lui. Il ne peut rien me refuser, ce cher Bob. Tu veux que je te montre sa bite ?

— Arrête, Martha, chuchota Mary.

Mais l'autre, avec un gloussement, tira très doucement sur le peignoir, au niveau du bas ventre de l'entraîneur. Il n'esquissa pas un geste.

— Regarde, chuchota Martha. Regarde comme elle est grosse... tu en as déjà vu une aussi grosse ? Il les rend folles, ce cher Bob, avec sa grosse bite. Regarde un peu ça, espèce d'hypocrite, au lieu de détourner les yeux. Regarde un peu ce gros boudin... C'est rien que pour nous deux!

Une grosse boule chaude se forma dans la gorge de Mary ; elle baissa les yeux. Du bout des doigts, Martha souleva le tissu éponge humide. Le bout de la bite apparut. Le gland violet était à demi sorti. Il avait la dimension d'un œuf de poule. Il était encore humide, car Bob avait du se savonner la bite avant leur arrivée. Doucement, Martha souleva un peu plus le peignoir. Les cuisses de Bob Picard étaient jointes et les couilles étaient coincées entre elle, invisibles, mais toute la bite était maintenant apparente, couchée mollement comme un gros ver obèse, de teinte grisâtre, sur l'une des cuisses. Au bout du prépuce à demi retroussé, la calotte chauve du gland luisait, couleur de jambon cru. La bite ne bandait pas, mais elle était déjà lourde.

— Elle est grosse, hein ? J'en ai jamais vu une aussi grosse s'extasia Martha... et tu verras... quand il bande, elle double de volume... on va le faire bander... tu veux bien ? On va jouer un peu avec sa grosse bite. Monsieur Bob ne peut rien nous refuser...

Nonchalamment, Martha prit la bite à pleine main et la souleva en la tirant vers le haut ; ainsi, elle avait la taille d'une grosse saucisse molle, car elle ne bandait toujours pas. Bob Picard avait pris une expression absente, comme s'il avait l'esprit occupé à d'autres choses. Doucement, Martha serra le cylindre de chair dans ses doigts et fit descendre sa main pour entraîner la peau vers le bas. Le prépuce s'élargit, élastique, et tout le gland sortit lentement.

— Tu ne veux pas la toucher, toi aussi ?

Mary secoua la tête, cramoisie. Le gland s'arrondissait, rougissait. Il lui sembla que la bite était plus épaisse, plus longue. Martha la rabattit contre le ventre velu de l'homme, elle avait entièrement ouvert le peignoir et tout le bas de son corps était découvert, maintenant. Le gland toucha le nombril qu'environnait une épaisse végétation noire. Martha lâcha la bite qui retomba vers l'avant, lourdement, et fit un bruit mat en rencontrant la cuisse. Elle la reprit, tira la peau vers l'extrémité, recouvrit le gland. Puis elle la caressa doucement sur toute sa longueur, en l'effleurant à peine, comme pour apprivoiser un petit animal. La bite se gonflait lentement, à chaque caresse.

— Elle a la peau très douce, sa bite... regarde...

D'autorité, Martha prit la main de Mary qui ne résista pas vraiment, et l'obligea à poser la paume, bien à plat, sur la bite qui s'épaississait. Elle lui replia les doigts autour de la tige et refermant sa propre main par-dessus celle de Mary, elle l'obligea à serrer la bite et la lui fit soulever. Surprenant le regard oblique de Bob Picard, qui avait entrouvert la bouche avec une expression stupide, Mary, confuse, baissa les yeux sur le gros pénis qu'on l'obligeait à tenir très serré. La lourdeur, l'élasticité, la raideur naissante du long cierge de chair lui procuraient des sentiments mêlés, crainte et excitation à la fois. Quand Martha lui lâcha la main, elle ne lâcha pas la bite de Bob Picard. Au contraire, ses doigts se resserrèrent autour, nerveusement...

— C'est bien, la félicita Martha, en reprenant sa voix sirupeuse, la petite fille commence à s'amuser... amuse-toi bien, petite fille... tire sur la peau... découvre le gros morceau... c'est joli, hein ?

Mary se sentait devenir toute pâteuse. Martha s'appuyait contre elle et lui caressait doucement les seins. Sous ses fesses nues, elle pouvait sentir le cuir du canapé. Et dans sa main, l'énorme bite s'alourdissait, des spasmes la parcouraient qui la faisaient tressaillir sous son étreinte. L'homme était excité, maintenant ; peut être que cela correspondait à un de ses fantasmes, de se faire tripoter par une fille très jeune sans avoir le droit de l'en empêcher. Toujours est il qu'il respirait d'une façon précipitée et que la grosse tige de chair devenait

de plus en plus compacte. Obéissant à Martha, Mary fit glisser la peau et décapuchonna entièrement le gland. Il fallut qu'elle force, car la chair avait durci et gonflé ; le prépuce, après avoir franchi la partie la plus large du gland, à sa base, se resserra en un anneau pourpre, comme pour étrangler la bite.

— Branle-le... dit Martha. Vas-y... Sa peau est douce, hein ?

Mary acquiesça d'un geste du menton. Martha lui chatouillait doucement les pointes des seins. Les deux amies commençaient à être très excitées. Une odeur de chatte montaient de leur entrecuisse, et elles se trémoussaient malgré elles sur le cuir du canapé. « Vas-y, je te dis... branle-le... il se laissera faire... Pas vrai, Bob ? qu'elle peut te la tripoter ? Tu lui diras rien, hein ? »

Maussade, Bob Picard haussa les épaules, mais ses cuisses s'écartèrent, laissant apparaître ses énormes couilles velues, et il s'affaissa contre le dossier. Retenant son souffle, Mary commença à le branler. Le prépuce était trop serré, elle ne parvenait pas à le faire passer par-dessus le gland, aussi branla-t-elle l'énorme bite en laissant le gland constamment découvert, se contentant de faire glisser la peau plus bas, de haut en bas d'un mouvement mécanique et monotone... Au bout d'un moment de ce traitement, le gland paraissait sur le point d'éclater. Son tégument brillait comme une couche de vernis rouge et la chair de la bite était devenue brûlante.

— Touche comme c'est doux... fit Martha. Touche le bout...

Se penchant par-dessus son amie, elle caressa le gros gland chauve et courroucé du bout des doigts. Bob Picard soupira. En gloussant doucement, Martha pinça le gros pruneau de chair lisse, puis elle le griffa légèrement du bout des ongles. Mary serrait la bite de toutes ses forces, comme pour étrangler un serpent furieux.

— On s'amuse bien, hein ? lui souffla Martha, en donnant des pichenettes au gland cramoisi, ce qui faisait sursauter le colosse à chaque fois. Tu aimes t'amuser avec les bites des garçons ? Moi, j'adore... mais il faut qu'ils me laissent faire ce que je veux... vas-y... branle-le bien... fais-lui cracher sa sauce... j'aime beaucoup regarder quand ça gicle... attends, je vais la lui mouiller un peu... non, toi... crache-lui dessus... vas-y...

Mary hésita. Puis elle se pencha... elle laissa tomber un filet de salive sur le gland, et rabattit la peau du prépuce qu'elle fit aller et venir à plusieurs reprises. Maintenant que la muqueuse était mouillée, le prépuce coulissait aisément.

— Dis-lui d'arrêter, merde, fit Bob d'une voix angoissée ; ça va venir...

— Et alors ? fit Martha.

— Je vais en foutre partout... mon peignoir...

— Tu veux qu'elle te suce, hein ? c'est ça ?

— Non! fit Mary. Alors, ça, je ne marche pas...

— Tu veux ou tu ne veux pas ? demanda Martha à Bob.

— Vous faites ce que vous voulez, dit Bob... moi, je ne m'en mêle pas...

— Quel trouillard tu fais, t'as vraiment la trouille de retourner en taule, hein ? Allez, Mary, lèche le un peu ce grand connard...

— Non, dit Mary : ça, il n'en est pas question, Martha!

— Fais ce que je te dis, petite salope. Ou je lui ordonne de t'enculer à sec.

Mary sursauta de frayeur, elle regarda l'énorme pive au gland violacé qu'elle étreignait à pleine main ; puis, avec un soupir d'angoisse, elle se pencha et tira la langue.

— Lèche bien le gland, dit Martha, en lui appuyant sur la nuque. Fais tourner ta langue autour...

Bob Picard gémit d'une voix sourde en sentant la langue de l'adolescente caresser la peau irritée et sèche de son gland. Un frisson de volupté le parcourut...

— Dis-lui... dis-lui... bégaya-t-il... qu'elle...

La langue de Mary lui chatouillait le frein ; il se mordit les lèvres et crispa ses grosses mains d'étrangleur. Elles entendirent ses ongles grincer sur le cuir.

— T'as envie qu'elle te suce, hein ? Qu'elle te prenne tout le morceau dans la bouche... Allez, Mary, avale-lui son truc... et aspire bien...

Fermant les yeux, la fille du shérif engloutit le gland ; la bite suivit, entrant dans sa bouche, lui écartant les mâchoires ; elle la mordit, pour l'empêcher d'atteindre le gosier.

— Je lâche tout... râla Bob Picard.

Dans un réflexe, Mary s'écarta et replia un bras devant son visage, car elle craignait soudain que Martha la gifle, pour s'être dérobée. Mais Martha était visiblement ravie de voir le sperme gicler à l'air libre. Elle éclata d'un rire nerveux et poussa du coude Mary qui n'avait pas lâché la bite.

— Regarde... mais regarde... ça va sortir...

Une épaisse giclée de sperme fusa avec violence et s'éleva à la verticale jusqu'à la hauteur de leurs visages. Les deux filles s'écartèrent en criant d'une voix aiguë. Le long lacet blanchâtre retomba en arrière, vers l'homme qui se pâmait en râlant sur le dossier du canapé, le visage grimaçant, les yeux hors de la tête. Une autre giclée, aussi épaisse, aussi forte, s'échappa de tuyau de chair rougeâtre et retomba cette fois vers l'avant, car Mary avait abaissé la bite... le sperme fouetta le plancher avec un bruit flasque...

— Oh que j'aime ça... s'écria Martha, en frappant dans ses mains. Vide lui bien ses grosses couilles à ce fumier... secoue la encore.

Une ultime rafale gicla du méat, mais plus brève, moins dense, et Bob Picard, suffoquant, se passa la main sur le visage. Il était en sueur.

— Alors ? Elle branle bien ma petite copine ? le taquina Martha. T'as pris ton pied, hein ? Oh oui, t'as aimé ça, mon gros salaud... t'en as foutu partout... Beurk!

Avec une serviette en papier, Martha essuya le sperme qui maculait le poitrail velu de l'entraîneur. Puis elle lui nettoya sommairement le bas ventre et les cuisses. Mary la regardait faire, soudain honteuse.

— Elle m'a vidée, dit Bob Picard.

— Et si tu nous montrais tes photos, maintenant ? Faut que ma copine s'instruise. Et retire ton peignoir... fais nous voir comme tu es beau.

Sans protester, la colosse se laissa enlever son peignoir. Entièrement nu, il s'installa sur le divan, entre les deux filles. Lui nu, entre elles deux habillées, ça faisait un spectacle très bizarre, pour Mary. D'habitude, quand Martha la faisait baiser par ses copains, c'était elle, Mary, qui était toute nue et qui passait de mains en mains, les garçons, eux, restaient habillés pour lui faire des choses.

— On s'amuse bien, non ? fit Martha en passant sa main sur le ventre velu de Bob. Tu ne regrettes plus d'être restée... et tu vas voir... quand on aura fini de regarder les images, on va s'amuser encore plus. Bob te fera faire de la gymnastique...

A cette idée, Mary, qui s'était crue tirée d'affaire, sentit son affolement revenir. Ce type énorme... avec ses mains d'étrangleur... Elle frissonna longuement... délicieusement...

CHAPITRE VIII

DEUX JEUNES FILLES VICIEUSES REGARDENT DES PHOTOS « SPÉCIALES »

— Là, vous voyez, toussota Bob Picard... l'éclairage est assez réussi... je trouve que le contre-jour donne du relief à la photo. Et le fait que la fille a gardé sa veste et son chapeau... ça donne un petit côté Helmut Newton, vous ne trouvez pas ?

Sur la photo, la fille, visiblement très jeune, paraissait terrifiée. Entre les pans de sa veste qu'écartaient les mains d'un homme dont on ne voyait pas le visage, ses seins minuscules pointaient. On avait souligné les petits mamelons avec du fard. Le visage aussi avait été fardé, de façon outrancière, et le résultat était qu'au lieu de la vieillir, ce bariolage la faisait paraître encore plus enfantine. On aurait dit qu'elle s'était déguisée après avoir chipé la trousse à maquillage de sa mère. D'ailleurs, la veste qu'elle portait était beaucoup trop grande pour elle, elle lui descendait jusqu'aux genoux. Ces genoux étaient cachés par des bas noirs fixés à mi-cuisses par des jarretelles roses. Un autre type, tournant le dos à l'objectif, était accroupi entre les jambes de celui qui tenait la fille sur lui, lui écartant les cuisses et la tenant par les mollets pour ouvrir son sexe face à l'appareil, dans la position d'une petite fille qu'on fait pisser. La vulve était à peine poilue, quelques poils clairsemés poussant ça et là sur les bords des lèvres. Mais la fille n'était plus vierge, malgré son extrême jeunesse. Le type qui tournait le dos à l'appareil était en train de lui ouvrir la vulve des deux mains, et son pouce était enfilé à l'intérieur du vagin.

— Helmut Newton n'aurait jamais pris une photo aussi dégueulasse, s'indigna Martha. Quel âge elle a, cette gamine ? Douze ans...

— Tu es folle, Martha. Bien plus que ça...

— Allez! Quel âge ? Dis la vérité...

— Mais j'en sais rien, moi, soupira Bob Picard, en s'empressant de tourner la page de l'album. Si tu crois que je leur demande leur âge... On l'avait embarquée en stop, avec des copains. On l'a fait un peu boire. C'était une fugueuse... Tu sais ce que c'est. Elle était pas trop farouche... on s'est un peu amusés avec elle, dans un motel.

Sur la photo suivante, la même fille entièrement nue chevauchait de face un type musculeux et velu qui était assis sur une chaise. Son corps fluet paraissait minuscule sur les cuisses énormes de l'homme. Cet homme, dont on ne voyait pas le visage, aurait très bien pu être

Bob Picard lui-même, à en juger par les dimensions de l'engin qu'il introduisait dans la fille. Visiblement, ça avait du mal à entrer. Il écartait des deux mains les petites fesses pâles et l'on voyait la moitié de sa bite et ses couilles sous la fille. Elle se retournait pour regarder l'objectif par-dessus son épaule et sa bouche grimaçait de souffrance. Ce cliché parut évoquer des souvenirs particuliers chez Bob Picard, car sa bite dont on voyait une partie, sous l'album, eut un frémissement.

— On dirait qu'elle a mal, dit Martha. Vous êtes quand même de beaux salauds, les mecs... c'est une gamine, merde!

— On avait bu, quoi! on s'amusait... la preuve qu'elle était pas fâchée, elle est venue avec nous jusqu'à Chicago... Regarde plutôt celle-là... Elle voulait plus nous quitter. Elle disait qu'on était ses oncles...

La fille du cliché suivant paraissait plus âgée ; elle était entièrement formée et son corps était déjà très féminin. C'était une brune au visage boudeur, au nez retroussé. Accroupie sur une table, elle retroussait sa robe au-dessus de son nombril et pissait dans une soupière. On voyait nettement le jet d'urine s'échapper de la fente poilue de son sexe proéminent. Elle avait un sein dehors, et une main d'homme était en train de le palper.

— Celle-là, dit Bob Picard, c'était une salope de première... on pouvait lui proposer les trucs les plus dégueulasses, elle disait jamais non. On l'avait ramassée à Memphis, dans le stade. On était allé jouer un match... un type avait amené cette fille dans les vestiaires... Je crois bien que toute l'équipe lui est passé dessus... A mon avis, elle avait une case en moins, chaque fois qu'on lui proposait un truc, elle répondait : « Ah ouais ? Pourquoi pas... j'ai jamais fait ça... » Et elle riait d'une façon idiote. A l'en croire, elle avait jamais rien fait, mais on pouvait lui faire n'importe quoi, ça n'avait pas l'air de la surprendre. Tu vois, ici, par exemple...

L'entraîneur venait de tourner la page. Son visage était rose et ses yeux luisaient d'un éclat trouble. Evoquer les souvenirs crapuleux de ses anciens exploits sexuels, à poil, entre deux filles habillées, l'émoustillait de façon indubitable. Quant aux deux filles, elles aussi étaient visiblement troublées. Surtout la fille du shérif, qui était cramoisie, et ne disait pas un mot.

— Je comprends pas bien, dit Martha... tous ces corps mélangés... on dirait une mêlée de rugby! Qu'est-ce qu'ils sont en train de lui faire ?

— Eh bien... (Bob toussota ; contre son ventre, sa bite coincée par le bas de l'album se gonfla brusquement.) Voilà... le gros, là... il est sous

elle... et il la sodomise... Le noir, lui, il est en train de la prendre par devant...

— Et cette bite, à qui elle est ?

— C'est à un flic... un copain d'un joueur de Memphis... il était venu nous féliciter au vestiaire... et on l'a laissé s'amuser avec la fille pour qu'il dise rien... tu vois, il va la lui mettre dans la bouche... Ah c'était le bon temps...

— Et tu t'étonnes de t'être retrouvé en taule...

Haussant les épaules, Bob Picard pinça les lèvres. Il tourna plusieurs pages... Les filles se succédaient, la plupart étaient très jeunes, à peine nubiles, beaucoup avaient l'air d'avoir bu, de ne pas trop savoir ce qu'elles faisaient... Certaines paraissaient effrayées. Une d'elle pleurait à grosses larmes, face à l'objectif, empalée sur un type dont on ne voyait pas le visage. Il lui écartait les jambes, exhibant la vulve à peine poilue. Il l'emmanchait par le cul, on voyait ses couilles pendre sous les fesses de l'adolescente.

— Celle-là, gloussa Bob Picard, en se tripotant le gland distraitement, elle disait toujours que ça lui faisait mal, par derrière. Mais comme elle disait aussi qu'elle prenait pas la pilule, on était bien obligés de la baiser par le cul... Elle arrêta pas de se plaindre, de dire qu'on était des dégueulasses, qu'on profitait d'elle, qu'elle viendrait plus jamais avec nous... Mais chaque fois qu'on se pointait sous ses fenêtres et qu'elle voyait notre voiture... elle s'arrangeait pour descendre... et elle allait « faire un tour en ville »... comme si elle nous avait pas vu... Alors, bien sûr, on roulait derrière elle... « Ah tiens... vous êtes là, vous... je vous avais pas vus... » « Viens, monte, chérie... on va faire un tour... » « Ah non, alors... merci bien... une bande d'obsédés pareils... » « Monte, Karyn — elle s'appelait Karyn, c'était une Suédoise... — Monte, on te dit, fais pas ta bêcheuse... » « A une condition, alors, hein, vous me promettez de rester sage ? » « Promis, juré... » Elle montait. Dès qu'elle était dans la voiture, on filait vers les faubourgs, on se garait dans une rue déserte et on commençait à la tripoter. « Vous êtes salauds, quand même... » On la foutait entièrement à poil dans la voiture et on la léchait. Elle adorait se faire lécher le cul. « Allez, suce-nous un peu, toi aussi, Karyn... » Elle disait jamais non. Elle disait jamais oui non plus, hein. Elle se contentait de soupirer. On lui pinçait un peu le nez pour lui faire ouvrir la bouche... et hop... un bel esquimau pour mademoiselle... qu'est-ce qu'on a pu lui faire avaler comme sperme... »

La bite de Bob Picard était maintenant toute raide. Il tourna plusieurs pages. D'autres corps de femmes... d'autres visages. Certaines n'étaient plus si jeunes...

Soudain, Mary sursauta. Sur un cliché, elle venait de reconnaître Maggy, la couturière, la femme au manteau de vison qu'elles avaient vue un peu plus tôt sur Main Street, au bras de l'entraîneur.

— Mais c'est Maggy, s'écria Martha. Fais voir, tourne pas si vite...

Comme à regret, Bob revint en arrière. Pour une femme qui avait sans doute dépassé la quarantaine, Maggy avait encore un corps superbe : mince et gracieux, avec des hanches un peu maigres, presque osseuses, mais des cuisses rondes, et des seins de jeune fille. Son sexe était épilé. Il était facile de s'en rendre compte parce qu'elle l'exposait impudiquement. Bob l'avait photographiée en train de faire des exercices d'abdominaux aux espaliers. Elle était adossée aux barreaux, les bras au-dessus de la tête, accrochée par les mains, et elle tendait les jambes à l'horizontale en faisant des ciseaux latéraux. Le cliché avait été pris au moment de l'écartement maximal. La vulve était entièrement ouverte et l'on voyait pointer les nymphes, comme deux crêtes.

Sur le cliché suivant, c'était encore Maggy, accrochée par les genoux aux anneaux, la tête en bas. Ses seins étaient un peu déformés par la position et ses cheveux pendaient jusqu'au sol. L'entaille du sexe était parfaitement visible. Les deux jeunes filles se penchèrent, mues par la même curiosité malsaine. Quelque chose dépassait du vagin...

— C'est quoi, ce truc ? demanda Martha.

— Un crayon de charpentier... tu sais, un de ces gros crayons carrés.

— Mais pourquoi...

— C'est pour resserrer les muscles du vagin... Maggy, elle s'en est beaucoup servi, de son vagin, il est un peu flasque, hein ? C'est normal... Et puis moi, avec mon engin, je l'élargis pas mal... alors ça, c'est un exercice pour rendre du tonus aux muscles du vagin... elle doit serrer le crayon en faisant sa gym...

— Faudra que tu nous montres ça, gloussa Martha, en glissant un coup d'œil vers Mary. Un crayon, tu dis ?

Elle eut la satisfaction de voir Mary s'empourprer.

— Comment tu trouves mes clichés, Mary ? demanda Bob Picard. La photographie, c'est vraiment mon hobby, tu vois... dès que je connais une fille, faut que je la prenne en photo... c'est inné, chez moi...

— En tant que photos, bredouilla Mary, en regardant son bracelet-montre, elles sont très réussies, c'est vrai... on sent que tu as du talent...

Un sourire flatté parut sur les lèvres de Bob Picard.

— Mais... elles sont vraiment un peu osées, je trouve... surtout pour les montrer à une fille, comme moi, que tu connais à peine...

— Ecoutez là, cette hypocrite, s'exclama Martha. Tu le connais à peine ? ça ne t'a pas beaucoup gênée pour le sucer, hein ?

— Mais... c'est toi qui m'a obligée, Martha...

Contrariée par le ricanement béat de Bob Picard, Mary se releva et secoua sa jupe, pour qu'elle tombe dans les plis.

— Faut que j'y aille, Martha, on avait dit cinq minutes... ça fait déjà presque une heure qu'on est là. Mon père va vraiment être furieux...

L'air soudain décidé, elle se dirigea vers la porte. Martha ne fit pas un geste pour la retenir.

— J'y vais, dit Mary, la main sur la poignée de la porte. On se verra demain, au collège, Martha. Salut. Salut, Bob...

— Mais attends, fit Bob, ne pars pas comme ça... Il se leva, enfila son peignoir, noua la cordelière à sa taille.

— On peut pas la laisser rentrer à pied, fit-il à Martha. Le quartier n'est pas sûr... il y a pleins de voyous qui traînent... la semaine dernière une fille s'est fait violer par trois porto-ricains...

Mary s'arrêta pile. Elle revit les sordides rues désertes qu'ils avaient empruntées pour venir, les fenêtres aveuglées par des parpaings et des planches des immeubles fissurés promis à la démolition... les trottoirs jonchés de détritrus, d'excréments de chiens, de flaques d'urine... Un frisson de peur lui parcourut l'échine. Elle avait tout à fait oublié dans quel quartier perdu elle se trouvait...

— Je m'habille et je la raccompagne, dit Bob. J'en ai pour un instant. Tu n'as qu'à t'installer, Martha... on passera la soirée ensemble, hein ? Je t'invite à la fortune du pot...

Une jalousie furtive pinça Mary. Par ailleurs, après toutes ces photos qu'elle venait de voir, l'idée de se retrouver seule dans la Cadillac saumon avec cet énergumène ne lui souriait guère.

— Tu veux pas m'accompagner, toi, Martha ? Il vaut mieux que mon père me voie descendre de ta voiture... que de celle de Bob.

Martha soupira et leva les yeux au plafond.

— Elle a raison, Bob. Laisse... je vais la reconduire et je reviens.

Martha se leva et fit quelques pas vers la porte. A mi-chemin, elle parut frappée par une idée. Elle obliqua et souleva le rideau qui masquait la porte qui donnait sur la chambre de Bob.

— J'en ai pour un instant, cria-t-elle avant de laisser retomber le

rideau.

— Elle va sans doute pisser, dit Bob, en repliant son album. Il se pencha vers Mary, l'air complice, et lui chuchota.

— Je te trouve très sympa, tu sais, Mary. Pourquoi ne viendrais-tu pas me rendre visite, un de ces jours où tu aurais davantage de temps à me consacrer... on pourrait s'amuser, tous les deux... Rien que toi et moi... sans cette emmerdeuse...

Désarmée par l'aplomb du personnage, Mary le dévisagea. Lui souriant, Bob Picard écarta le bas de son peignoir et lui montra sa bite. Il bandait à nouveau. Il tira sur la peau pour dégager son gros gland souillé de sperme sec.

— Je te la prêterai encore, chuchota-t-il pour ne pas être entendu de Martha qui téléphonait dans la pièce voisine. (Ils pouvaient entendre sa voix sans distinguer ses paroles.) Tu pourras me branler et me sucer... moi, je t'obligerai à rien, je suis pas fou, la fille d'un shérif... tu penses... mais on pourrait s'amuser en copains, t'as un genre qui me plaît bien... tu parles pas beaucoup... Je t'enculerai si tu veux pas le faire par devant...

Scandalisée, Mary eut un haut le corps. Mais elle devait s'avouer que la proposition de l'entraîneur ne la laissait pas de marbre. Elle s'efforça néanmoins de prendre une expression indignée.

— Mesurez vos paroles, grossier personnage! Il ne faudrait pas me prendre pour une fille facile, hein!

— Mais je t'obligerai à rien, je te dis. C'est toi qui feras ce que tu voudras... Pas la peine d'en parler à Martha, c'est une garce. Réfléchis, hein ?

Avec un sourire graveleux, il ouvrit davantage les pans du peignoir et cligna de l'œil en écartant un peu les genoux pour bien lui montrer ses couilles qu'il soupesa d'une main.

— Rien que pour toi... susurra-t-il. Tout pour toi... Regarde comme elle est belle...

Il n'eut que le temps de refermer son peignoir. Martha, à côté, venait de raccrocher. Quand elle reparut dans la pièce, Bob était en train de se verser à boire, et tournait le dos à Mary qui, figée, avait gardé la main sur la poignée de la porte. Elle leur sourit d'un air enchanté.

— Et voilà... Martha la magicienne a donné son petit coup de baguette... et tout est arrangé. Je viens de téléphoner à ton père, Mary, mon chou. Je lui ai dit que tu serais en retard, qu'on avait besoin de réviser nos maths pour demain, parce qu'il y avait un

examen trimestriel...

Mary n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu as téléphoné à mon père ? Et il t'a crue ?

— Evidemment qu'il m'a crue ! Tu oublies mes dons innés de comédienne, ma chérie. Il a un peu râlé, au début, mais je lui ai passé la pommade... et à la fin, il me mangeait dans la main, mon chou. Il te fait dire de ne pas t'inquiéter... Prends-tout ton temps, qu'il a dit, ce sont ses propres mots.

Interdite, Mary se sentit prise au piège.

— Et si on allait faire un peu de gymnastique, proposa Martha, mi-figue mi-raisin. Pose donc ton sac, ma chérie, Bob va nous faire visiter son appartement, tu verras, il s'est aménagé une salle de gymnastique absolument époustouflante. Et il connaît des mouvements d'assouplissements... dont tu n'as pas idée.

— Mais... il est tard, pour faire de la gymnastique, dit Mary. Et d'ailleurs, je n'ai pas ma tenue...

— Tu n'auras qu'à te mettre toute nue, s'esclaffa Martha. Faire de la gymnastique toute nue chez un monsieur, ça t'es déjà arrivé non ?

Le visage cramoisi, Mary jeta un coup d'œil désespéré vers la fenêtre. La nuit était maintenant tombée, et une petite pluie lancinante tapotait aux carreaux.

— Voyons... je plaisantais, dit Martha. Bob va te prêter une tenue de sport... ce n'est pas ce que tu imagines, idiote...

Bien sûr, s'empressa Bob. Vous trouverez tout ce qu'il faut dans les placards...

Il s'installa sur le canapé et leur sourit largement.

— Je vous laisse vous préparer, les filles, appelez-moi dès que vous serez en tenue. (Il cligna de l'œil l'air jovial.) Martha a raison... un peu de gymnastique, ça va nous changer les idées...

CHAPITRE IX

DEUX JEUNES FILLES VICIEUSES FONT DE LA GYMNASTIQUE TOUTES NUES, CHEZ UN MONSIEUR

Pendant que Bob Picard sirotait son whisky, Martha conduisit Mary dans la chambre de l'entraîneur ; elle était uniquement meublée par plusieurs matelas qui jonchaient le sol, et sur lesquels étaient disséminés des coussins. Les murs étaient couverts de miroirs.

— C'est son baisodrome, pouffa discrètement Martha. Il paraît qu'ils font des partouzes incroyables, là-dedans. Des fois ils sont plus de vingt, garçons et filles.

— Comment le sais-tu ? demanda Mary. Tu... y as participé ?

— Tu es folle, s'offusqua vertueusement Martha. Pour qui me prends-tu ? C'est mon frère qui me l'a raconté. Ils sont toute une bande d'anciens élèves du collège à graviter autour de Bob Picard, qui était leur entraîneur. Ils lui amènent leurs copines, sans les prévenir ; tu vois le topo ? Au début, ça commence comme une innocente party... on danse, on boit... et quand les filles sont bien « parties », la baise commence...

— Toutes ensemble ?

— Mais non... ces salauds ont la technique... chacun emmène sa fille à tour de rôle, dans une des chambres du fond. C'est seulement plus tard qu'ils commencent leurs « échanges ». Ils s'échangent les filles, comme des timbres de collections. Il y a les anciennes qui sont pas fâchées de débaucher les nouvelles, de vraies putes, ce sont elles qui donnent le signal, elles commencent à danser toutes nues... alors les garçons mettent les autres au défi d'en faire autant... « allez, quoi, tu vas pas te dégonfler... montre-nous ton cul, toi aussi... »

— Et elles le font ?

— Bien sûr... elles veulent pas passer pour des oies blanches. Et puis sans doute que ça les excite quelque part... Tu imagines un peu la scène ? Sur ces matelas... avec tous ces miroirs... quand il y a une nouvelle, tous les garçons lui passent dessus... Qu'est-ce qu'elle doit déguster!

— Faut vraiment être salope, quand même, fit Mary. Moi je pourrais jamais faire des trucs pareils... Tu pourrais, toi ?

— Bien sûr que non, j'aurais trop honte, répondit Martha. Viens, allons plutôt voir le gymnase. C'est par ici... attention où tu mets les pieds...

Au-delà de la chambre il y avait un couloir mal éclairé, encombré de meubles qu'on avait entassés là dans le plus grand désordre ; des rouleaux de moquettes, des caisses contenant des pièces détachées de plomberie, de la robinetterie, étaient posées sur le sol.

— Il fait un tas de trafics pas croyables, ce Bob Picard, j'ai jamais bien compris ses combines... voilà, on y est.

Au fond du couloir une porte donnait dans une grande salle formée de deux pièces dont on avait abattu la cloison médiane ; elle était aménagée en gymnase comme ces salles de gym payantes qu'on trouve dans certains quartiers populaires ; des miroirs tapissaient les murs, comme dans la chambre, renvoyant la lumière blême des néons et des appareils de musculations d'apparence barbare étaient éparpillés un peu au hasard.

Au milieu, sur une sorte d'estrade, trônait un immense cheval d'arçon en cuir avec des courroies qui pendaient sur ses flancs ; d'autres courroies étaient attachées aux quatre montants verticaux. En voyant cet appareil équivoque, Mary sentit son cœur battre plus vite.

— Pourquoi y a-t-il des courroies... sur ce cheval d'arçon, voulut-elle savoir. D'habitude il n'y a pas de courroies... un cheval d'arçon, c'est fait pour sauter par-dessus...

Elle s'était arrêtée et observait l'étrange appareil, les sourcils froncés. Il était clair que les courroies des pieds devaient servir à lier les chevilles et les poignets de la personne qu'on couchait à plat ventre sur le dos du cheval sans tête ; et que la courroie du milieu devait se passer autour de sa taille. Dans cette position, elle devait être absolument réduite à l'impuissance, couchée sur le ventre, les jambes bien ouvertes, les fesses surélevées, et le bas ventre dépassant légèrement du corps du « cheval »... laissant les orifices de l'anus et de la vulve, s'il s'agissait d'une femme, à la disposition de tous ceux qui voudraient s'en servir...

— Je refuse d'être attachée sur ce truc, tu m'entends, Martha, je te préviens tout de suite, hein ? Il n'en est pas question !

— Mais qu'est-ce que tu vas encore imaginer ? T'as vraiment l'esprit tordu, tu sais. On va simplement faire quelques mouvements...

Martha eut un petit rire embarrassé ; Mary remarqua qu'elle fuyait son regard.

— Allez, fais pas cette tête, Mary. Viens... on va bien s'amuser. Tu

vas voir, il est marrant comme tout, Bob, quand il fait le prof de gym...

Elle gloussa d'un air vicieux et passa son bras sous celui de Mary qui se laissa entraîner, un peu réticente. Comme chaque fois que Martha la poussait à faire des cochonneries, et ça commençait toujours par les mêmes protestations vertueuses, les « mais qu'est-ce que tu vas imaginer... » « On va juste faire un peu de gymnastique... », Mary sentait une faiblesse immonde s'emparer de son corps, paralyser sa volonté. Une chaleur moite lui alourdissait le bas-ventre, une boule se formait dans sa gorge, et sa respiration devenait oppressée...

Elles contournèrent l'étrange cheval d'arçon et passèrent sous une barre fixe, puis sous des anneaux. C'est à ces anneaux que Maggy était pendue par les genoux, sur la photo, avec un crayon de charpentier enfilé dans le vagin. Et plus loin Mary reconnut les espaliers sur lesquels la couturière avait été photographiée, en train d'ouvrir les cuisses, exhibant son sexe glabre. Elle frissonna, tout à coup elle se sentait fiévreuse, comme si elle couvait un début de grippe.

— Je me sens pas bien, Martha, je t'assure, j'ai pas envie de faire de la gym... j'ai dû prendre froid...

— Raison de plus, au contraire. Bob va te faire transpirer, ça sera excellent pour toi... tiens, essaie ce truc... il est un peu grand, mais y a rien d'autre... moi je vais mettre celui-ci...

Martha avait ouvert un placard métallique ; sur des cintres accrochés à une tringle, des sous-vêtements de sport étaient accrochés ; mais la jeune fille les dédaigna, elle prit sur une étagère deux shorts très courts et très larges, et deux débardeurs ornés de gros numéros, comme en mettent les athlètes qui s'entraînent sur les stades. Ces vêtements de sport étaient froissés et imprégnés d'une vieille odeur de sueur et d'embrocation.

Abasourdie, Mary déploya le short que lui avait passé son amie. Deux taches rouges marbrèrent ses joues.

— Mais... Martha... ce truc est immense... on va tout me voir, si je fais des mouvements...

Mais, sans l'écouter, Martha retirait sa jupe. Dessous elle portait des bas fumés qui s'arrêtaient à mi-cuisses, simplement maintenus par des élastiques, et une culotte très sexy à travers laquelle on voyait sa toison sexuelle. Elle retira ensuite ses vêtements du haut, et même son soutien gorge. Elle massa d'un geste nerveux ses seins nus dont les pointes étaient dressées et déploya le débardeur en adressant un sourire crispé à Mary. « Allez, dépêche-toi... » fit-elle, avant d'enfiler le débardeur. Il était si large qu'il pendait sur elle comme une tunique

et qu'on pouvait voir ses seins sur les côtés, quand elle levait les bras. A contrecœur, Mary dégrafa sa jupe et la laissa tomber à ses pieds. Elle nota que Martha retirait sa culotte avant d'enfiler le short de sport. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle se souvint qu'elle-même n'en portait pas sous sa jupe ; sa culotte était dans le sac qu'elle avait laissé sur le canapé, dans l'appartement ; elle l'avait retirée dans les toilettes d'un café, avant de se rendre à son rendez-vous avec Martha.

— Ma culotte... elle est dans mon sac, Martha...

— Pas besoin de culotte là-dessous, idiote... on va transpirer, ce serait malsain...

D'une main décidée, Martha lui abaissa sa jupe et l'obligea à l'enjamber. Pendant que Martha accrochait les deux jupes sur des cintres, Mary s'empressa d'enfiler le short. Ses tempes battaient et son visage était brûlant, mais une ivresse bizarre, une curiosité dévorante l'envahissaient... Elle roula le haut du short sur les côtés, pour qu'il ne descende pas trop bas. Il était si large qu'elle sentait l'air assez frais de la pièce remonter du plancher, par en dessous, et lui lécher la fente. Elle savait qu'elle était déjà toute mouillée. Elle retira le haut de ses vêtements, et les passa à Martha qui les disposa sur des cintres, avec soin, évitant de les froisser.

Ensuite, les deux jeunes filles se regardèrent ; Mary était cramoisie, et Martha arborait un sourire faux. Elle désigna leur image, dans un des miroirs et pouffa.

— On a vraiment de drôles d'allures, non ?

— Et alors ? fit la voix de Bob Picard. Vous n'êtes pas ici pour faire un défilé de mode, hein ? Faut avoir des trucs très amples, qui collent pas au corps, pour faire de la gym...

Elles se retournèrent avec un petit cri. Il se tenait derrière le cheval d'arçon, auquel il s'accoudait, son verre à la main, et ses yeux examinaient avidement ce que les vêtements lâches révélaient de l'anatomie des deux jeunes filles. Mary se demanda s'il était là depuis longtemps, s'il avait assisté à leur déshabillage. Elle éprouva un bref vertige. Martha la poussa devant elle avec un rire strident.

— Mais Bob... ces trucs sont atrocement indécents... supposons que vous nous fassiez faire des abdominaux... par exemple... sur des tapis de sol... vous allez *tout* nous voir quand on écartera les jambes...

— Et alors ? fit Bob, en posant son verre sur le cheval ; ça n'a jamais rendu un homme aveugle, hein ?

— On n'a qu'à pas faire d'abdominaux, s'empressa de dire Mary qui s'efforçait de se cacher partiellement en croisant ses bras sur sa

poitrine.

— Pas d'abdominaux! Tu veux rire... Vous l'entendez, Bob ?

Mary remarqua à quel point Martha avait changé de comportement, vis-à-vis de l'entraîneur ; elle le traitait maintenant avec une déférence certaine, et paraissait le craindre... un peu comme si elles eussent vraiment été des collégiennes et que lui, Bob Picard, eût été leur professeur de gymnastique. D'ailleurs, depuis qu'elles étaient en tenue et qu'elles se tenaient devant lui, attendant ses ordres, lui-même semblait avoir pris de l'assurance.

— On va voir ça, grommela-t-il. Approchez un peu... ce ne sera peut-être pas nécessaire pour une première séance... mais c'est à moi d'en juger...

Les deux jeunes filles s'avancèrent vers lui, mal à l'aise.

— Fais voir ton ventre, Martha.

Avec diligence, Martha souleva son débardeur au dessus du nombril. Le visage fermé, Bob lui tâta les abdominaux. « Vous avez les doigts glacés... Bob... vous me chatouillez... » « Tiens-toi tranquille... » Tranquillement, devant Mary médusée, il baissa le short de Martha à mi-cuisses, découvrant son sexe. Elle resta absolument passive, se contentant d'adresser une petite grimace contrite à Mary. Bob s'agenouilla et continua à lui tâter le ventre, doucement. La peau de Martha s'était couverte de chair de poule. Le nez de l'entraîneur se trouvait à la hauteur des poils pubiens de la jeune fille et ses yeux, pendant qu'il lui tâtait les abdominaux, scrutaient la touffe frisée. Les cuisses de Martha n'étaient pas tout à fait jointes et il lui voyait certainement une bonne partie de la vulve. Il se redressa au bout d'un moment et laissa Martha se reculotter toute seule, ce qu'elle fit à la hâte.

— Et Mary... vous lui vérifiez ses abdos, à elle aussi.

— Viens ici, Mary...

Mary s'avança, plus morte que vive. Elle tressaillit de surprise quand Bob lui prit les seins dans ses mains à travers le débardeur. Elle jeta un regard désemparé à Martha qui lui fit signe de ne pas bouger. « Je vais d'abord vérifier un peu les mammaires... » dit Bob, en palpant les seins dodus de l'adolescente. Du pouce, il effleura les mamelons qui grossirent sur-le-champs. « Tu permets, Mary... je me rends pas bien compte... » Sans attendre son accord, il tira sur l'échancrure de l'immense débardeur et les seins de Mary apparurent dans la lumière froide des néons. Leurs pointes étaient dressées, et les aréoles crispées par le froid... ou par l'émotion. Bob regarda avidement les deux

globes de chair, puis, sans se presser, il les prit dans ses mains et les palpa avec douceur. Honteuse, Mary ferma les yeux. Elle ne put masquer un tressaillement quand les doigts de l'entraîneur lui pincèrent doucement l'extrémité des mamelons. « Ils sont fermes... élastiques... » dit Bob, d'une voix rauque, en massant avec une satisfaction visible les belles poires de chair tiède. « Ils réagissent bien... » Il caressa un moment les seins de Mary, il paraissait apprécier de plus en plus leur contact... au point que Martha en marqua un peu de dépit.

— Vous les avez assez touchés, Bob, maintenant... vous la gênez.

— Mais pas du tout, fit Mary... il faut bien qu'il se rende compte.

Martha pinça les lèvres. Comme à regret, Bob lâcha les seins de Mary.

— Celle-là, fit Martha, du moment qu'on la pelote, elle est toujours d'accord.

Mary lui jeta un regard outré. Bob intervint dans la querelle naissante.

— Martha, j'aimerais bien que tu nous dispenses de tes commentaires, fit-il en grossissant sa voix. Tu connais mes conventions. Quand des filles acceptent de faire de la gymnastique dans cette salle, sous mes ordres... Elles font tout ce que je leur dis de faire. Et elles ne disent rien. C'est compris ? Le maître, c'est moi, je voudrais que tu ne l'oublies pas ! Je suis peut-être le copain, quand je suis à côté, mais ici, dans ma salle de gym, il n'y a plus de copain. Vous me devez l'obéissance la plus aveugle. Et le respect !

— Excusez-moi, Bob, fit Martha, en prenant une voix contrite. (Jouait-elle la comédie ou avait-elle vraiment peur ?) Cela ne m'arrivera plus...

— Parfait. Je vais m'occuper de vos lombaires, maintenant...

— Les lombaires, expliqua Martha à Mary, ce sont les fesses... Retourne-toi pour qu'il les examine...

Elle prit Mary, hagarde, par le coude, et la fit pivoter.

— Regardez, Bob, qu'en pensez-vous ? Elles sont un peu molles, non ?

Traîtreusement, elle baissa le short de son amie, exhibant son derrière nu. Mary eut un cri étranglé. Elle pouvait voir son cul joufflu dans la glace la plus proche. Elle vit également que Bob s'accroupissait derrière elle. Elle frissonna longuement... Il posa ses mains sur ses fesses et écarta les deux hémisphères de chair moite. Martha s'était

accroupie à côté de lui et lorgnait, elle aussi, l'entrefesse de Mary. Quittant momentanément son air sérieux, Bob lui adressa un sourire ravi et cligna de l'œil en montrant du doigt l'anus de Mary. Puis celle-ci sentit qu'il écartait un peu plus les joues de son postérieur ; les lèvres de son con suivirent le mouvement. Elle eut un petit gémissement désolé. « On ne bouge pas ! » dit Bob, d'une voix sévère. « N'oublie pas nos conventions... Il faut que je me rende bien compte... » Ignoraient-ils vraiment qu'elle pouvait les voir dans la glace, ou s'en fichaient-ils. Quoiqu'il en fût, les deux complices (car ils étaient complices, cela ne faisait aucun doute, maintenant) étaient trop occupés à regarder se crispier peureusement sa corolle anale pour penser aux miroirs. Martha avait posé une main sur sa bouche et elle riait silencieusement, en regardant le visage de Bob Picard qui avait repris son air sérieux et fronçait les sourcils en examinant l'anus de Mary.

— Alors ? fit Martha d'une voix étranglée... comment vous le trouvez, m'sieur ?

— Tu veux parler de ses lombaires ? fit Bob, en palpant les fesses élastiques de Mary. Ils sont un peu mous... mais ça peut se rattraper, les filles... je vais vous montrer les mouvements qu'il faut faire...

Il s'était relevé. A la hâte, Mary remonta son short. Elle était si rouge que son visage la brûlait.

— Et les miens, m'sieur ? fit Martha, en affectant un comportement de gamine qui fait de la lèche au prof. Comment vous les trouvez, m'sieur ?

Effarée, Mary la regarda qui se retournait et se penchait vers l'avant, fléchissant la taille, pour leur montrer sa croupe. Elle avait saisi son short très lâche des deux mains et elle le tirait vers le haut, le faisant entrer dans la raie de ses fesses, les exhibant ainsi entièrement. Elle avait le visage rouge, elle aussi, maintenant, et ses yeux luisaient.

— Qu'est-ce que vous en pensez, m'sieur, de mes lombaires à moi ?

Ecartant le short de côté, elle dévoila entièrement son entre-fesse. Elle se pencha un peu plus et prit ses fesses à pleines mains, les ouvrant avec impudeur, révélant son anus. Elle pouffa nerveusement, et son trou s'ouvrit alors, comme si elle poussait du dedans pour péter. Mais aucun bruit n'en sortit.

— Vous le voyez bien, m'sieur ? Comment vous le trouvez ?

— Tu es une petite impudique, Martha, fit Bob, d'une voix un peu rauque. Tu mériterais une punition.

Il s'accroupit derrière elle et posa son doigt sur l'anus.

— Oh M'sieur, fit Martha, d'une voix stridente ; mais qu'est-ce que vous me faites...

— Silence, petite idiote, tonna Bob en tâtant la rondelle ridée. Il faut que je vérifie quelque chose...

Il mouilla le bout de son index et l'introduisit dans l'anus de Martha qui poussa un petit cri scandalisé.

— On ne bouge pas, mademoiselle Mac Manus...

Bob Picard, lentement, enfonça son index dans le rectum de Martha. Dans le miroir, Mary put voir que son amie avait fermé les yeux et qu'elle se mordillait nerveusement les lèvres, ce qui la faisait ressembler à un lapin. Le doigt entra au fond de son cul, puis ressortit. Bob Picard l'essuya sur la fesse de Martha. Son visage était impassible. Il se releva et Martha, qui semblait avoir du mal à garder son sérieux, fit de même et reprit une posture décente.

— Martha, fit alors l'entraîneur d'une voix sévère, je ne te cache pas que je suis assez fâché de ton comportement. Ce n'est pourtant pas la première fois que tu fais de la gymnastique ici. (Mary décocha un coup d'œil rapide à Martha qui baissa la tête ; elle paraissait vraiment gênée, tout-à-coup...) Tu devrais connaître les habitudes de la maison. J'exige de mes élèves une obéissance absolue.

— Mais je suis très obéissante, m'sieur, dit Martha.

— Tu as une attitude dissipée, Martha, je le regrette. Et ça mérite une punition. Es-tu d'accord pour la subir ? Si tu ne veux pas, je ne t'obligerai à rien, tu le sais bien. Je suis un ami de ton frère. Mais nous arrêterons immédiatement cette leçon de gymnastique et vous vous rhabillerez séance tenante. Je n'ai pas de temps à perdre avec des morveuses mal élevées.

— Je ne le ferai plus, Bob, c'est promis.

— Acceptes-tu ta punition ?

— Bien sûr, Bob. Vous pouvez me punir autant que vous le voudrez. Et Mary aussi.

— Mais j'ai rien fait, moi, s'indigna Mary.

— Silence, Mary, tonna Bob. Si j'ai envie de te punir avec elle, c'est à moi d'en décider. Tu n'as pas ton mot à dire.

— C'est pas juste! s'exclama Mary, en défiant Bob du regard.

Une grimace contrariée défigura le beau visage stupide de l'entraîneur.

— C'est moi qui décide ce qui est juste, Mary. Et puisque tu le

prends sur ce ton, tu seras punie avec ton amie. Et ne rouspète pas, ou je double la punition!

Outrée, Mary s'apprêtait à répliquer vertement quand elle croisa le regard de Martha. Les yeux de cette dernière étincelaient de fureur. Domptée, Mary referma la bouche. Un sourire de satisfaction apparut sur les lèvres de Martha qui se tourna vers le « prof » avec un empressement servile.

— Ce sera quoi, m'sieur, la punition ? Vous occupez pas de ma copine, elle fera tout ce que vous lui direz.

Bob fit mine de réfléchir. Ses petits yeux allaient d'une fille à l'autre. En voyant qu'elles avaient pris toutes les deux la même attitude obéissante, il rendit son sourire à Martha.

— C'est bien... je veux bien passer l'éponge pour cette fois... et ne vous infligez qu'une punition symbolique... Pas de fessée, pas de coups de règle... pour l'instant.

Les deux jeunes filles échangèrent un regard alarmé. Bob venait de prendre une grande règle dans le placard et il en frappait doucement le creux de sa paume.

— Comme ces shorts ne vous vont pas du tout, dit-il, en radoucissant sa voix, et que, d'autre part... ils me gênent pour bien voir vos mouvements... vous allez les retirer avant de commencer la séance de gym.

Interloquée, Mary consulta Martha du regard. Celle-ci haussa les épaules, d'un air fataliste, comme pour témoigner de son impuissance à s'opposer aux desiderata de l'entraîneur.

— Mais... tenta faiblement Mary. Vous voulez dire... qu'on le retire entièrement... m'sieur ? (Elle était écarlate.) Qu'on se mette... toutes nues ?

— Mais non, fit Bob, débonnaire. Pas toutes nues. Seulement le bas. Vous pouvez garder vos débardeurs...

— Le cul nu, alors ? fit Martha, les yeux brillants.

— Pourquoi ? demanda Bob, d'une voix dangereusement douce, en frappant sa paume avec sa règle. Tu n'es pas d'accord, Martha ?

— Oh si... fit Martha, mais... (elle eut un petit rire émoustillé et se tortilla)... mais ça va être bizarre, non, de faire de la gymnastique avec le cul nu... devant vous... et de sentir que vous nous verrez... tout, quoi... les fesses, les parties sexuelles... même l'anus, dans certains mouvements...

Les yeux de Bob Picard luisaient.

— Il fallait y réfléchir avant, ma chère. Maintenant, ma décision est prise. Il est certain que si vous avez le cul nu, vous ne pourrez plus me cacher grand-chose de votre intimité... (il ricana d'un air salace) Surtout que j'ai l'intention de vous faire faire des mouvements qui mettront à mal votre pudeur. Mais assez discuté, mesdemoiselles. Retirez ça, et mettez-vous en position.

Tout en parlant ainsi, Bob avait pris dans l'armoire métallique deux tapis de sol qu'il posa devant les jeunes filles. Elles se déculottèrent donc, toutes rouges, et allèrent poser leurs shorts sur les étagères. Elles pouvaient se voir, marchant le cul nu sous leur débardeur, dans les glaces. Mary avait retiré ses bas et enfilé à la place de grosses chaussettes noires en laines qu'elle avait trouvées dans le placard. Martha, elle, avait gardé ses bas fumés qui lui arrivaient à mi-cuisses. Le contraste des bas et des chaussettes sombres avec la chair pâle des fesses et des ventres, le fait que le haut de leur corps fût encore vêtu, fut-ce de façon sommaire, rendaient encore plus obscène l'exhibition des culs blancs et joufflus et des parties sexuelles des deux jeunes filles.

Quand Bob leur demanda de se tenir debout devant leur tapis de sol et d'écarter les jambes largement, elles ne purent s'empêcher de lorgner sournoisement vers les miroirs. Le spectacle des poils qui ressortaient sur la chair blanche, et celui des fentes roses qui s'entrouvraient dedans était proprement scandaleux et cela les emplit aussitôt d'une excitation malsaine. Un trouble délicieux se répandit dans leurs corps alanguis et elles eurent le même frisson scandalisé quand elles entendirent Bob leur ordonner :

— Maintenant... vous allez vous mettre à quatre pattes... ou plutôt, sur les genoux et sur les coudes... et vous allez creuser les reins... en posant le front par terre... c'est excellent comme exercice pour la colonne vertébrale... non, non, idiotes, tournez vous dans l'autre sens... ce ne sont pas vos têtes et vos épaules qui m'intéressent... tournez moi le dos avant de vous accroupir... voilà... comme ça... et ouvrez bien les cuisses, surtout toi, Mary, regarde Martha, elle, comme elle les écarte bien... suis son exemple! Ce n'est pas le moment de jouer les pudiques!

Mary lança un coup d'œil vers son amie. Elle ne pouvait rougir davantage aussi se contenta-t-elle d'ouvrir la bouche. On ne pouvait, en effet, être plus impudique que Martha. Elle écartait tellement les genoux et se cambrait d'une façon si canaille qu'on pouvait voir, sous son anus déployé, la vulve tout entière, largement bâillante. Visiblement, cela lui faisait de l'effet, de montrer son con de cette façon, car toute l'entaille de muqueuses était d'un rose ardent et luisante de mouille. En outre, le clitoris était entièrement dégagé.

— Comme ça, m'sieur ? demanda-t-elle, en reprenant sa voix de petite fille ; vous le voyez bien, comme ça... je suis assez ouverte ?

— Ça pourra aller, dit Bob, en s'accroupissant pour mieux jouir du spectacle indécent.

L'entrée du vagin s'ouvrit brusquement, comme par l'effet d'un spasme irréprensible, et une grosse goutte de bave transparente en coula et tomba sur le tapis de sol.

— Oh... fit Martha... m'sieur... c'est quand même une pose si inconvenante... ça me fait tout drôle...

— Ne bouge pas, surtout, reste comme ça. (La voix de Bob Picard était rauque.) A ton tour, Mary... mets toi dans la même position.

Affectant d'avoir la mort dans l'âme, mais terriblement excitée à l'idée de s'exposer d'une manière aussi cochonne, Mary s'agenouilla sur le tapis de sol et posa sa joue dessus. Son visage était tourné vers celui de Martha. Martha lui cligna de l'œil à l'insu du professeur. Mary pinça les lèvres ; elle sentait un rire nerveux, maladif, monter en elle. Elle écarta largement les genoux et sentit les lèvres de son sexe se décoller. Elle creusa les reins pour montrer son anus et son con au professeur. Elle l'entendit prendre sa respiration très fort. Un vertige s'empara d'elle. Elle poussa dans son ventre pour faire ouvrir son anus. Elle sentit que le vagin suivait le mouvement, qu'il s'arrondissait. Elle en tremblait de bonheur. Bob ne regardait plus Martha, c'est derrière elle qu'il s'était accroupi, maintenant.

— Vous êtes drôlement poilue, mademoiselle Prentiss, chuchota-t-il. C'est une vraie forêt vierge, dites donc...

Martha eut un petit rire moqueur. Mary poussa un petit cri.

— Silence, tonna Bob Picard.

Sa main s'était posée sur la vulve tiède et mouillée de Mary. Elle se mordit le bras. Les doigts démêlaient ses poils embrouillés et séparaient les lèvres de chair. Les doigts atteignirent les muqueuses, et commencèrent à les masser en suivant le tracé de la fente. La jouissance affleurait par ondes brûlantes dans la chair pâteuse du con. Bob Picard prit toute la vulve dans la main et la comprima pour bien l'obliger à s'ouvrir. Les chairs internes de la moule se répandirent dans sa paume, y adhérant dans une sorte de gros baiser visqueux ; il appuya un peu plus et le vagin fit ventouse ; quand il décolla sa main, ça fit un clapotement. Il recommença à plusieurs reprises, de plus en plus vite. C'était comme s'il avait « donné une fessée à son con » pensa Mary, sauf qu'il ne décollait que la paume, à chaque coup, les doigts restant appuyés à l'intérieur de la vulve, dans la partie supérieure de la

fente, et comprimant les nymphes et le clitoris.

Au bout d'un moment, la vulve soumise à ce traitement émollient s'était entièrement liquéfiée, et le plaisir, un plaisir avilissant, démoralisant, d'autant plus exquis, faisait se trémousser d'impatience Mary. Ce salaud savait tripoter les femmes... Il devait la rendre folle, sa vieille Maggy. Maintenant, les doigts massaient délicieusement l'olive durcie du clitoris et des frissons irradiaient le ventre et la poitrine de Mary. Elle frottait les bouts de ses seins sur le tapis de sol, à la cadence des balancements que lui imposait la main qui fouillait rythmiquement son con béant. Elle s'était à peine rendu compte que Bob Picard lui avait enfourné son pouce dans le vagin, et qu'il lui pinçait en tenaille toute la vulve, sans cesser de lui masser le clitoris d'un petit tournicotement particulièrement efficace...

— Oh Bob... m'sieur Bob, geignit Mary... mais qu'est ce que vous me faites...

— Si mon frère nous voyait, Bob, suffoqua Martha d'une voix que le plaisir épaississait... oh... oui, Bob oui... comme ça...

— Silence, gourgandine...

Martha émit un glapisement. Mary, dont les doigts du moniteur écarquillaient largement la corolle vulvaire, et qui était au bord de l'orgasme, jeta un regard surnois dans le miroir le plus proche. Elle put constater alors que Bob Picard fouillait simultanément les vulves des jeunes filles ; il s'était agenouillé entre les deux tapis de sol, mais avec assez de recul pour pouvoir voir les deux cons qu'il explorait et qu'il masturbait de chaque main. Ses yeux allaient d'un calice velu à l'autre, et ses doigts ne restaient pas en repos. Il martelait les orifices vaginaux de la paume, des deux côtés, de la même façon, enfilait de la même façon deux doigts réunis au fond des vagins offerts, pinçait de la même manière les clitoris dardés des deux adolescentes...

Sa bouche était ouverte et une expression songeuse figeait ses traits. Entre les pans du peignoir dont la cordelière était dénouée, la bite, décalottée, dressait son gland rosâtre aux reflets mauves vers le plafond.

Un liquide transparent suintait du méat et luisait sur la hampe du pénis, comme la bave d'un escargot.

— Est-ce que vous serez dociles, maintenant, mesdemoiselles ? demanda-t-il d'une voix crispée, en pinçant la chair baveuse des deux moules, après avoir enfourné son pouce dans les vagins dilatés des deux filles ; ou faut-il que je vous punisse davantage.

— Nous ferons tout ce que vous voudrez, Bob, dit Martha d'une voix

presque hystérique. Tout... Pas vrai, Mary...

— Oui, m'sieur... on obéira... vous pourrez tout faire...

— Je veux avoir la libre disposition de vos corps, c'est compris ? Tous vos orifices... entendu, Martha ? Et toi, Mary...

— Oui, m'sieur... répondirent en chœur les deux amies.

— C'est bon... Restez donc comme ça... ouvrez bien les fesses... faites les grenouilles...

Elles obéirent. Elles outrèrent d'une façon caricaturale et positivement grotesque l'obscénité de leur pose. Les lèvres de leurs vulves étaient révoltées, et des filets de mouille en pendaient, accrochés aux poils. Elles l'entendirent fouiller dans le placard. Levant la tête, elles le virent revenir avec deux grosses tiges caoutchoutées noires, de l'épaisseur d'une grosse saucisse et d'une trentaine de centimètres de long. Il se remit entre elles et leur introduisit ces objets cylindriques dans le vagin, en les faisant tourner lentement sur eux mêmes comme des vis. Les deux jeunes filles haletaient. Quand les cylindres furent à demi enfournés, Bob Picard les poussa entièrement à l'intérieur, d'un coup brutal, et elles hurlèrent en se cabrant, délicieusement violées.

— On ne bouge pas, hurla Bob Picard. Et on ne dit rien. Ou alors, on dit : « merci monsieur ».

— Merci, m'sieur, gémirent les deux amies.

Il les pistonnait des deux mains ; les godes entraient et sortaient avec toutes sortes de clapotements et de bruits visqueux. Elles obtinrent leur orgasme presque en même temps et se plaignirent longuement, d'une voix affolée. Mary se mordait le gras du bras jusqu'au sang, quant à Martha, elle avait ouvert la bouche et léchait le tapis de sol, les yeux stupides. Ni l'une ni l'autre ne réagirent quand Bob Picard les photographia ainsi. Il prit plusieurs polaroids sans qu'elles changent de pose. Enfin, elles l'entendirent poser son appareil.

— Vous pouvez vous lever, maintenant, mesdemoiselles... nous allons passer à la suite des exercices.

— Comment ? fit faiblement Mary, en se relevant, tirant pudiquement son débardeur au bas de son ventre pour cacher les poils de son con... ce n'est pas fini ?

— Fini ? gloussa Martha, en se relevant, le visage tout alangui. Tu veux rire, Mary. La séance commence à peine... Mais dites-moi, Bob, je n'ai pas rêvé. Vous avez bien pris des photos de nos culs ? Cela n'était pas dans nos accords...

— Pas des photos, voyons. Ce sont juste des polaroïds... vous pourrez les emporter à la fin de la leçon... c'est pour que vous puissiez juger vous-mêmes à quel point vos positions étaient *incorrectes*... Venez ici... nous allons étudier le problème ensemble.

Elles s'approchèrent de lui avec une certaine réticence. L'idée de voir des photos des parties les plus intimes de leurs personnes leur procurait une émotion bizarre.

CHAPITRE X

NOUVEAUX EXERCICES DE GYMNASTIQUE : LES ANNEAUX, L'ASSOUPPLISSEMENT « INTERNE »

— Venez par ici, leur dit Bob Picard, nous serions mieux pour étudier vos défauts. Asseyons-nous tous les trois...

Il les conduisit vers une chaise isolée, qui se trouvait entre les barres parallèles et les anneaux. Il s'assit dessus, le visage sévère.

— Et nous, m'sieur ? Ou s'assit-on ? lui demanda Martha en se tortillant.

Bob Picard écarta les cuisses... ce qui fit s'ouvrir son peignoir et découvrit ses parties sexuelles. Martha pouffa d'une voix aiguë en poussant Mary, qui rougissait à nouveau, du coude. Elle lui montra du doigt la grosse bite érigée dont le gland rougeaud était entièrement sorti et pointait vers le plafond. Les sacoches velues des couilles brunâtres pendaient lourdement entre les cuisses de l'entraîneur.

— Hola, on vous voit tout, m'sieur, s'écria-t-elle d'une voix parodiquement puérile.

— Ça suffit, Martha, cria Bob en fronçant les sourcils. Tu n'es qu'une petite dévergondée... et si tu continues je vais être obligé de sévir sérieusement.

Il fit mine de rabattre son peignoir, mais sa bite resta dehors, érigée entre les deux pans. Martha baissa la tête, dominant à grand peine son fou-rire.

— Venez vous asseoir ici, leur dit Bob Picard.

Il leur montra ses genoux.

— Sur vos genoux, m'sieur ? avec nos culs nus ? est-ce bien convenable ? objecta hypocritement Martha en glissant un regard surnois vers les couilles du moniteur qui reparaissaient, car il écartait à nouveau les cuisses pour leur faire de la place.

— C'est à moi de juger de ce qui est convenable, leur dit Bob. C'est moi, l'adulte. Vous, vous n'êtes que de sales gamines...

Intimidées, elles s'approchèrent et se glissèrent, l'une en face de l'autre, entre les cuisses écartées de l'entraîneur. Elles s'assirent sur les muscles hypertrophiés de l'ancien footballeur. En sentant ses fesses nues sur les poils de Bob, Mary frissonna délicieusement. Elles s'étaient assises du bout des fesses, et il les tira en arrière, pour les

obliger à s'asseoir complètement. Elles sentirent alors les fentes humides de leurs vulves et leurs entre-fesses moites adhérer à la chair dure et velue du colosse.

— Mieux que ça, mesdemoiselles, fit Bob Picard, je sens que vous êtes crispées, détendez-vous... laissez-vous aller... il faut être souple pour faire de la bonne gymnastique...

Tenant les polaroïds dans une main, il flatta de l'autre les poils du sexe de Mary qui lui décocha un regard scandalisé.

— Soulève un peu plus le cul et va vers l'arrière... comme ça... ouvre bien les cuisses... c'est très important, pour une jeune fille, de bien savoir ouvrir les cuisses... tu comprendras pourquoi quand tu seras grande...

Du bout des doigts, il lui ouvrit la fente et toucha le clitoris qui pointait.

— Dis donc, chuchota-t-il à son oreille (abasourdie, Mary constata que Martha ne paraissait rien remarquer) ta fente est bien ouverte, Mary, petite cochonne. Et ta petite fève est bien dure! Est-ce que ça te donnerait des idées, par hasard, de faire de l'éducation physique ?

— Et ces photos, m'sieur ? demanda enfin Martha. Elles sont sèches ?

Bob Picard retira vivement sa main d'entre les cuisses de Mary et prit une expression grave.

— Voilà, voilà... fit-il.

Il déploya les polaroïds comme des cartes à jouer et laissa Martha en choisir une. Dès qu'elle y eut jeté les yeux, elle pouffa d'une voix stridente.

— Oh m'sieur, s'écria-t-elle. Vraiment, vous alors... comment avez-vous osé nous prendre en photos de cette façon ? C'est proprement scandaleux... je ne sais plus où me mettre...

En se trémoussant sur la cuisse de Bob Picard, elle tendit la photo incriminée à Mary qui se pencha avidement pour la regarder. Un flot de chaleur lui monta au visage. C'était son cul qu'on voyait, sur le polaroïd. Son cul en couleur... largement ouvert... on voyait l'anus... et la fente du con... toutes les chairs du dedans... C'était positivement obscène.

Mine de rien, pendant qu'elles regardaient cette photo scandaleuse, Bob Picard, les prenant par la taille, les faisaient remonter sur ses cuisses pour qu'elles soient tout contre lui. Ensuite, ayant remis tout le jeu de photos à Martha, il fit remonter sa main le long de leurs corps

et pris de chaque côté un de leurs petits seins en serrant les filles contre lui. Elles étaient toutes moites, et brûlantes. Silencieuses, elles échangeaient les photos et chuchotaient en poussant des petits soupirs horrifiés, pendant qu'il leur titillait les pointes des mamelons.

— Quand même... s'exclamaient-elles... quelle honte... si mon père voyait ça... lui qui croit que je suis en train de faire des maths...

— Et mon frère... qui a en vous une confiance absolue, m'sieur!

Mais malgré ces protestations, elles s'alanguissaient de plus en plus et échangeaient sournoisement des regards ravis. La mouille coulait de leurs chattes sur les cuisses de Bob, et comme son peignoir s'était à nouveau entièrement ouvert quand il les avait assises directement sur ses cuisses, sa bite pointait entre les deux jeunes filles et par moments, en échangeant leurs photos avec des petits gloussements terrifiés, elles la frôlaient du dos de la main... Elles faisaient mine de ne rien remarquer, malgré les soubresauts de la grosse saucisse tiède, et Bob lui-même gardait un visage absolument impassible.

— Vous pouvez remarquer, commença-t-il, que vos positions ne sont pas très correctes...

— Dans quel sens vous entendez le mot « correct », m'sieur ? fit innocemment Martha, en posant, aussi innocemment sa main sur le gland découvert de Bob Picard qui tressaillit.

Il toussa pour s'éclaircir la gorge. Comme Martha le dévisageait, avec l'expression attentive d'une élève qui écoute son professeur, elle ne parut pas remarquer ce que ses doigts faisaient machinalement. Et ses doigts tripotaient légèrement le gros gland de chair brûlante, tournaient autour, l'effleuraient, le serraient, le lâchaient... bref, ne le laissaient pas en paix...

— Au deux sens du mot, mademoiselle Martha, fit Bob d'une voix gourmée. D'abord, elles sont indécentes... regardez donc de quelle façon éhontée vous ouvrez vos petits culs... on vous voit tout, le trou du cul, le vagin... même le clitoris...

— Mais, m'sieur...

— Silence, Martha, quand je parle. On n'interrompt pas son professeur...

Martha grimaça et referma la main autour de la bite, tirant la peau vers les couilles pour faire se gonfler le gland qui arrondit son « cou », comme un cobra en colère. Un peu jalouse, Mary, aventura ses doigts à son tour vers la muqueuse découverte et la caressa. Le contact de cette peau suave comme celle d'un bébé, et qui paraissait brûler de fièvre, lui procura une violente satisfaction. Elle emprisonna le gland

de ses petits doigts et commença à le masser de bas en haut, pendant que Martha, elle, caressait les couilles de Bob. Celui-ci commençait à haleter... et le débit de son élocution se précipita...

— Ceci... ne serait pas important... après tout, j'en ai vu d'autres... mais pour en revenir au plan de la gymnastique pure... vous pouvez constater vous-même que vous manquez de souplesse... et d'élégance... de féminité, en quelque sorte...

— Vous trouvez vraiment, m'sieur ? Moi, je vous trouve très féminines, sur ces photos... (elle pouffa d'une voix artificielle en montrant un des clichés à Mary qui branlait doucement la grosse bite du colosse) On risque vraiment pas de nous prendre pour des hommes...

— Tu n'y comprends rien, fit Bob Picard, en prenant une voix agacée. Mary... descends de là... et va reprendre la position...

Un peu déçue, Mary lâcha le pénis que Martha s'appropriait immédiatement. Elle alla s'accroupir sur le sol devant Bob et sa cavalière. L'idée de s'exhiber à nouveau, pendant qu'ils se tripoteraient derrière elle, en la regardant, la frustrait et l'excitait en même temps. Elle était surtout honteuse de leur montrer à quel point elle avait mouillé. Quand elle posa le front sur le sol en ouvrant les fesses, elle entendit Martha suffoquer. Il y eut un silence, comme s'ils s'embrassaient sur la bouche. Elle pouvait entendre un mouvement régulier ; sans doute, en embrassant Bob, Martha le branlait-elle. Enfin, elle gloussa, d'une voix langoureuse...

— Oh... vraiment Bob... qu'est ce que vous nous faites pas faire... regardez donc cette pauvre idiote qui nous montre son cul... on lui voit tous les poils... regardez comme elle est ouverte...

— Tais-toi, Martha, groupa Bob Picard. Et toi, Mary... ouvre encore plus les cuisses, si tu peux... il faut que ce soit très « féminin »...

Les oreilles bourdonnantes, Mary obéit. Ils purent voir, alors, à quel point elle était trempée.

— Elle est marrante, hein ? chuchota Martha. Et vous savez, Bob, vous n'êtes pas le premier avec qui je lui fais faire de la gymnastique... vous pouvez lui faire tout ce que vous voulez, hein, elle fait tout ce que je veux.

— On est ici pour travailler, dit Bob. Ces sornettes ne m'intéressent pas... je vais vérifier ta « souplesse interne », Mary... surtout ne te crispe pas, hein ?

— Bien m'sieur... fit Mary.

Bob et Martha s'accroupirent derrière elle et Bob lui entra

doucement son doigt dans le vagin. Cela glissa tout seul, jusqu'au fond. Mary soupira de bonheur et leva un peu plus le cul. Il retira son doigt.

— L'autre côté, maintenant, fit Bob. Sois très féminine, surtout.

— Bien m'sieur... fit Mary d'une voix rauque.

Elle retint son souffle. Très légèrement, le doigt de Bob se mit à tourner autour de son trou. Il l'effleurait à peine et ça la chatouillait terriblement, aussi son trou s'ouvrait-il... Alors, Bob se mit à frotter doucement l'orifice, puis il appuya et, tout naturellement, son gros index entra dans le cul de Mary. Elle gémit d'une voix sourde et un goût de poussière entra dans sa bouche. Pour étouffer son gémissement, elle avait collé ses lèvres au plancher. La tête de Mary bourdonnait, elle se sentait sur le point de s'évanouir. Lentement, le doigt glissa hors d'elle... la laissant affreusement « vide ».

— Vous alors, m'sieur... fit Martha. On peut dire que... vous en profitez...

— Tais-toi, idiote. Tu n'y comprends rien...

Il avait glissé sa main retournée sous la vulve de Mary et la titillait maintenant par devant. Il ne parut pas s'émouvoir de la sentir aussi mouillée. « Plus souple... répétait-il... plus féminine... plus ouverte... voilà... comme ça... tu vois, Martha, comme elle a bien compris la leçon... prends en de la graine... regarde comme elle est ouverte...

— Ouais... fit Martha, d'un ton dépité. On pourrait lui enfiler toute la main...

— Ce n'est pas beau d'être jalouse, Martha, dit Bob.

Pendant quelques instants il tripota la moule béante de Mary de cent façons différentes ; jamais encore la jeune fille n'avait éprouvé de telles sensations ; tantôt Bob Picard lui massait les grandes lèvres, sur toute leur longueur, tantôt il lui asticotait le clitoris, tantôt il s'occupait des petites lèvres et du pourtour du vagin... Puis il empaumait toute la motte et enfilait son pouce dans l'anus de Mary, pour la soulever doucement de terre, la tirant vers le haut, l'obligeant à déplier les jambes...

C'est de cette façon qu'il la remit finalement sur pied. Titubante, cramoisie, Mary n'osait pas le regarder. A nouveau, comiquement, elle tirait son tricot vers son bas-ventre et gardait la tête basse. Elle était un peu frustrée, car il l'avait remise sur pied au moment où elle allait avoir un orgasme prodigieux. A croire qu'il l'avait fait exprès... lui jetant un regard vindicatif, elle crut remarquer en effet une expression narquoise sur le visage de l'entraîneur.

— C'est mon tour, maintenant, m'sieur ? demanda Martha.

Toute joyeuse, sans attendre la réponse du moniteur, elle alla s'accroupir à l'endroit que venait de quitter Mary. Non seulement elle prit d'emblée la position la plus provocante qu'elle pût, le front posé sur le sol et cambrée bestialement, mais elle poussa l'obscénité jusqu'à saisir ses fesses à pleines mains en les écartant de toutes ses forces... ce qui fit s'écrouiller son anus et remonter la vulve vers les fesses...

— Tu es en progrès, dit Bob, en clignant de l'œil à Mary, et il lui montra la grosse moule de Martha, déformée par la traction qu'elle exerçait dessus verticalement.

Il prit la main de Mary et lui referma les doigts sur sa bite. Puis il fit se mouvoir sa main. Les yeux fixés sur la moule de sa camarade, Mary commença à le branler doucement. Bob pointa son doigt entre les lèvres du con et Martha poussa un cri de surprise.

— Oh oui... m'sieur... frottez-moi là... frottez bien...

Une grimace bizarre crispa le visage de Bob et ses yeux devinrent fixes. Il s'agenouilla derrière le cul de Martha et repoussa la main de Mary. Il prit sa bite et la dirigea vers l'entaille baveuse de la moule.

— Oh m'sieur... qu'est-ce que vous faites... haleta Martha en se tendant sur les genoux pour qu'il puisse mieux l'emmancher.

— Mais rien, idiote, ne parle donc pas tout le temps... je vérifie ta « souplesse interne »...

— C'est votre doigt, m'sieur ? Tu as vu ce qu'il me fait, Mary... c'est une honte, non ? C'est bien son doigt, au moins...

Un genou à terre, l'autre levé, Bob s'introduisit lentement dans le vagin de la jeune fille. Il cligna de l'œil à Mary.

— Mais oui... dit Mary, en rendant son clin d'œil au moniteur... c'est son doigt, Martha... que veux-tu que ce soit...

Bob se retira et plongea à nouveau au fond du con. La mouille gicla sur ses couilles. Martha râla, un pouce dans la bouche. Le moniteur la besogna une dizaine de fois, sans parler, la soulevant de terre sous la violence de ses assauts. Puis il se retira d'un coup et quand Martha, tout hébétée, se remit sur pieds et se retourna, les joues cramoisies, elle put constater que Bob avait refermé son peignoir.

— J'ai pas l'impression que c'était son doigt, dit-elle, d'une voix méfiante. C'était bien gros...

Bob Picard haussa les épaules. « Si, si... fit Mary... je t'assure, Martha... c'était bien son doigt... d'ailleurs, ajouta-t-elle, tout empressée... si tu veux, il peut recommencer avec moi... pour que tu

te rendes compte...

L'idée de se faire baiser par Bob devant sa camarade, tout en feignant de croire que « c'était seulement son doigt » taquinait agréablement son imagination.

— J'ai une meilleure idée, dit Bob. Tu vas passer aux anneaux, Mary...

— Aux anneaux ? (en un éclair elle revit la photo de Maggy, avec le gros crayon qui dépassait du vagin.) Elle jeta un coup d'œil apeuré vers les anneaux qui pendaient derrière elle.

— Enlève ça... dit Bob, en désignant le débardeur.

— Le haut aussi ? minauda Mary, pas fâchée d'exciter la jalousie de Martha. (Elle fit mine d'hésiter, en proie à la pudeur.) Mais je vais être toute nue... m'sieur...

— Et alors ? fit Bob. Ce ne sera pas la première fois que tu es toute nue devant un homme, non ?

Il lui retira lui-même le débardeur. Quand elle fut toute nue, Mary baissa pudiquement la tête. Elle ne savait plus où se mettre. La tirant de son embarras (embarras en partie réel, en partie joué) Bob la prit dans ses bras et l'enleva de terre comme un enfant. Elle ne pesait pas lourd dans ses bras hypertrophiés. Il l'écrasa contre sa poitrine velue, toute nue, et la porta vers les anneaux. Là, il la souleva et lui fit glisser les jambes dedans. Puis il la laissa tomber doucement à la renverse, de façon à ce qu'elle soit accrochée par les genoux. La tête en bas, les oreilles vrombissantes, Mary s'aperçut alors que la bite du moniteur, comme par hasard, se présentait à la hauteur de sa bouche. Son corps se balançait doucement au bout des anneaux, et quand elle revenait vers l'avant, son visage s'écrasait contre les couilles et la bite de Bob. Soudain, elle sentit qu'il l'immobilisait, la tenant par la nuque, et elle ouvrit avidement la bouche pour engloutir la bite qu'il enfilait dedans. Elle s'agrippa des deux mains, renversée, derrière les cuisses dures comme du marbre de l'ex étoile de foot, et se mit à sucer avec délices le gland énorme qui lui emplissait toute la bouche.

Là-haut, entre les anneaux que Bob écartait pour l'obliger à ouvrir les cuisses, les « parties basses » de Mary étaient à l'honneur. Pendant qu'elle le suçait goulûment, Bob lui titillait le clitoris et l'anus. La sensation de la grosse bite qui se gonflait dans sa bouche, l'emplissant d'un aigre goût pisseux, pendant qu'on lui tripotait la moule et le trou du cul la fit soudain défaillir d'un étrange bonheur. Avec jubilation, elle engloutit la lourde bite tout au fond, et la mordit doucement en saisissant les couilles de Bob. Elle crut qu'il allait éjaculer dans sa bouche, et sa langue titilla le méat ouvert qui palpitait. Mais voilà

qu'elle entendit la voir de Martha s'exclamait...

— Oh Bob... vous avez vu... son trou du cul. Il reste ouvert... on dirait une petite bouche... c'est marrant, non ? ça ne vous donne pas des idées...

— Peut-être bien... fit Bob, la voix haletante

Et là dessus, il y eut un bruit de poulies... et les anneaux se mirent à descendre. La bite glissa hors de la bouche de Mary et ses cheveux renversés touchèrent le sol. Elle s'agrippa en criant aux chevilles de Bob. Elle voulut relever la tête, mais méchamment, Martha posa les pieds sur ses cheveux, la clouant ainsi au sol.

— Je la tiens, Bob... allez y...

— Non, cria Mary, le sang à la tête, car en voyant les pieds de Bob la contourner, elle comprit ce qu'il allait lui faire, par derrière.

Et ça ne rata pas.

— Passe-moi la vaseline, là... vite... entendit-elle.

Puis elle sentit qu'on lui mouillait l'anus avec quelque chose de gras et de froid. C'est alors qu'elle eût l'idée de regarder dans un des miroirs et put voir s'y réfléchir son cul renversé dans le sillon duquel Bob faisait descendre sa bite. Elle cessa de crier, la gorge serrée par une angoisse délicate. Dans le miroir, elle vit son anus s'ouvrir, et le museau de la bite s'y insérer. Appuyant sur sa bite de la main, Bob Picard plia les genoux, et la position d'écartement provoquée par l'éloignement des anneaux était telle qu'il n'eût aucun effort apparent là fournir. En un glissement oppressant, Mary sentit la lourde bite descendre dans ses intestins. Presque immédiatement, une giclée de sperme chaud la frappa dans les entrailles et elle hurla de bonheur, en mordant la cheville de l'homme qui l'enculait aussi prodigieusement.

Puis tout son corps s'amollit, et elle tomba des anneaux, comme une lingette mouillée décrochée par le vent.

Sa tête touchait presque le sol, aussi ne se fit-elle pas mal. Elle resta couchée sur le dos, en proie à une jouissance quasiment hystérique, dont les spasmes la secouaient par saccades, pendant que ses intestins, sans qu'elle y fût pour rien, expulsaient le sperme qui giclaient de son anus avec des pets visqueux...

Quand elle fut en état de se remettre sur pied, elle vit que c'était le tour de Martha. Cette fois, la comédie était finie. Martha se faisait baiser de face, elle voulait jouir par les yeux de ce que Bob lui faisait. Elle était debout, adossée au cheval d'arçon et Bob la lui mettait par devant, en la soutenant sous les genoux sous lesquels il avait replié ses coudes.

— Touchez-moi le clito, Bob... vite... touchez le... ne la rentrez pas tout entière, hein... elle est si grosse... voilà... comme ça... mettez-la moi en douceur... y a pas à dire, vous êtes vraiment un as, pour la baise... cette Maggy a touché le bon numéro avec vous... oh vilain... vous me l'avez mise au fond... vous oubliez que je suis une jeune fille... non, non, ça ne fait rien... laissez-la... oh, c'est votre doigt, dans mon cul... on ne fait pas ces choses là à des jeunes filles du monde... tu as vu ça, Mary, comme il me baise bien... ne fais pas cette tête scandalisée. Il t'a bien enculée, toi!

Quand Picard lui lâcha sa giclée, elle se renversa en miaulant dans ses bras. Puis, presque aussitôt, elle redescendit à terre et courut vers le placard pour se rhabiller...

Sidérés par son changement soudain, Mary et Bob échangèrent un regard ahuri.

— J'ai pas le temps de me laver... ma culotte va être pleine de sperme, vilain Bob. Quand je pense que j'ai rendez-vous avec mon petit ami... j'espère que ça aura le temps de sécher... allez, Mary, habille-toi, toi aussi, la séance est terminée. N'oublie pas que ton papa t'attend.

Ce n'est que lorsqu'elles se retrouvèrent dans la voiture, que Martha se souvint brusquement des polaroids.

— Le salaud... il les a gardés... ça m'était complètement sorti de la tête... il faudra que je les récupère, je ne tiens absolument pas à ce que mon cul décore l'album de souvenirs de ce drôle de coco...

Mary fit mine elle aussi, d'être scandalisée. Mais elle se souvenait parfaitement de ce que Bob lui avait soufflé, en confidence, avant de les raccompagner à la porte.

— Reviens toute seule... je te donnerai les photos à toi seule, pas à cette garce... elle serait capable de s'en servir pour te faire chanter... je la connais...

— Pourquoi vous me les donnez pas maintenant...

— Je préfère qu'on se revoie... j'ai des choses à te proposer, on pourra en discuter en tête à tête. Je suis chez moi l'après-midi en général. Téléphone quand même avant de venir... c'est plus prudent!

En clignant de l'œil, il avait tapoté sur la poche de son peignoir de bain où il avait mis les photos. A ce moment cette conne de Martha était trop occupée à se pomponner devant la glace, rafistolant son rouge à lèvres, pour penser à autre chose...

Le cœur de Mary se serra. Aurait-elle le courage de retourner toute seule chez ce satyre ?

CHAPITRE XI

DEUX JEUNES FILLES VICIEUSES SE MASTURBENT EN VOITURE EN DISANT DES COCHONNERIES

A l'instant où la voiture de Martha s'arrêtait le long du trottoir, devant la maison du shérif Prentiss, la pluie qui n'avait pas cessé redoubla soudain de violence.

— Attends un peu que ça tombe moins fort, dit Martha, en coupant le moteur. Le temps de traverser le trottoir, tu vas être trempée comme une soupe.

Mary qui s'apprêtait à sortir referma la portière. Les deux jeunes filles contemplèrent un instant la rue déserte que balayait l'averse. Les Prentiss logeaient dans un quartier assez vieillot, on n'y trouvait aucune enseigne de bar et les rues se vidaient dès que tombait la nuit. Par les fenêtres, on voyait danser la clarté tremblante des téléviseurs.

— Il est mortel, ton quartier, dit Martha, en prenant une lippe dédaigneuse.

Fille d'un avocat huppé Martha habitait à Oak Lodge, le quartier rupon de la ville. Un peu blessée par son ton, Mary renchérit.

— Ne m'en parle pas! Y a rien que des vieux dans le coin, ils sont couchés avec les poules.

C'étaient les premières paroles qu'elles échangeaient depuis un long moment. En effet, pendant tout le trajet, elles étaient restées silencieuses, avec une sorte de gêne qui s'installait entre elles, comme cela se passait presque chaque fois après que Martha avait obligé son amie à coucher avec un nouveau garçon . Il leur fallait un certain temps d'acclimatation, ensuite, pour reprendre leurs rapports habituels.

— Quand même, soupira brusquement Martha, je suis salope, avec toi, Mary. Je t'oblige à faire des cochonneries... tu n'es pas trop fâchée, ma chérie ?

Toute gênée, Mary eut un petit rire et alluma une cigarette.

— Si mon père savait ça, il me tuerait, murmura-t-elle.

— Et le mien, donc, fit Martha. Ne m'en parle pas. Il me collerait en pension jusqu'à ma majorité. Je préfère ne pas y penser...

Elle alluma une cigarette à son tour et brancha la radio de la voiture ; de la musique douce coula dans l'habitacle. Il pleuvait moins

fort, mais elles n'étaient plus pressées de se séparer.

— Quel salopard, ce Bob, s'exclama Martha... Quand j'y repense! Et tu verrais quand mon frère est là comme il se montre respectueux avec moi. Le genre baisemain, et tout... quel fumier.

Une fois de plus, Mary eut son petit rire crispé.

— A quoi tu penses, lui demanda soudain Martha, quand les types commencent à te faire des trucs...

En la voyant rougir, toute gênée, Martha n'attendit pas la réponse. Elle jeta un rapide coup d'œil sur les trottoirs déserts et retroussa sa robe.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui chuchota Mary, interloquée.

— Faut que je m'essuie, j'ai plein de sperme qui coule, dit Martha, en faisant descendre sa culotte le long de ses jambes.

Elle la froissa en boule et la fourra dans le coffre à gants. Puis elle prit un paquet de kleenex et se tourna sur le siège, pour faire face à Mary qui s'était un peu reculée. Elle replia une jambe, posant le pied sur le siège, et lui exhiba sa moule béante.

— Je suis encore tout ouverte, fit elle, en tirant une lèvre de côté pour dévoiler l'entrée du vagin. Regarde ce trou... J'ai jamais vu un type qui avait une bite aussi grosse. Quand il me la met, j'ai l'impression qu'elle remonte jusqu'à ma gorge.

Tout en parlant, elle essuyait le sperme qui dégorgeait du vagin. Une fois que ce fut fait, elle froissa le kleenex et le laissa tomber par terre.

— Tu veux pas me sentir la chatte, Mary ? Dis-moi si elle sent le sperme. J'ai rendez vous avec Ted Chamarra, je dois passer le prendre chez lui, j'aurais pas le temps d'aller me laver chez moi, avant.

— Ecoute, Martha, tu exagères, quand même...

— On doit aller jouer au tennis, dit Martha en prenant une voix de fausset, pendant que Mary, feignant la plus grande répugnance, s'agenouillait devant elle pour lui flairer l'entre cuisse. Et ce salaud va certainement vouloir me la mettre dans le vestiaire.

Martha poussa un petit cri chatouillé. Le nez de Mary frôlait ses poils. Elle se renversa et ouvrit largement sa vulve des deux mains pour l'offrir aux inquisitions de son amie.

Elle s'était remise à mouiller dès qu'elle avait vu que Mary la reluquait. De son côté, celle-ci commençait à s'exciter. La motte de Martha était beaucoup plus rebondie que la sienne, et nettement

moins poilue, ses grandes lèvres étaient très charnues, toutes roses et absolument lisses, tendres comme de la chair de bébé ; en revanche, son clitoris était énorme et gonflé, un vrai clito de branleuse, rien qu'à le regarder pointer on comprenait que Martha se masturbait souvent ; il se dressait impudiquement hors de son petit fourreau. Pendant que Mary le regardait, Martha commença machinalement à agacer les petites languettes roses de ses nymphes...

— Alors ? ça ne sent pas trop fort ? Ted voudra sûrement me lécher. Il me suce toujours le clito avant de m'enfiler... Si je sens le sperme, il va me faire une scène...

— Non... ça sent un peu... mais pas le sperme...

— Touche-moi, touche le moi... rien qu'un peu... sois chic... Je suis encore tout excitée... pas toi ?

— Tu es sûre qu'il n'y a personne dans la rue ?

— C'est le désert... vas-y... fais moi une petite langue... si tu me lèches Ted ne pourra plus rien sentir... nettoie-moi bien tout le dedans... j'ai enlevé le sperme...

Sans se faire prier davantage Mary commença à lui lécher la vulve. Elle avait une petite langue tiède et pointue qu'elle promenait partout dans les replis sexuels. Un sourire satisfait éclaira le visage de Martha et elle remonta l'autre jambe pour lui offrir toutes ses régions basses...

— Touche-moi le trou du cul, en même temps... tu mets le bout du doigt dedans et tu le fais tourner... et suce-moi bien le bouton... je te le ferai, moi aussi, après... oh oui, comme ça...

Tout en lui taquinant l'anus, Mary absorbait tout le haut de la vulve entre ses lèvres, dans une sorte de lent baiser visqueux. Puis, de l'extrémité de la langue, elle martelait la pointe gonflée du clito. A sa respiration hachée, elle sentit que son amie allait jouir. Elle laissa descendre sa langue et la lui enfila à demi dans le vagin. Ici, la chair était moins sensible, plus molle,... Martha reprit un peu ses esprits.

— Je pense à cette garce de secrétaire, tu sais ? dit-elle. Tu te souviens de la façon dont elle a traité cette pauvre Rosamond ? Tu sais, ça m'a donné une idée...

— Quelle idée ? demanda Mary, en levant les yeux sur elle, d'en bas. Elle tenait la vulve ouverte par les lèvres qu'elle distendait.

— On ne parle pas la bouche pleine... la gronda Martha. Suce-moi encore... j'ai envie de jouir dans ta bouche...

Mary se remit à lui sucer le clitoris.

— C'est à propos de Darling, fit Martha. De voir faire Betty avec Rosamond... ça m'a donné envie de faire la même chose avec Darling...

Mary grogna, la bouche collée à la fente baveuse. La mouille coulait du vagin et elle la lappait au fur et à mesure.

Martha traduisit le grognement sceptique de la lècheuse.

— Tu veux dire qu'elle marcherait jamais, Darling ? C'est pas sûr, ma vieille. Il suffit de trouver un moyen de pression... Par exemple, cette histoire de viol. Elle doit s'imaginer que personne n'est au courant puisque le shérif, ton père, a étouffé l'affaire. Mais si on la menace de raconter partout ce qui s'est passé... peut-être qu'elle accepterait bien des choses.

Mary interrompit sa succion.

— J'ai mal à la mâchoire, Martha, pourquoi tu veux pas jouir ?

— C'est parce que je vais avoir mes règles. Quand je vais les avoir, je suis excitée sans arrêt... j'ai beau me branler, j'ai toujours envie... laisse tomber... je suis bien propre maintenant. Je suis sûre que Ted ne sentira plus rien... Il me trouvera peut-être un peu ouverte, mais ça, j'y peux rien...

Mary se rassit et constata que la pluie avait cessé.

— Je vais me finir à la main, dit Martha. Branle-toi avec moi. Tu veux ?

Mary jeta un regard prudent vers la façade de la maison. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées, mais les rideaux étaient tirés. Ses deux cousins devaient être arrivés, sa mère les recevait certainement au salon, ça allait être une de ces soirées mortelles, d'après ce qu'elle savait d'eux c'étaient deux culs bénis, toujours à parler de religion... Avec un soupir, elle remonta sa robe et dénuda son bas ventre. Elle se tourna vers son amie pour lui montrer sa vulve et commença à se fouiller d'un doigt paresseux. D'avoir sucé Martha l'avait émoustillée. Elle était trempée.

— Oui... montre-la bien... j'aime bien qu'on se regarde pendant qu'on se branle... fais comme moi, tripote bien ton clito...

Mary lui obéit. Elle aimait obéir. Elle commença à triturer la petite languette rose qui durcit immédiatement.

— Tu ne penses pas que ce serait une idée marrante d'emmenner Darling de force chez Bob Picard ? Je suis sûr qu'il adorera s'amuser avec ses gros nichons, ce salaud de Bob. Cette Darling, tu ne trouves pas qu'elle ressemble à une poupée gonflable ? Il lui manque même

pas les trous... pour qu'on s'en serve.

Elle rit d'une voix de fausset, artificielle ; ses doigts s'agitaient de plus en plus vite ; son clitoris s'étirait, rouge et tuméfié, un filet de have luisait au bord du vagin...

— Je vais jouir... regarde moi bien... c'est en train de venir... essaie de juter en même temps que moi...

Mary acquiesça de la tête. Elle se sentait honteuse, soudain, et vaguement opprimée, non pas à cause de ce qu'elles faisaient, leurs cochonneries, leurs saletés, mais parce qu'elle pensait à Bob Picard, au fait qu'elle n'avait pas répété à Martha ce qu'il lui avait susurré, son invitation... Elle éprouvait un sentiment de trahison, se sentait coupable. Si Martha apprenait ça, elle lui en ferait baver... Mais elle était terriblement tentée de retourner chez Bob, pour faire des choses avec lui, en tête à tête. Ainsi, elle n'aurait pas à partager son énorme bite...

En pensant à l'outil de Bob Picard, à son goût, à ce qu'elle avait éprouvé quand il le lui avait enfilé dans le cul, elle sentit que ça venait. Elle saisit son clito et le comprima, le griffant un peu, et l'orgasme lui humecta la main. Martha jouissait, elle aussi. Elle avait enfoncé trois doigts dans son vagin et elle se renversait en ahanant, les yeux brillants de larmes, adossée au volant.

Elle se laissa retomber et soupira. Mary rabattit sa robe. Il ne pleuvait plus. Elle était pressée de partir, tout à coup, de quitter l'habitable, ça puait la chatte... Elle ouvrit la porte et se rua dehors.

— Au revoir quand même, hein, lui cria Martha.

— Excuse-moi... mon père...

Un éclair de méchanceté brilla dans les yeux de Martha.

— A propos de ton père, justement, excuse-moi auprès de lui, hein ? Je lui ai peut-être parlé d'une façon un peu impolie, au téléphone...

Mary se figea sur le trottoir, cloué par un mauvais pressentiment. Martha n'aurait pas fait une chose pareille...

Elle n'eut pas le temps de l'interroger, la Subaru démarrait bruyamment. Si bruyamment qu'un rideau se souleva, à la fenêtre du salon, et que Mary, le cœur serré d'une soudaine appréhension, vit le visage de sa mère se coller au carreau. Elle se hâta de gravir les marches du perron. Ce n'est qu'au moment d'ouvrir qu'elle se souvint qu'elle n'avait pas remis sa culotte.

CHAPITRE XII

UNE JEUNE FILLE VICIEUSE SE FAIT GRONDER PAR SON PAPA

Le pressentiment de Mary ne l'avait pas trompée. Dès que la porte fut ouverte, elle sut à quoi s'en tenir. Un silence accablant régnait dans la maison. Or, lorsque son père était contrarié, il interdisait qu'on fasse le moindre bruit. Il se réfugiait dans son bureau, tout en haut, et il « classait ses timbres ». (Le shérif était philatéliste, c'était là son hobby.) C'est de cette façon qu'il cuvait sa mauvaise humeur. Tant qu'il n'était pas descendu de son « bureau », un cagibi qu'il avait aménagé sous les combles, Junior n'avait pas le droit d'écouter ses disques... Le reste du temps, on s'entendait à peine, car l'adolescent mettait son lecteur de cassettes à plein régime, et le hard rock faisait trembler les vitres de toute la maison.

Ce fut Junior qui vint accueillir sa sœur.

— Te voilà enfin, c'est pas trop tôt. Le vieux est furax, ma vieille, je te dis que ça. Apprête-toi à le faire sonner les cloches...

— Mais je comprends pas. Martha lui a téléphoné...

— Parlons-en, de cette conne. C'est à cause d'elle qu'il est furieux. Paraît qu'elle l'a envoyé chier de première, au téléphone. Je sais pas ce qu'elle a pu lui dire, mais ça n'a pas plu au vieux!

— La garce... elle m'avait dit que... oh, elle me le paiera...

Des chuchotements discrets émanaient du salon dont la porte était entrouverte.

— Les cousins sont là, fit Junior, en plissant la bouche d'un air écœuré. Tu devrais voir ces zigotos... Deux tarés de première. On va pas se marrer, avec eux...

— Te voici enfin, Martha, fit la voix de Marjorie Prentiss.

La femme du shérif apparut dans l'embrasement de la porte. C'était une assez jolie brune au regard endormi qui approchait de la quarantaine ; mieux habillée, elle aurait été séduisante, mais elle s'attifait comme une vieille, avec des couleurs sombres et des robes qui lui tombaient jusqu'aux chevilles ; ses cheveux mal soignés étaient ternes et tirés en arrière dans un chignon très strict ; elle portait des lunettes à montures de métal, comme les hippies en avait lancé la mode, mais sur elle, ça faisait vraiment lunettes de grand-mère.

— Tes cousins sont là... ce n'est pas correct de ta part de les avoir fait attendre... rentre donc leur dire bonjour, ensuite, tu iras chercher ton père... Il est temps que je m'occupe du dîner...

Avec un sourire un peu pincé, elle s'écarta pour laisser Mary entrer dans le salon. Les deux cousins étaient assis du bout des fesses, sur le canapé, côte à côte. Ils se levèrent ensemble, cérémonieusement. En les voyant, Mary eut un coup au cœur. Elle s'était attendue à voir deux adolescents, or il s'agissait de deux hommes adultes, l'aîné n'avait pas loin de la trentaine. Incrédule, l'adolescente écarquilla les yeux. Ainsi, c'étaient là ses cousins, ces deux idiots congénitaux à trogne d'ivrogne, aux oreilles décollées, vêtus comme deux pingouins endimanchés, de pantalons rayés et de redingotes élimées, avec à la main leur chapeaux de paysan.

Ils firent une révérence guindée et tendirent à la jeune fille leurs grandes mains osseuses et poilues. Elle hésita à en prendre une.

— Voyons... vous pouvez l'embrasser, Jérémie... et vous aussi, Jonas... c'est votre cousine...

Jérémy et Jonas... Les noms leur allaient comme des gants, deux duettistes de music-hall. Ils hésitèrent.

— Allez-y, les encouragea Marjorie. Embrassez-la....

Mary foudroya sa mère du regard, mais déjà l'aîné, Jérémy, qui ressemblait à une caricature d'Abraham Lincoln, il avait même la barbiche en pinceau au bout d'un menton de cheval, la prenait dans ses bras et posait ses lèvres humides sur sa joue. Elle frissonna d'horreur. Le cousin la plaquait littéralement à son corps osseux, elle sentit des muscles durs comme du bois et une puanteur de naphthaline qu'exhalait le costume sombre. Il l'embrassa en faisant claquer ses lèvres et la passa son frère, comme s'il lui avait tendu un paquet.

— A ton tour, Jonas... Une bien belle jeune personne que vous avez là, ma tante. Elle vous fait honneur...

Jonas l'embrassa avec moins de chaleur que l'avait fait son frère ; il fronça même légèrement le nez (un long nez osseux qui lui faisait un profil de vautour) en affectant d'être incommodé par le parfum de la jeune fille.

— Une bien belle fille, c'est un fait, frère Jérémy. Mais j'ai le regret de vous le dire, ma tante, je n'apprécie pas les jeunes filles qui se maquillent. Elles font une insulte à l'œuvre du seigneur.

Junior pouffa dans son coin et s'interrompit net en croisant le regard de Marjorie.

— Voyons, Jonas... Mary ne se maquille pas tant que ça... et il faut

vivre avec son temps... de nos jours, toutes les filles se maquillent...

Les deux cousins se rassirent lentement ; le cadet calquait ses gestes sur ceux de l'aîné avec une telle fidélité qu'on aurait pu le prendre pour son ombre. Lui rendant la politesse, l'aîné épousa immédiatement l'opinion du cadet.

— Ma tante... ne le prenez pas en mauvaise part, mon frère parle avec l'impétuosité de la jeunesse... sans précautions oratoires. Mais il n'a pas tort... Votre fille, j'ai regret à vous le dire, porte le noir aux yeux et le rouge aux lèvres comme une Madame Putiphar. Or, le prophète Elie a dit : « Tu ne farderas ni ton âme, ni ton corps! »

— Amen, dit Jonas.

Mary et Junior dévoraient leurs cousins du même regard incrédule. Ils avaient l'air de sortir d'un livre, un vieux livre, un de ces livres comme on en trouve dans les greniers. Deux prédicateurs mormons du siècle dernier... Leur componction cependant ne prêtait pas à rire, elle effrayait un peu, comme s'il s'était agi d'un vernis prêt à craquer ; en effet, une brutalité latente émanait de leurs grandes carcasses osseuses, et leurs yeux gris, à la lueur fanatique, jetaient d'étranges éclairs sous les broussailles de leurs sourcils, quand ils se posaient, mais très vite, pour s'en détourner aussitôt, sur le corps de leur cousine. Aussi, croisant un de ces regards, celle-ci, au lieu de pouffer, comme son frère, éprouva-t-elle une brusque terreur.

— Prenez donc encore deux petits fours, mes neveux, je les ai fait moi-même, proposa Marjorie Prentiss.

Du même geste vorace ils tendirent leurs mains vers le plateau et y piochèrent un petit four qu'ils portèrent à leurs lèvres en lorgnant par en-dessous leur cousine.

— Et si je puis me permettre, psalmodia le cadet, en broyant le petit four sous ses molaires, j'ajouterai, ma tante, que notre cousine s'habille d'une façon un peu... choquante, c'est le mot.

— Choquante est un peu trop fort, mon frère, tempéra Jérémy, en caressant onctueusement sa barbiche. Disons que l'indécence n'est pas loin... Cette jupe est courte, le fait est... et elle, comment dire...

— ...adhère aux formes ? suggéra Jonas, en posant la main sur la bible qui était près de lui, sur le divan.

— C'est cela même... la robe d'une femme doit cacher ses appas, et non pas les révéler... Mais il est vrai que notre cousine est encore une enfant, mon frère...

Un sourire crispé sur les lèvres, Marjorie, qui paraissait à la torture, s'adressa à sa fille.

— Tu devrais monter voir ton père, ma chérie. Et le faire descendre de son antre. Il classera ses timbres un autre jour. On ne classe pas ses timbres quand on reçoit de la famille. Et Jérémy et Jonas sont de la famille au premier sang : ils sont les fils de ma sœur aînée... Deborah... qui m'a élevée après la mort de la pauvre maman...

Marjorie reconduisit Mary à la porte et lui chuchota : « Je sais qu'ils sont un peu bizarres... mais fais un effort, ma chérie. Ce n'est pas de leur faute... leur père, ton oncle, était un prédicateur, et il les a élevés dans le respect de la religion. »

— Ça promet, marmonna Mary, en filant vers l'escalier.

En montant les marches, elle sentit son cœur accélérer soudain. Ces deux abrutis cérémonieux avaient chassé un instant de son esprit ce qui l'attendait là-haut. Arrivé sur le palier, elle hésita. Puis elle ouvrit son sac et y prit sa culotte. Elle posa son sac sur une marche et leva un pied pour l'enfiler. C'est dans cette posture que son père la surprit. Elle n'avait pas entendu s'ouvrir la porte de son bureau. Sa voix lui tomba dessus, du second étage. Il était là-haut, penché sur la rampe, et la fixait avec son mauvais sourire alors qu'elle avait encore un pied passé dans sa culotte!

— Ainsi, Mademoiselle ma fille retire sa culotte pour réviser ses maths ?

— Dad...

— Inutile de la remettre. Tu as pu t'en passer jusqu'à maintenant, tu continueras. Monte ici, et explique-moi un peu pourquoi tu fais des maths avec les fesses nues. Je suis curieux d'entendre tes explications.

Rougissante, le cœur battant de peur, Mary refourra sa culotte dans son sac et monta rejoindre son père. Il l'avait précédée dans son bureau. Elle remarqua tout de suite que la table était couverte de timbres...

— Tu veux que je t'aide à les ranger, proposa-t-elle. Maman voudrait que tu descendes tout de suite..., nos cousins s'impatientent...

— Ces deux abrutis ? Ne t'occupe pas d'eux... et n'essaies pas de changer de conversation... fais-voir un peu cette culotte...

— Mais... Dad... c'est inconvenant... voyons...

— Donne-ça.

Elle lui tendit sa culotte. Le shérif flaira la partie qui adhère au sexe. Il eut une lippe déçue.

— Si je comprends bien, mademoiselle... vous l'avez retirée avant ?

— Avant quoi, Dad ? Je ne comprends pas ce que tu veux dire

— Avant de réviser tes maths, bien sûr, dit le shérif, en se carrant dans son fauteuil.

Il déplia une grande serviette éponge et l'étala précautionneusement sur les timbres, couvrant toute la surface de la table. Puis il posa quatre livres assez lourds, des catalogues de cotes philatéliques, aux quatre coins de la serviette. Mary le regardait faire sans comprendre.

— Cette serviette... Dad... c'est pourquoi ?

— C'est moi qui pose les questions, mademoiselle. Alors, parle, je t'écoute. Tu sais que j'adore m'instruire ; parle-moi un peu de ces mathématiques modernes qui exigent le retrait de la culotte.

Mary se tenait debout devant le bureau qui la séparait de son père assis. Elle leva ses yeux de la serviette qui l'intriguait et lança un coup d'œil furtif à son père. Elle ne savait jamais quand il plaisantait et quand il était sérieux ; elle ne savait jamais non plus s'il allait la traiter en petite fille et la punir, ou en femme... et se servir d'elle. Cette indécision la mettait à la torture. Elle soupira et se tortilla un peu, jouant la morveuse, elle savait que son père était très sensible à cela... Sa libido particulière s'embrasait à ces agaceries. Mais parfois, il refusait de se laisser dégeler, et elle en était pour ses minauderies. Au contraire, cela semblait alors le rendre encore plus sévère.

Là, pourtant, elle crut bien surprendre un signe encourageant : les narines de son père frémissaient...

— Dad... fit-elle, coquettement, ne te moque pas de moi... tu sais très bien que c'était pas pour faire des maths...

— C'était pour quoi, alors ? Tu avais trop chaud ?

— Je l'ai retirée en me mettant en tenue, pour faire de la gym, et ensuite, j'ai oublié de la remettre, c'est tout.

— Ton amie Martha est donc une menteuse ? Elle a parlé de maths...

— Je vais t'expliquer. On devait faire des maths, et puis, on a changé d'avis...

— Et ce garçon charmant qui devait vous aider à répéter ?

« La garce, pensa Mary, la garce de Martha... » Elle me le paiera!

— Une menteuse et une insolente, ta copine. Quand je lui ai dit que tu devais rentrer immédiatement, tu sais ce qu'elle m'a dit ? « Oh allez, shérif... elle a le droit de rigoler un peu, votre fille... il y a ce garçon qui lui plaît... quand elle aura fini avec lui, elle rentrera, c'est

promis... » Et toc, elle m'a raccroché au nez. Sale petite pécore prétentieuse... Parce que sa mère est la fille d'un sénateur et son père un sale arriviste, elle se croit tout permis...

— Je suis d'accord avec toi, Dad, c'est vraiment une garce. Elle m'avait dit que tu étais d'accord...

— D'accord ? tonna le shérif, en frappant le bureau du poing. Et d'accord pour quoi ? Ne mens pas.

Accentuant son tortillement, Mary prit le bord de sa jupe et le froissa d'un air embarrassé. Avec horreur, elle sentit qu'elle mouillait ; l'angoisse lui faisait souvent cet effet...

— On est allé faire de la gymnastique, Dad. Chez un entraîneur, il a un gymnase chez lui... Martha voulait qu'il me montre des mouvements...

— Un gymnase chez lui ? Tu ne parlerais pas de Bob Picard, par hasard...

Le shérif s'était levé, il fusillait Mary du regard.

— Mais si... justement... mais je t'assure, Dad, on n'a rien fait que de la gym...

— Rien que de la gym!? Chez Bob Picard! Et tu crois vraiment que je vais avaler ça ? Tu me prends pour un idiot ? Ne sais-tu pas que ce Bob Picard est un véritable obsédé sexuel, un malade ? Elle ne t'a pas dit ça, en t'emmenant chez lui, ton amie Martha, ta chère copine ? Elle ne t'a pas dit qu'il avait fait de la taule pour violences sexuelles et pour détournement de mineures ?

— Bien sûr que si, qu'elle me l'a dit, Dad, tu penses bien. Mais c'était quand il était jeune, il y a longtemps, il ne savait pas ce qu'il faisait... maintenant, il a changé, je t'assure! Avec nous, il s'est conduit de façon très correcte...

— Chagné ? Et tu as avalé ces balivernes ? Des cochons pareils ne changent jamais, ou alors, il faudrait leur couper la queue. Et toi, ma propre fille, tu oses me faire croire que ce salaud s'est contenté de vous faire faire de la gym ?

— Mais puisque c'est la vérité, Dad! Je ne dis pas qu'il n'avait pas une idée en tête... mais tu penses bien, je lui ai fait comprendre que ça ne m'intéressait pas, que j'étais une fille sérieuse, moi.

— Une fille sérieuse, toi... grommela le shérif. (Il ricana. Mary baissa la tête.) N'as-tu pas honte de mentir d'une façon aussi effrontée ? Je serais curieux de voir jusqu'où tu vas aller. Peux-tu me jurer, Mary, que ça s'est bien passé comme tu le dis ? Peux-tu le jurer

sur le seigneur, Mary ? (Prentiss prit une voix solennelle.) Répète après moi : « C'est seulement de la gym que nous avons fait ; que je tombe raide morte si ce n'est pas la vérité... »

Un silence éloquent fut la réponse de Mary. Elle n'était pas à un faux serment près. Mais son père ne serait pas dupe, et alors, peut-être la punirait-il pour de bon ! Elle soupira d'une façon lamentable et fit un geste de dénégation.

— C'est bien ce que je pensais, triompha Prentiss, avec une sombre délectation. Tu n'es qu'une menteuse, Mary, une menteuse doublée d'une petite dépravée. Combien de fois t'ai-je dit que je t'interdisais de te faire tripoter par des garçons ? Tu seras punie de sortie pendant tout le mois. Cela t'apprendra à fréquenter des ordures comme Bob Picard et à retirer ta culotte pour faire de la gymnastique.

— Tout le mois ! s'exclama Mary. Voyons, Dad, tu ne peux pas faire une chose pareille...

— Je le peux parfaitement, ma chérie.

Mary était pétrifiée de terreur. Un mois entier sans sortir, elle en mourrait !

— Oser prétendre que tu faisais de la gymnastique chez ce salopard ! On la connaît, sa gymnastique ! Je suis encore trop bon avec toi. Si tu n'étais pas si grande, c'est une fessée que je te donnerais.

Mary saisit la perche au bond.

— Oh oui, Dad... tout ce que tu veux mais ne me punis pas de sortie...

Prentiss fit mine d'être scandalisé.

— Tu ne parles pas sérieusement, j'espère ?

— Je suis très sérieuse, au contraire, Dad. Tu as raison. Je me suis vraiment très mal conduite et je mérite une fessée. Souviens-toi... quand j'étais petite, tu m'en donnais souvent ? Tu te souviens, comme je criais et comme je pleurais ? Méchant Daddy... j'avais les fesses brûlantes... mais ensuite... tu me câlinais... tu te souviens, Daddy ?

Mary avait baissé la voix ; ses yeux brillaient ; son père toussota, pour masquer son embarras.

— Voyons... tu étais petite, à l'époque... tu es une jeune fille, maintenant... ce n'est pas décent qu'une jeune fille montre son cul nu à son père...

— Mais puisque je suis d'accord, Dad ? Seulement, en échange, il ne faudra pas me punir de sortir, hein ?

Sentant qu'il fléchissait, elle risqua son va tout.

— Tu pourrais me la donner tout de suite, le tenta-t-elle, en saisissant le bas de sa robe.

Elle le vit frissonner.

— Ne crois surtout pas, petite dévergondée, que ce serait une fessée pour rire, hein ?

— Je ne crois rien de ce genre, Daddy. Je sais que tu n'es pas Bob Picard, toi.

Elle retroussa sa robe à mi-cuisses, l'interrogeant du regard.

— Mon petit Dad... sois gentil... punis-moi...

Prentiss se secoua.

— Non, dit-il. N'insiste pas. Ces choses là ne se font pas. Songe à ce que dirait ta mère...

— On lui dirait pas, Dad. Elle a pas besoin de le savoir. C'est juste entre toi et moi.

— Même si on lui dit rien, elle t'entendra crier. Elle entendra les coups... ça claque, une main, sur des fesses...

— Tu n'as qu'à me donner une fessée sans claquer trop fort. Comme ça, je ne crierai pas...

— Tu ne perds pas le nord, hein, petite diablesse.

— Ce serait facile, ici... (les yeux de Mary se posèrent sur la culotte que le shérif avait jeté sur une chaise... Il suivit son regard et prit un air songeur.)

— Tu as vraiment le derrière tout nu, sous ta robe ? Et tu te promènes en ville comme ça...

— J'étais en voiture, Dad, Martha m'a raccompagnée. Sois chic...

Comme son père hésitait, Mary commença à retrousser sa robe. Il la laissa faire. La robe arriva au haut des cuisses. Elle s'arrêta, l'interrogeant à nouveau du regard. Voyant qu'il ne réagissait toujours pas, elle la releva alors au-dessus du nombril. Quand les yeux de son père se posèrent sur son sexe, elle eut un frisson de purs délices. Il ferait tout ce qu'elle voudrait, maintenant, elle le savait ! Elle se retourna et lui montra ses fesses, en se cambrant coquettement pour les faire ressortir.

— Ne me frappe pas trop fort, hein ? C'est promis ? susurra-t-elle.

CHAPITRE XIII

UNE PUNITION BIEN MÉRITÉE...

...ET BIEN AGRÉABLE

Le shérif se décida d'un coup. Marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire gémir le plancher, il alla jusqu'à la porte et donna un tour de clef. Puis il revint vers Mary.

— Enlève tout... dit-il d'une voix rauque, sans la regarder. Dépêche-toi... on n'a pas beaucoup de temps! Allez, enlève tout ça! Tu n'étais pas si pudique, avec ce Bob Picard!

Feignant d'être mortifiée, Mary ravala un sourire de triomphe et fit passer sa robe par-dessus sa tête en se trémoussant. Puis elle retira son soutien-gorge, et ne garda sur elle, connaissant les travers de son père, que ses bas et ses souliers. Il parcourut son corps d'un regard concupiscent. Puis il lui désigna la table, d'un geste furtif.

— Monte là-dessus... les fesses en l'air...

Elle tressaillit. Ainsi, c'est pour ça qu'il avait mis cette serviette! Il avait su que ça finirait ainsi... Une émotion trouble l'envahit et tout son corps se couvrit de chair de poule. Elle s'empressa de se coucher à plat ventre sur la serviette, laissant ses jambes pendre et les pointes de ses pieds toucher terre. Elle avait joint les cuisses. Elle savait qu'il préférerait les lui ouvrir lui-même. Cela ne rata pas, son père se baissa et la prit par les chevilles. Il lui replia les jambes et les écarta en même temps, en se rapprochant de la table. Elle posa son front contre la serviette et attendit. Ainsi ouverte, elle savait qu'elle offrait le spectacle de son con trempé. Allait-il, renonçant à toute comédie, l'enfiler directement, ainsi, brutalement, et la posséder bestialement, en soufflant très fort, sans prononcer une parole, ainsi que cela lui était déjà arrivé, récemment, ou, au contraire... s'amuser un peu avec elle ?

Ce fut la seconde hypothèse qui l'emporta. Elle sentit qu'il lui faisait poser les genoux sur la table. Et elle se retrouva donc dans la position que lui avait fait prendre Bob Picard.

Aussitôt, rien qu'à ce souvenir, le cul lui fourmilla délicieusement. Elle sentit qu'il écartait les deux joues de son postérieur. Ainsi, il pouvait bien voir comme elle était mouillée. Un léger chatouillis la fit murmurer d'impatience. Le doigt de son père effleurait sur les bords de son anus. Enfin, il se décida à le toucher et elle eut un petit rôle de bonheur. Le doigt la tâtait, inquisiteur. Est-ce que ça se voyait qu'elle

s'était fait enculer ?

— Il t'a tripotée ici, hein, ce Bob Picard ? demanda le shérif d'une voix altérée.

— Un petit peu, Dad... juste pour me montrer les mouvements...

Elle se mordit la lèvre, consciente qu'elle venait de mentir encore, par réflexe, alors que ce n'était plus nécessaire. Mais ce jeu malsain l'excitait, l'empêchait de raisonner clairement.

— Te montrer des mouvements! Quels mouvements ? (Cette fois encore le silence de Mary fut éloquent ; il ne fallait tout de même pas qu'elle exagère...)

Les doigts tâtonnaient sur les bords de l'anus ; l'un d'eux s'insinua dans l'ouverture.

— Tu ne peux pas t'empêcher de faire des cochonneries avec tous les garçons, hein, Mary ? Il te l'a fait, hein, par ici ? Ne dis pas non... c'est encore tout rouge... et ouvert...

C'est vrai que ça devait se voir : elle avait encore un peu mal. Elle renonça donc à mentir davantage. Au souffle précipité du shérif, elle sut que ce n'était plus nécessaire...

— C'est vrai, Dad... il me l'a fait...

— Par-derrière, hein ?

— Oui, Dad... je pouvais pas l'en empêcher, j'avais les jambes passées dans les anneaux ... et Martha marchait sur mes cheveux...

— Petite salope... sale perverse...

Elle ne sut pas si ces épithètes s'adressaient à Martha , ou à elle. Elle préféra rester dans le doute. Le shérif lui tripotait la vulve, maintenant. Il se servait des deux mains. Il introduisait un doigt dans le vagin, et frottait doucement les petites lèvres visqueuses de bave épaisse de bas en haut. Mary mordit la serviette dans l'attente de ce qui allait venir. Elle râla de satisfaction quand il toucha son clitoris. Il le manipulait prudemment, avec une délicatesse qu'on aurait pas attendu de ses gros doigts un peu rugueux. Il le dépiauta de son petit fourreau et le massa délicieusement.

— Raconte-moi tout en détail, ma chérie, susurra Prentiss. Il faut tout me dire...

Sa voix n'était plus qu'un souffle, il la tripotait maintenant de façon méthodique, se servant de ses deux mains, par-derrière et par en dessous. Doucement, doucement il effleurait les bords internes de la vulve, dont le calice velu s'épanouissait d'aise, révélant les pétales

lisses et roses des nymphes. Ce phénomène d'expansion d'une vulve en proie à l'excitation sexuelle avait toujours exercé une véritable fascination sur Prentiss. C'était un spectacle dont il ne se lassait jamais. Même celle de sa propre femme, Marjorie, quand elle avait bu et qu'elle dormait profondément, assommée par le whisky, il lui arrivait de la tripoter pour la voir vivre toute seule, animée de sa bizarre existence de mollusque... Il trouvait vaguement répugnantes ces chairs perpétuellement humides qui s'ouvraient voracement pour dévoiler la tiède caverne du vagin...

Maintenant que le con ne lui cachait plus rien de sa vie mystérieuse, il s'occupait à nouveau du clitoris. C'était de loin la caresse que Mary préférait. Elle le récompensa de cette attention en répondant docilement à ses questions... Elle avait pris, comme lui, une voix chuchotante, un peu crapuleuse...

— C'est vrai, Dad... je suis une vilaine menteuse... Tu avais bien deviné... il m'a touchée ici, où tu me touches en ce moment. Et ce n'était vraiment pas nécessaire pour me montrer les mouvements. Oui... exactement ici... dans le repli... Oh Dad, c'est si bon. Quand un garçon me fait ça, je peux pas résister... même toi, et pourtant tu es mon père, tu pourrais me faire tout ce que tu veux... c'est si bon quand ça chatouille comme ça... encore, encore, chatouille-le bien...

Emportée par le plaisir, elle avait élevée la voix. Son père lâcha aussitôt le clito qu'il branlait.

— Veux-tu te taire, idiote... ou parler moins fort... tu veux que ta mère nous entende ? Et puis, tu n'as pas honte... de te comporter ainsi ? Tu mériterais que je te fesse pour de bon, sale petite obsédée !

— Oui... Dad... (la voix de Mary était un râle étouffé) Oui... punis-moi... à l'endroit où j'ai péché...

Pris d'une inspiration soudaine, il la saisit par les hanches et la retourna sur le dos. En pivotant sur elle-même, elle conserva la même pose obscène : les genoux repliés sous les seins et largement ouverts. Il l'obligea à passer ses mains sous ses mollets pour les maintenir en l'air. Couchée sur le dos, elle pouvait voir maintenant tout ce qu'il faisait. La nouveauté la fit suffoquer d'excitation. Leurs regards se croisèrent. Les joues de son père étaient aussi rouges que les siennes. Elle tira très fort sur ses mollets pour bien ouvrir son con et son cul. La mouille gicla et coula dans la raie de ses fesses.

— Ne te fais pas d'idées, surtout, Mary... c'est pour ton bien que je te fais ça... je ne suis pas Bob Picard, hein ?

— Je sais Dad... je sais... vas-y... punis-moi comme tu en as envie ! Je suis d'accord pour tout...

Il avait levé l'index en l'air pour souligner la portée de ses paroles. C'est de cet index raidi, qu'il utilisa comme la baguette d'un tambour, qu'il commença à la châtier, lui martelant la fente verticalement. Ravie, Mary pantela et ferma les yeux. Mais elle observait son père entre ses cils. Elle vit à quel point il était excité lui aussi. Le doigt raide, il visait soigneusement la fente du con et frappait de haut en bas, de façon que le bout du doigt atteigne chaque fois le clitoris, alors que tout le reste adhère au sillon gluant. Cela faisait un clapotement obscène parfaitement réjouissant.

S'excitant de plus en plus, elle ouvrait son con des deux mains et lui présentait l'orifice dilaté du vagin, étoile de chair rouge et luisante, avec un œil noir au centre, dans lequel par moment, se plantait comme une flèche dans une cible le doigt légèrement recroquevillé, alors, en crochet, de son père. Pour mieux la *punir* il fut donc contraint de *jouer du tambour des deux mains*, utilisant ses deux index, l'un pour frapper en haut sur la protubérance tuméfiée du clito gorgé de sang, l'autre pour frapper le vagin et s'y enfoncer, le poignarder par brèves saccades de plus en plus pénétrantes... Mary, éperdue, s'abandonnait en râlant ; pour étouffer ses cris, Prentiss lui avait fourré sa culotte froissée en boule dans la bouche, et elle la mordait furieusement.

De temps en temps, pourtant, elle éprouvait le besoin de parler, elle retirait alors la culotte de sa bouche et gémissait des insanités d'une voix haletante :

— J'ai si honte, Dad... oh j'ai tellement honte...

— Il fallait avoir honte avec ce joli monsieur, ma chérie. Et regarde donc comme ton petit bout se redresse... tu as raison d'avoir honte... tiens, petit malotru. je vais t'apprendre à te dresser, moi...

Il martelait alors le clito à tout allure, et très fort, la faisant hoqueter de délices et se fourrer elle-même la culotte entre les dents. Chaque coup sur le clito lui procurait la même volupté scandaleuse, le même tressaillement lascif. La légère douleur rendait encore plus fulgurante la décharge électrique du plaisir qui partait de la pointe tuméfiée du petit gland clitoridien et s'élançait dans la moelle épinière pour irradier tout son corps. En proie à la rage de la chienne qui jouit, elle n'avait plus d'âge, déformé par le plaisir son visage était devenu aussi anonyme qu'un masque de théâtre antique... Un peu effrayé par ce paroxysme, son père parut prendre peur. Il cessa brusquement de la tapoter. Ouvrant les yeux, Mary poussa un cri désolé...

— Oh Dada... daddy... dad... pourquoi tu arrêtes... continue, je veux encore être punie...

Hagard, le shérif contempla le con tuméfié et béant entre les cuisses

rabattues de sa fille. Lentement, il enfonça son gros index au fond du vagin et le fit tourner.

— Oh oui... oui... bien au fond... plus fort encore...

— Et là-dedans, il te l'a mise, hein ?

— Je te l'ai déjà dit, Dad. Je pouvais pas l'en empêcher, Martha et lui, ils me tenaient.

— Mais ça te plaisait quand même, hein ? Tu avais une excuse, tu pouvais tout te laisser faire...

Elle pleurnicha :

— Mais enfin... ils étaient deux... qu'est-ce que tu voulais que je fasse...

Le doigt entra et sortait, aussi large qu'une bite d'adolescent.

— Alors, il t'a fait ça, hein ?

— Pas aussi bien que toi, Dad...

— Petite dévergondée, femelle sans pudeur... Tu mérites une punition vraiment sérieuse, tu sais ? C'est encore pire que ce que je pensais...

— Oui Dada... oui...

— Est-ce qu'il t'a mis là autre chose que le doigt ? Réponds !

— Je crois bien, Dad... je me souviens plus très bien...

— Ne raconte pas d'histoires ! Il te l'a mis ou pas ?

— Je pourrais pas en jurer, Dad... j'avais la tête en bas, tu sais ? Mais je crois bien qu'il m'a mis quelque chose de plus gros que le doigt... à dire vrai, j'en suis pratiquement sûre !

— Quelque chose de plus gros, hein ? fit vicieusement le shérif, en faisant tourner les deux doigts qu'il avait maintenant logés dans son vagin, tout en tapotant sur le clitoris avec le pouce de l'autre main.

Penché sur sa fille, il scrutait son visage déformé par les grimaces du plaisir. Devinant qu'elle allait jouir, il retira ses doigts et s'écarta d'elle.

— Et qu'est-ce que ça pouvait bien être, d'après toi ce truc plus gros que son doigt, hein ?

Haletante, les larmes aux yeux, Mary secoua la tête

— Mais j'en sais rien, Dad... je pouvais pas le voir geignit-elle d'une voix affolée. (Elle était au bord de l'hystérie).

— La jeune fille n'en sait rien, marmonna le shérif.

Lentement, il ouvrit sa braguette. Les yeux de Mary s'écarquillèrent, incrédules. Jamais encore il n'avait osé faire ce qu'il s'apprêtait à faire, sous ses yeux. D'habitude, quand il lui faisait ça, c'était par derrière, et elle pouvait feindre de croire qu'elle n'était pas au courant.

Achevant de se débraguetter, le shérif plongea une main dans l'ouverture de son pantalon... et extirpa le boudin érigé de son pénis. Le cœur de Mary bondit sauvagement dans sa poitrine. Elle poussa un faible cri de stupeur. D'une voix absente, comme s'il se parlait à lui-même, le shérif murmura :

— Est-ce que ça ne serait pas quelque chose dans ce genre, par hasard ?

Il extirpa ses énormes couilles poilues puis saisissant sa pine à pleine main, il tira voluptueusement sur la peau grise pour dégager entièrement le gros gland rose en forme de cèpe. Une odeur pisseuse arriva jusqu'à Mary.

— Oh, Dad... chuchota-t-elle, en lançant un regard alarmé vers la porte.

Et si sa mère entrait! Elle se souvint que la porte était fermée à clef et ses yeux revinrent sur l'énorme bite qui tressaillait de désir dans la main du shérif. Jamais encore elle n'avait vu un gland aussi monstrueux. Il était aussi large que le bouton de la porte... Pour sûr, s'il lui enfonçait ça, elle allait la sentir passer.

— Je vais t'apprendre à te laisser enfler des trucs par des salopards comme ce Bob... fit le shérif. Petite dévergondée...

— Mais, Dad, ça rentrera jamais... je suis beaucoup trop étroite!

Sans la regarder, le shérif ouvrit le tiroir de la table. Il fouilla un instant dedans, puis il sortit un gros tube de vaseline. Il le pressa, envoya une épaisse giclée de matière translucide dans sa main, et commença à oindre sa bite. Il vida presque tout le tube, enduisant non seulement sa bite mais aussi ses couilles... Il versait la vaseline dans ses paumes, puis se massait longuement, lascivement, la bite et les testicules des deux mains. La matraque de chair avait doublé de volume, le gland semblait sur le point d'éclater. Tenant des deux mains l'obscène saucisse luisante, il s'approcha du sexe béant de Mary. Elle frissonna de terreur. Le gland touchait presque son vagin quand son père lui parla.

Raconte-moi, Mary... comment elle était, celle de ce Bob ? Aussi grosse que celle-là ?

— Je pourrais pas te dire, Daddy...

— Regarde-la bien...

Il souleva ses couilles et laissa sa bite se redresser toute seule. Elle était dressée devant le visage de Mary comme un sceptre.

— Je crois bien qu'elle était pareille... peut-être que si tu me la rentrais un peu je pourrais mieux me rendre compte...

La bite eut un tressaillement, elle heurta la boucle du ceinturon, puis s'affaissa à nouveau vers l'avant, effleurant le menton de Mary. Son odeur ammoniacale lui picotait les narines.

— La rentrer dedans ? fit le shérif, apparemment perplexe. Ici, tu veux dire ?

Il enfonça d'un coup son index au fond du vagin juteux, arrachant un cri sauvage à sa fille qui se cambra.

— Oui... ici...

— Voyons... (il retira son doigt, l'essuya sur ses couilles velues) Tu n'y songes pas, Mary. Je suis ton père...

— Mais puisque je le dirai pas à maman ?

— Quand même... ce ne serait pas convenable... et en la touchant avec la main, tu crois que tu ne pourrais pas te faire une idée ?

— Peut-être bien...

D'une main avide, Mary saisit la pine et la palpa sur toute sa longueur. Qu'elle était grosse... et dure... épiait sous ses cils le visage de son père, elle s'empara du gros gland découvert et le serra dans sa main. Elle vit le shérif se cambrer et sentit le frisson sauvage qui s'élançait dans la bite. Cruellement, elle tripota le gland sensible, comme si elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle faisait, et son père se dandinait, le souffle court.

— Je crois bien que le bout était moins gros... oui... je crois bien... (elle massa férocement le gland, l'écrasant, et le shérif laissa échapper un râle d'énervement)... mais la tige... (elle parcourut la colonne de chair de bas en haut à plusieurs reprises sans cesser de tripoter le gland de l'autre main)... la tige, je crois que la sienne était plus grosse...

— Plus grosse ? Et il te l'a rentrée dans le cul ?

— J'avais la tête en bas, Dad, et les genoux dans des anneaux, tu comprends ? Je peux pas te dire si c'est ça qu'il m'a rentrée, ou autre chose. Oh, ça m'a fait comme s'il me donnait un grand coup de sabre quand c'est rentré dans mon cul, de haut en bas... j'ai cru mourir... et

c'est rentré au fond... loin... je le sentais dans ma gorge... Et cette garce de Martha qui marchait sur mes cheveux... je pouvais rien voir...

— Mais tu le sentais, hein ? gronda le shérif, en poussant son pénis tuméfié dans les mains crispées de sa fille. Tu le sentais ?

— Pour le sentir, je le sentais... je ne sentais même que ça! C'était prodigieux, Dad...

Elle vit son père grimacer de jalousie.

— Peut-être que si tu me la mettais dans la bouche, ça me reviendrait...

— Dans la bouche ? Tu veux dire qu'il te l'a mise dans la bouche, lui ?

Mary hocha frénétiquement la tête.

— Oh oui... tout au fond... C'est Martha qui m'a obligée à le sucer... on était sur le divan...

Cette salope ne perd rien pour attendre. Un jour, je lui rendrai un chien de sa chienne... toute fille d'avocat et petite-fille de sénateur qu'elle est...

Pendant qu'il maugréait, Mary le tirait vers elle par la bite et il se laissait faire. Elle ouvrit grand la bouche et il enfourna lentement son pénis dedans. Elle ouvrait la bouche si largement que la bite entra à demi sans toucher les chairs. Puis elle referma un peu les mâchoires et enroula sa langue autour du gland. Le goût de la vaseline l'écœura un peu mais elle suçait néanmoins avec vigueur. Prentiss l'avait prise par les joues et se démenait comme un possédé, lui plongeant la bite au fond de la gorge et la retirant, à toute vitesse.

— Ce salaud de Bob Picard... haletait-il, une fille si jeune... il mériterait que je le refoute en taule... pour dix ans... oh oui, chérie, suce bien ton papa... suce bien... alors, elle est aussi grosse ?

La bouche pleine, Mary grogna une réponse qu'il ne put comprendre. Elle lui léchait le gland à toute vitesse, tournant autour. Bon dieu... il allait tout lâcher... Il se retira à temps en poussant une sorte de rugissement étouffé.

— Ne crois pas t'en tirer comme ça, gourgandine, ce serait trop facile, grogna-t-il. Je ne suis pas Bob Picard, moi. (Il se pencha vers le visage de sa fille et renifla sa bouche. Elle puait la bite et la vaseline. Il eut une grimace de dégoût.) Une suceuse de pine... une sale petite suceuse de pine... exactement comme ta mère... avant que je l'épouse... elle avait sucé toutes les pines des garçons du voisinage...

Il suffisait qu'on lui demande, et même, sans qu'on lui demande... un garçon la prenait par le bras, la tirait dans un couloir. Il avait besoin de rien lui dire... dès qu'il ouvrait son pantalon, elle comprenait ce qu'il voulait. Elle se mettait à genoux et hop... elle lui demandait même pas son nom, elle le suçait...

Il interrompit net cette diatribe. Une goutte de liquide gras scintillait au bout de sa pine. Il l'effaça du pouce et fit un pas en arrière.

— Retourne-toi, maintenant. Fini de jouer. Tu vas avoir ta punition, petite débauchée!

Avec empressement, Mary roula sur elle-même et tournant le dos à son père, elle se prosterna sur la serviette. Creusant les reins, elle s'ouvrit, prenant la pose bestiale d'une chienne qui s'accroupit sur ses pattes de devant pour s'offrir au mâle. Il ne signola pas. « Fini de jouer! » avait-il dit. C'est par le vagin qu'il la posséda. Elle sentit qu'il insérait son gland entre les lèvres de la vulve, puis qu'il poussait un peu. La vaseline aida la pénétration qui s'effectua en douceur. Une fois que le gland fut entré, il la prit par les hanches et la tira vers lui pour l'enfiler à fond.

— Aussi pute que sa mère... râla-t-il.

Elle était si trempée, et la queue si vaselinée, qu'elle entra tout entière du premier coup, la comblant délicieusement. Elle sentit les grosses couilles gonflées de sperme liquide buter élastiquement contre les lèvres vaginales. Une fois dedans, il s'immobilisa, comme pour bien savourer la douceur des muqueuses brûlantes autour de sa pine. Il marmonnait des paroles sans suite. Puis il se tut et se remit à bouger... très lentement. Alors, elle soupira de gratitude. Son père, qui connaissait ses goûts, aller la *punir* en douceur. C'était de loin les *punitions* qu'elle préférait... car elles duraient très longtemps, elle avait le temps de les savourer... En outre, quand il la possédait de la sorte, elle se sentait très proche de lui, car il lui parlait, en la baisant, lui demandait ce qu'elle éprouvait, si c'était bon, ce qu'elle voulait qu'il lui touche. Elle avait l'impression alors qu'il la traitait vraiment comme une femme, pas comme une gamine dont on abuse. Cela la flattait et lui procurait un plaisir d'une autre sorte, plus sensuel, plus physique, moins dénaturé. Elle osait alors tout lui dire :

— Frotte-moi le bouton, Dad... avec le doigt, gémissait-elle, en même temps que tu l'enfonces... et après, quand tu la retires en arrière, retire-la presque toute, pour que je la sente bien glisser quand elle rentre... c'est si bon...

— D'accord, ma chérie... comme ça ?

— Oh oui... voilà, c'est parfait... tu es un as!

— Et le trou du cul ? Il ne te fait pas trop mal... Salaud de Bob Picard!

— Non, ça peut aller. Et même tu pourrais entrer ton doigt dedans quand tu retires la bite... mais doucement hein ?... et mouille-le bien d'abord...

Le shérif suçait son index en faisant volontairement du bruit et elle riait doucement, puis il lui enfonçait le doigt dans l'anus. Mary avait la région rectale terriblement érogène, dès qu'on lui tripotait le trou du cul, elle était au bord de l'hystérie.

— Ta mère est pareille, lui avait confié une fois le shérif. Vous êtes toutes des anales... c'était à cause de cette éducation religieuse à la noix qu'on vous a donné... cela vous détraque l'organisme... et l'esprit...

— J'ai tellement honte, Dad, quand on fait ça, tous les deux, et que je me souviens que tu es mon père...

— Moi aussi, Mary... mais le vin est tiré, buvons-le...

— J'en parlerai jamais à maman, tu sais, t'as rien à craindre.

— T'as raison... elle comprendrait pas...

Cette fois-là, encore, ils brodèrent sur ce thème et le shérif la bourra délicieusement en l'interrogeant d'une voix haletante sur ce qu'elle avait fait avec Bob Picard. Elle ne lui cacha rien car elle savait, maintenant, que cela l'excitait, au contraire. C'était comme s'il avait pu assister à ce qui s'était passé dans le gymnase, en *différé*. Et parfois, elle-même, en veillant à ne pas trop bouger, pour ne pas froisser les timbres, sous la serviette, elle ne savait plus très bien si c'était le souvenir de Bob Picard et des saletés qu'ils avaient faites ensemble, qui la faisait jouir, ou si c'était l'idée que son propre père se servait de son cul...

Le shérif la prenait presque toujours par-derrière, de cette façon elle pouvait penser que c'était quelqu'un d'autre, et lui aussi, que c'était simplement une femme qui lui offrait son cul, n'importe quelle femme... Tous les culs se ressemblent, vus de derrière ; rien n'est plus anonyme qu'un cul...

Une longue giclée brûlante la tira de ses pensées. Elle greffa son orgasme à celui du shérif. Ils râlèrent ensemble ; il s'était affalé sur elle et l'écrasait de sa masse, en soufflant. Puis il se retira d'elle, et l'essuya avec la serviette. En se levant, elle enroula celle-ci autour de son corps.

— Va te laver... je descendrai faire prendre patience aux cousins. Et surtout, quand on mangera, prends l'air contrarié, comme si je t'avais

punie.

— Bien Dad... compte sur moi...

Ils chuchotaient sans se regarder, comme deux complices après un mauvais coup.

— Et d'ailleurs, tu seras punie, en quelque sorte, ajouta le shérif, avec un petit rire rentré. Tu vas devoir piloter tes cousins en ville, et ça n'aura rien d'une sinécure...

— Mon dieu, Dad, tu as vu ces deux abrutis ? Mais d'où sortent-ils ?

— De la cambrousse... ils vivent dans un trou perdu, ravitaillé par les corbeaux... ça finit par vous taper sur le ciboulot, il ne doit pas y avoir beaucoup de jolies filles, du côté de chez eux...

Le shérif eut un geste obscène.

— La veuve poignet... et la lecture de la bible... tu vois un peu le topo...

Les vêtements de sa fille sur les bras, il la suivit jusqu'à la salle de bain. Sur le seuil, elle se retourna, les seins coquettement dardés au-dessus de la serviette.

— Tu n'es plus fâché contre moi, Dad ? Tu m'en veux plus ?...

— Mais non, mais non. Dépêche-toi d'aller te laver.

— Alors embrasse-moi.

En soupirant, l'air gêné, le shérif embrassa sa fille. Le moment où ils redevenaient père et fille était toujours assez dur à négocier.

— Et eux, chuchota Mary, coquette, en se dressant sur la pointe des pieds et en soulevant ses seins des deux mains. Fais-leur une bise, à eux aussi... Personne s'occupe jamais d'eux, les hommes ne s'intéressent qu'à mon cul...

Le shérif embrassa les seins de sa fille, puis il la poussa dans la salle de bain et referma la porte. Il s'adossa à cette porte et resta ainsi un instant, le visage sombre. Il savait qu'il se damnait, en agissant ainsi. Sous ses apparences brutales, c'était un homme très religieux, mais il cachait sa religion dont il avait honte, comme d'un signe de faiblesse. Et puis, cette religion, n'était-ce pas ce qui lui donnait le sens du péché... Et qui faisait qu'il avait tant de plaisir à transgresser l'interdit de l'inceste ? Un mécréant n'aurait certainement pas joui autant à *faire le mal*, puisque pour lui, le mal n'existe pas.

— Il rentra sa bite dans son pantalon et remonta la fermeture Eclair. Puis il descendit de son pas pesant qui faisait trembler l'escalier, rejoindre les deux déficients mentaux, les deux imbéciles invétérés qui

leur faisaient l'honneur de leur rendre visite. Pauvre Mary, elle allait pas s'amuser, avec ces deux sinistres emmerdeurs... Tant pis pour elle, ça lui ferait un peu les pieds. Au moins, ceux-là, ils ne s'occuperaient pas de ses fesses, songea-t-il.

— Ce en quoi il se trompait... Et lourdement, même!

ET MAINTENANT ?

Comme promis, nous allons retrouver Darling. Remise de ses émotions, elle retourne au collège et retrouve ses camarades de classe. Et « tout particulièrement » Mary Prentiss, qui va s'intéresser « tout particulièrement » à son sort. N'a-t-elle pas chez elle, en visite, deux « cousins de la campagne », deux personnages pittoresques, affligés d'une sexualité des plus exigeantes ?

Jeremy et Jonas, les deux cousins pervers, ne sont pas les seuls à s'intéresser à la pulpeuse adolescente. Nous allons voir reparaître de vieilles connaissances, et par exemple le sinistre Sam Parson... Nous verrons aussi surgir de l'ombre de nouveaux prédateurs. Et notamment un pasteur prêt à tout pour secourir cette âme en péril...

C'est dans un salon de coiffure que nous ferons connaissance avec ce pasteur plein de bonne volonté. Alors qu'il se fait rafraîchir la nuque, voici qu'arrivent Betty Perkins et Rosamond Patterson. Que diable viennent-elles faire dans un salon de coiffure pour hommes ? Betty va-t-elle vraiment demander au coiffeur de débarrasser cette pauvre Rosamond de tous ses « poils superflus » ? Ma foi, c'est bien possible... Les clients qui attendent leur tour, un fermier, un jeune médecin, sans oublier Monsieur le Pasteur, vont-ils vraiment participer à la chasse aux poils superflus ? C'est encore très possible... Dans une série qui s'intitule « Darling, poupée du... VICE », ne faut-il pas s'attendre à tout ? Et surtout au pire ?

Par exemple, dans le volume 10, aux démêlés de Darling et d'un pasteur prêt à tout pour traquer le mal dans ses derniers retranchements ? A moins que ce ne soit dans le volume 11... où apparaîtront également de bien étranges médecins. Dans ce cas, le volume 10 pourrait bien être consacré aux démêlés de quelques curieux « philatélistes », prêts à tout, eux fut-ce à vendre leurs propres filles, pour se procurer les vignettes qu'ils convoitent ?

Je ne suis pas encore bien fixé... souvent je décide d'écrire un roman... et mes personnages décident d'en vivre un autre. Comme je ne suis pas contrariant, je les laisse faire... Nous verrons bien, vous et moi, jusque dans quelles contrées interdites ils vont bien pouvoir nous mener encore...

Sous le patronage de Darling, bien sûr.